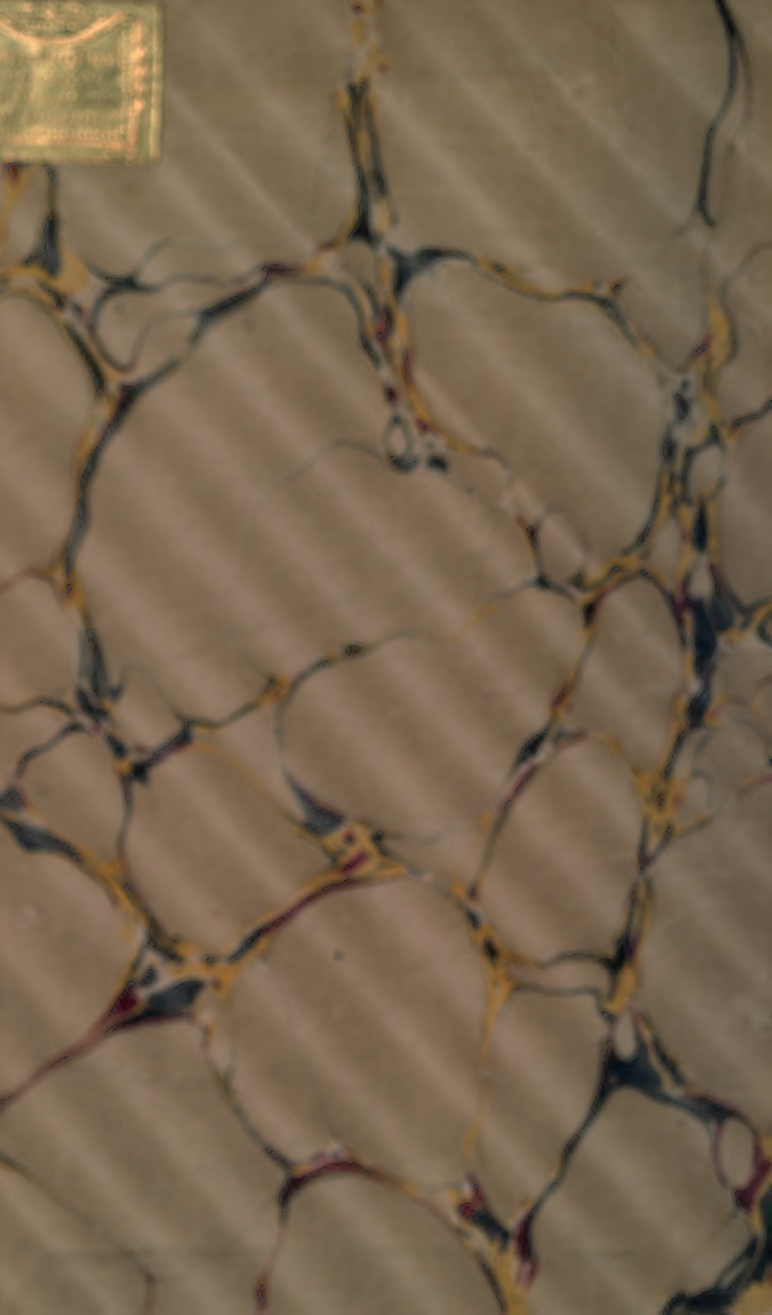
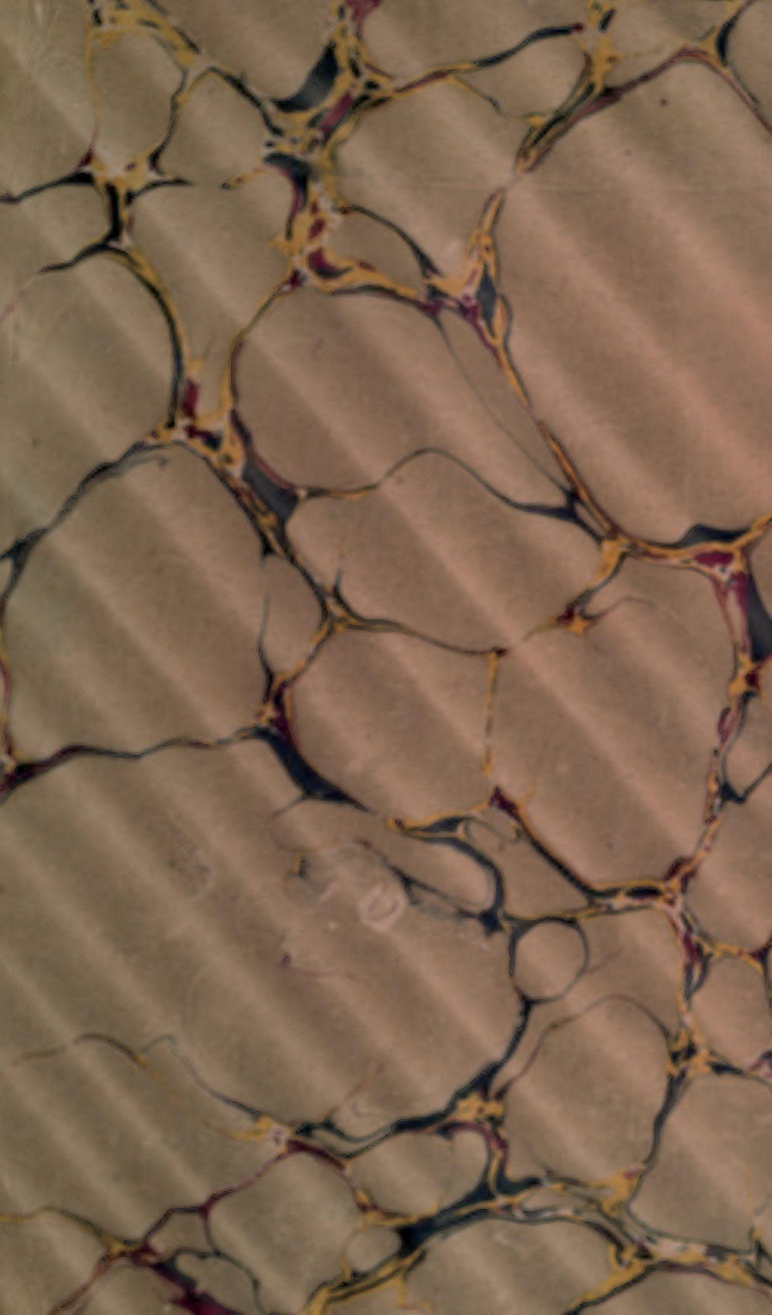












DRAMES D'AMOUR ET D'AMITIÉ

LE VIEIL HOMME

PIÈCE EN CINQ ACTES

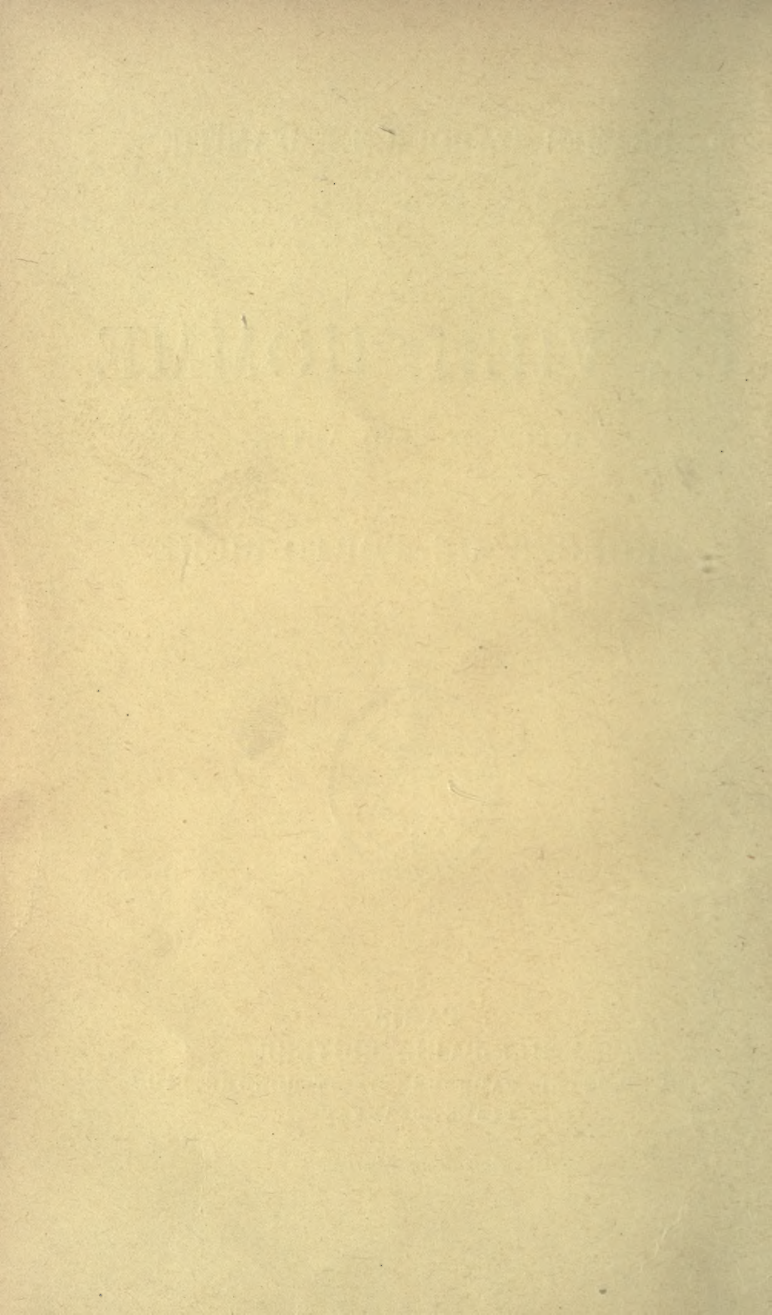
DE

GEORGES DE PORTO-RICHE



PARIS
ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

—







LE VIEIL HOMME

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois à Paris le 12 janvier 1911
sur la scène de *La Renaissance*.

DU MÊME AUTEUR

Bonheur manqué, poésies.
Les Malefilâtre, comédie en deux actes. (Renaissance.)
La Chance de Françoise, comédie en un acte. (Théâtre Libre, Gymnase, Comédie-Française et Mathurins.)
L'Infidèle, comédie en un acte, en vers. (Théâtre d'Application, Vaudeville, Variétés, Renaissance et Mathurins.)
Amoureuse, comédie en trois actes. (Odéon, Vaudeville, Renaissance et Comédie-Française.)
Le Passé, comédie en quatre actes. (Odéon et Comédie-Française.)

Ces quatre dernières pièces ont été réunies en un volume, sous le titre de :

THÉATRE D'AMOUR

DE 1871 A 1879

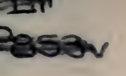
Prima Verba, poésies.
Le Vertige, comédie en un acte, en vers. (Odéon.)
Un Drame sous Philippe II, drame en quatre actes, en vers. (Odéon).
Les Deux Fautes, comédie en un acte. (Odéon.)
Don Juan, adaptation en trois actes, d'après Shadwell. (Gaîté.)
Tout n'est pas rose, poésies.
Pommes d'Ève, poésies.
Vanina, fantaisie en deux actes, en vers.

EN PRÉPARATION :

L'Amour de Manon, comédie en cinq actes, en vers.
L'Élève, comédie en deux actes.
Le Paradis perdu, comédie en deux actes.
La Revanche, comédie en deux actes.

Ces trois dernières pièces en deux actes, jointes au **VIEIL HOMME,** seront réunies en un volume, sous le titre de :

DRAMES D'AMOUR ET D'AMITIÉ



DRAMES D'AMOUR ET D'AMITIÉ

LE VIEIL HOMME

PIÈCE EN CINQ ACTES

DE

GEORGES DE PORTO-RICHE



PARIS
ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N° 852

A MON PAUVRE PETIT MARCEL

G. de P.-R.

Villerville, 1900.

PERSONNAGES

Michel Fontanet	M. TARRIDE
Augustin Fontanet, fils de Michel.	Mlle Juliette MARGEL
Chavassieux, père de Thérèse.	M. André DUBOSC
Thérèse Fontanet.	Mmes SIMONE
Madame Allain	LANTELME
Catherine Prat	LICENEY
Virginie.	VERMELL

De nos jours, à Vizille, près de Grenoble.

Pour la mise en scène et les coupures faites à la représentation, s'adresser à la Société des Auteurs.

LE VIEIL HOMME

ACTE PREMIER

Un salon transformé en cabinet de travail. A droite, une grande table à écrire ; à gauche, une autre de même dimension ; une plus petite vers le milieu ; un piano ouvert. Plusieurs bibliothèques. Un cartonnier. Désordre dans la chambre. Des livres, des brochures, des papiers amoncelés partout, sur les sièges et sur les meubles. Tout indique l'activité et la vie intellectuelle. Au fond, une terrasse d'où l'on domine un jardin traversé par une rivière. De hautes montagnes à l'horizon. Cinq heures du soir en été. Au début de l'action, Thérèse est en train d'écrire. Catherine se tient debout près d'elle. Plus loin, Augustin corrige des épreuves avec nonchalance.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, THÉRÈSE, AUGUSTIN

CATHERINE.

Reposez-vous, madame, vous travaillez trop.

THÉRÈSE.

Je travaille moins que vous, Catherine.

CATHERINE.

Moi, c'est différent. Je suis une employée de la maison.

THÉRÈSE.

Quelque chose de plus.

AUGUSTIN.

Tout le monde est laborieux ici.

THÉRÈSE.

Excepté mon petit Augustin.

CATHERINE.

Dépêche-toi de corriger tes épreuves.

SCÈNE II

Les mêmes, MICHEL

MICHEL, *des lettres dans les mains.*

Ces presses américaines sont vraiment prodigieuses.

THÉRÈSE.

Tu as toujours la même confiance dans l'invention de Robertson?

MICHEL.

N'ébranle pas ma foi... Si je n'étais pas certain de ma réussite, je n'aurais pas acheté son brevet.

CATHERINE.

La société ne sera pas longue à se former. Des souscriptions nous arrivent de tous les côtés.

MICHEL, *parcourant son courrier.*

Je l'avais prédit... Hachette, Émile-Paul, Ollendorff, Fayard... les gros éditeurs viennent à nous.

THÉRÈSE.

Et Bussienne? As-tu de ses nouvelles?

MICHEL.

Il est toujours à Marlioz. Je ne serais pas fâché de connaître ses intentions.

THÉRÈSE.

En somme, le succès de l'entreprise dépend un peu de ce monsieur.

MICHEL, travaillant.

Beaucoup... (Se tournant vers Augustin.) Il est gentil, celui-là, dans sa blouse de typo.

AUGUSTIN.

Imprimeur... Le métier ne me déplairait pas.

MICHEL.

Hier, tu songeais à Polytechnique.

CATHERINE.

Et, ce matin, il rêvait d'écrire.

AUGUSTIN.

Je finirai par être éditeur comme toi.

THÉRÈSE.

Alors, ne perds pas ton temps, Balzac s'impatiente.

CATHERINE, les considérant tous les trois.

La famille Elzévir !

MICHEL.

Je suis peut-être le père d'un Michelet.

AUGUSTIN, allant vers le fond.

Oh! le beau soleil couchant. Regarde, papa.

MICHEL.

Une minute. J'allume ma cigarette.

AUGUSTIN.

Le Moucherotte commence à changer de couleur.

THÉRÈSE.

Quand aimeras-tu l'aurore autant que le crépuscule ?

AUGUSTIN.

Quand je saurai me lever de bonne heure.

MICHEL, lui offrant une cigarette.

Tu en veux une?

AUGUSTIN.

La fumée me fait tousser.

MICHEL.

Qu'est-ce qui m'a donné un garçon qui ne fume pas?

THÉRÈSE.

Contente-toi de ses défauts actuels.

MICHEL, à Thérèse.

On ne te demande pas l'âge que tu as.

THÉRÈSE.

Tant mieux.

CATHERINE.

Vous êtes pourtant assez jolie pour l'avouer, madame.

MICHEL.

Augustin a seize ans le mois prochain, calculez.

THÉRÈSE.

Et n'oubliez pas que toutes les femmes, qui ont de grands fils, se sont mariées à quinze ans; c'est la règle.

CATHERINE.

Quinze et seize...

MICHEL.

Plus quelques mois de réflexion.

CATHERINE.

Total : trente-deux.

AUGUSTIN.

Trente-deux ans, j'en étais sûr.

THÉRÈSE.

Moi, pas. Mais je m'en tiens là.

AUGUSTIN, des épreuves dans les mains.

Je monte à la composition.

THÉRÈSE.

Tu as fini?

AUGUSTIN.

Le premier paquet seulement.

THÉRÈSE.

Montre. Tes blancs sont mal répartis. (Elle heurte un verre contenant un petit bouquet.)

AUGUSTIN.

Prends garde. Tu vas renverser les cyclamens que je t'ai apportés.

THÉRÈSE.

Où les as-tu cueillis?

AUGUSTIN.

Sous les fenêtres du jardinier.

MICHEL.

Comment va-t-il, ce pauvre homme?

AUGUSTIN.

Pas fort.

THÉRÈSE.

L'enlèvement de sa fille l'a désemparé.

AUGUSTIN.

Les enlèvements sont démodés aujourd'hui.

THÉRÈSE.

Hein? Quel dommage?

AUGUSTIN.

Pour ma part, je regrette ces folies.

MICHEL.

Console-toi. Il nous reste des plaisirs moins extravagants et tout aussi bons.

THÉRÈSE.

Est-ce qu'on a cliché *les Nouveaux Entretiens de Gœthe et d'Eckermann?*

CATHERINE.

Non, madame.

THÉRÈSE.

Il faudra recomposer.

SCÈNE III

MICHEL, THÉRÈSE, CATHERINE

MICHEL.

Catherine s'y connaît, tu es très belle en ce moment.

THÉRÈSE.

En attendant, jamais personne ne me regarde. Jamais un homme ne m'adresse une de ces paroles dont un mari s'offenserait. Si j'étais femme, je serais joliment vexée. Mais je ne suis pas une femme, je suis ta femme.

CATHERINE.

Vous avez de la chance, monsieur Fontanet.

MICHEL.

Plutôt.

THÉRÈSE, allant vers le perron.

En vérité, l'heure est émouvante. Et tu ne m'invitais pas à ce magnifique coucher de soleil?

MICHEL.

Je te croyais absorbée par tes chiffres.

THÉRÈSE.

J'y retourne. L'échéance du cinq approche. J'ai un tas de comptes à vérifier.

MICHEL.

Au fait, combien avons-nous à payer ?

THÉRÈSE.

Vingt-deux mille cinq cents francs.

MICHEL.

Mais nous en avons dix mille à recevoir.

THÉRÈSE.

Oui, les dix mille de papa.

MICHEL.

Ce prêt doit lui fendre l'âme.

THÉRÈSE.

Tu penses !

MICHEL.

Quand verse-t-il ?

CATHERINE.

Demain matin.

THÉRÈSE.

Nous le verrons sans doute aujourd'hui.

CATHERINE.

M. Chavassieux est ponctuel.

MICHEL.

Comme tous les avares.

CATHERINE.

Voilà quinze jours qu'il n'a paru à l'imprimerie.

THÉRÈSE.

Pourvu qu'il ne soit pas malade!

MICHEL.

Entre nous, ton père ne te pardonne pas d'avoir renvoyé ta femme de chambre.

THÉRÈSE.

Il appréciait Claudine un peu trop.

CATHERINE.

M. Chavassieux n'aime pas beaucoup descendre à Vizille.

THÉRÈSE.

Il prétend que la trépidation des machines lui rappelle le bruit des fiacres de Paris.

MICHEL.

Sa malveillance ne sait qu'inventer..

CATHERINE.

Que dira-t-il au mois d'octobre, lorsqu'au lieu de deux machines, il en grondera peut-être vingt dans les ateliers?

MICHEL.

Alors, la société sera constituée. Et nous n'imprimerons pas seulement les livres et les journaux de la région, mais encore ceux d'une bonne partie de la France.

THÉRÈSE.

Où diable ai-je posé cette note que vous m'aviez préparée, Catherine? Je l'avais sous la main, il y a cinq minutes.

CATHERINE.

Quelle note, madame?

THÉRÈSE.

La liste détaillée de certaines maisons d'éditions.

CATHERINE.

Vous l'avez laissée là-haut sur votre pupitre. Je vais la chercher.

THÉRÈSE.

Merci.

SCÈNE IV

MICHEL, THÉRÈSE

MICHEL.

Un bruit de fiacres ? Ce n'est pourtant pas si ennuyeux que ça.

THÉRÈSE.

Ta voix est mélancolique ? Est-ce que Paris te manquerait, par hasard ?

MICHEL.

Quelquefois, à la tombée de la nuit, de cinq à sept.

THÉRÈSE.

De cinq à sept ? L'heure de la trahison, là-bas.

MICHEL.

Sérieusement, quand le jour baisse, j'éprouve un vague malaise, comme un peu de nostalgie.

THÉRÈSE.

Tu m'inquiètes.

MICHEL.

Si Bussienne ne se décide pas à venir ici, je serai peut-être forcé d'aller à Paris.

THÉRÈSE.

Puisqu'il est à Marlioz, va le rejoindre à Marlioz. Je serai privée de toi moins longtemps. Songe qu'en partant le matin tu peux être rentré le soir...

MICHEL.

Et dormir dans tes bras.

THÉRÈSE.

Tu n'as pas ouvert toutes tes lettres, je t'avertis.

MICHEL.

Décachète ce paquet.

THÉRÈSE.

En voici une qui n'est pas une lettre d'affaires.

MICHEL.

Ouvre tout de même. Toi, c'est moi.

THÉRÈSE, examinant l'adresse.

Grenoble...

MICHEL.

De qui ?

THÉRÈSE.

Du préfet.

MICHEL.

Que nous veut-il, celui-là ?

THÉRÈSE.

Il te demande de chasser avec lui.

MICHEL.

Où ? Quand ?

THÉRÈSE.

Demain, dans les bois de Prémol.

MICHEL.

Chez son beau-père ? Ma foi, non. D'abord, je ne sais plus tenir un fusil ! maintenant. (Rangeant un jeu de cartes.) A peine sais-je tenir une carte aujourd'hui ?... Je ne suis plus ni chasseur, ni joueur, ni mauvais mari...

THÉRÈSE.

Attendons.

MICHEL.

Il me semble que je n'ai jamais eu de défauts.

THÉRÈSE.

Tiens! sa lettre est parfumée.

MICHEL.

Tu ne me surprends pas.

THÉRÈSE.

Si tu acceptais son invitation? Une journée d'air te distrairait peut-être un peu.

MICHEL.

Je ne me plais qu'à la maison. Et puis là, franchement, ce don Juan de province ne m'inspire aucune sympathie.

THÉRÈSE.

Je croyais que sa conversation t'amusait.

MICHEL.

Il a tout lu, tout vu, mais sa fatuité gâte ses agréments. Quel mystère! Depuis que j'habite ces montagnes, je ne peux plus souffrir les hommes à bonnes fortunes.

THÉRÈSE.

Et moi qui allais entonner ses louanges.

MICHEL.

Où donc l'as-tu rencontré?

THÉRÈSE.

Chez les Borie, deux ou trois fois. L'affabilité de ses manières n'est pas sans charme. Il trouve toujours quelque chose d'agréable à vous dire.

MICHEL.

Voilà qui ne prouve rien! Qu'importe la grâce des paroles, quand les actions sont méchantes! Jadis, tu étais grognon, et tu ne me faisais pas de mal. J'étais doux, et je t'en faisais.

SCÈNE V

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE.

Un accident pareil à celui d'hier vient d'arrêter la plieuse Marinoni.

MICHEL.

Le mécanicien n'a donc pas livré ses écrous de sûreté?

CATHERINE.

Pas que je sache.

MICHEL.

Il faut le relancer sans perdre une minute.

CATHERINE, *à Thérèse, lui tendant un papier.*

Voici la liste en question.

MICHEL.

Que contient cette grande enveloppe?

CATHERINE.

Un article de tête pour *le Petit Dauphinois.*

THÉRÈSE.

De M. Tivolier?

CATHERINE.

Oui.

THÉRÈSE.

Il l'a apporté lui-même?

CATHERINE.

Naturellement.

MICHEL.

Réfléchissez, ma petite, avant de vous engager pour de bon ; malgré tous les progrès de l'indépendance, le mariage demeure encore un acte grave. Pesez votre choix, mon enfant.

THÉRÈSE.

Choisir, choisir... on ne choisit bien que le mari qu'on n'aime pas.

CATHERINE.

Madame Fontanet doit avoir raison.

MICHEL.

Vous avez besoin d'un compagnon de route, très honnête, d'une droiture exceptionnelle. Je vous connais. Votre conscience s'accommoderait mal d'un bonheur indélicat.

CATHERINE.

Je ne cours pas ce risque.

MICHEL.

M. Tivolier s'occupe de politique, n'est-ce pas ? Or, la politique entame presque toujours les scrupules d'un homme.

CATHERINE.

Tu exagères.

MICHEL.

On ne se présente pas à la députation sans mentir à beaucoup de gens.

CATHERINE.

Je serai là.

MICHEL.

D'abord, les mensonges publics. Ensuite, les mensonges privés.

THÉRÈSE.

Êtes-vous sûre de son amour, seulement ?

CATHERINE.

Je suis sûre du mien.

THÉRÈSE.

Eh bien! Marchez tout de même, et bonne chance.

MICHEL.

Ne l'écoutez pas. L'amour est une chose et le bonheur en est une autre.

THÉRÈSE.

Mais elles ne sont pas forcément incompatibles.

CATHERINE.

Témoin votre union.

MICHEL, désignant des papiers.

Nous reprendrons cette discussion. Voilà pour la mise en pages. Jetez un coup d'œil là-dessus avant de le donner.

CATHERINE.

Entendu.

MICHEL.

En revenant, j'entrerai peut-être à la Bicoque. Veux-tu m'y rejoindre avec Augustin ?

THÉRÈSE.

Merci du plaisir. Les Borie ne me tentent guère.

MICHEL.

Le vieux Borie me plaît assez. Flaubert parle de lui dans sa Correspondance. C'est une bonne note.

THÉRÈSE.

Si je sors, j'irai du côté de Mésage, chez Labourin.

MICHEL.

Pourquoi Labourin ?

THÉRÈSE.

Je crois qu'il a envie des deux fermes qui nous viennent de maman.

MICHEL.

Comment le sais-tu?

THÉRÈSE.

Il en a causé avec le jardinier.

MICHEL.

Bravo.

THÉRÈSE.

Tu oublies tes clés.

MICHEL.

Fouille dans mes tiroirs, je t'y autorise.

THÉRÈSE.

J'ai passé l'âge.

MICHEL.

Tu seras peut-être encore là, quand je rentrerai.

THÉRÈSE.

Dépêche-toi. Nous marcherons ensemble.

MICHEL, prêt à sortir.

Alors, je me sauve. Tu m'attends, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Mais va donc vite. Je t'attends déjà.

MICHEL, revenant sur ses pas.

Au fait, j'ai quelque chose d'important à t'apprendre.

THÉRÈSE.

Quoi?

MICHEL.

Je t'aime beaucoup.

THÉRÈSE.

Quel enfant!

SCÈNE VI

CATHERINE, THÉRÈSE

CATHERINE.

Monsieur Fontanet était plus sérieux tout à l'heure.

THÉRÈSE.

Croyez-vous qu'il est jeune, hein? Il a l'air d'avoir vingt ans de moins que moi.

CATHERINE.

Monsieur Fontanet aura toujours vingt ans de moins que tout le monde.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHAVASSIEUX

THÉRÈSE.

Ce n'est pas malheureux. Enfin.

CHAVASSIEUX.

Tu oublies que j'ai soixante-dix ans, ma fille, et que je demeure à trois lieues d'ici.

THÉRÈSE.

Allons, donne-moi ta canne et ton chapeau.

CHAVASSIEUX.

Je vous chasse, mademoiselle Prat?

CATHERINE.

On a besoin de moi dans les bureaux, monsieur Chavassieux.

CHAVASSIEUX.

Si j'étais M. Tivolier, vous ne vous échapperiez pas si vite.

CATHERINE.

Mais vous n'êtes pas M. Tivolier.

CHAVASSIEUX.

Je le regrette infiniment, mademoiselle.

SCÈNE VIII

THÉRÈSE, CHAVASSIEUX

THÉRÈSE.

Tu as bonne mine.

CHAVASSIEUX.

Je ne t'en dirai pas autant.

THÉRÈSE.

Je me porte à merveille.

CHAVASSIEUX.

Je prévoyais ta réponse.

THÉRÈSE.

Permets que j'ôte ces dossiers. J'ai peur qu'ils ne dégringolent sur tes épaules.

CHAVASSIEUX.

Il n'y a jamais un fauteuil libre ici.

THÉRÈSE.

Les affaires ont pris une telle importance que les livres envahissent toute la maison.

CHAVASSIEUX.

Et il ne te reste pas le moindre coin pour souffler cinq minutes.

THÉRÈSE.

Si je veux me reposer, j'ai au premier une chambre assez confortable.

CHAVASSIEUX.

Ta journée finie, tu montes te coucher comme une servante.

THÉRÈSE.

Je suis contente de mon sort.

CHAVASSIEUX.

Chaque fois que j'arrive, je te trouve enfoncée dans tes écritures, ou trottant dans les ateliers.

THÉRÈSE.

L'activité me convient.

CHAVASSIEUX.

Je n'ai pourtant pas peiné cinquante ans pour que ma fille soit obligée de travailler.

THÉRÈSE.

Maman aussi t'aidait dans les magasins de la place Grenette.

CHAVASSIEUX.

Avec cette différence que ta mère et moi nous avions débuté par la pauvreté; tandis que vous, vous finissez par elle.

THÉRÈSE.

Tu récrimines, quand nous sommes à la veille de réussir.

CHAVASSIEUX.

Mais vous êtes toujours à la veille de réussir !

THÉRÈSE.

L'emploi de nos machines à linotypes donne déjà des résultats surprenants.

CHAVASSIEUX.

Tant et si bien que vous m'empruntez encore.

THÉRÈSE.

Je t'en prie, sois moins méchant, ou garde les dix mille francs que tu nous a promis.

CHAVASSIEUX.

Ils frémissent là, dans mon portefeuille. Mais, je ne me leurre pas, ils rejoindront bientôt les trois cent mille que ton mari a mangés, depuis qu'il a fait notre connaissance.

THÉRÈSE.

Ces trois cent mille francs constituaient sa fortune personnelle. Tu n'as pas le droit de lui en demander compte. Tu omets que, grâce à ta parcimonie, je n'ai pas apporté à Michel un centime de dot.

CHAVASSIEUX.

Puisque ce monsieur t'aimait, il n'avait pas besoin de ton argent.

THÉRÈSE.

Alors, ne l'accuse pas éternellement.

CHAVASSIEUX.

Tiens, tu ne sais pas combien je maudis ton mariage. Jamais je ne redonnerai ma fille à un homme pareil.

THÉRÈSE.

Je te remercie, je ne suis pas encore veuve.

CHAVASSIEUX.

Sois tranquille, on n'en trouverait pas deux comme lui.

THÉRÈSE.

Je n'aurais pas souhaité d'autre existence que la mienne. Si Michel autrefois a montré quelque inexpérience dans la conduite de ses affaires, du moins n'a-t-il pas cessé un seul jour d'être un mari parfait.

CHAVASSIEUX.

C'est toi qui le dis, mais je ne suis pas forcé de te croire. Rien ne me prouve que tu n'as pas été la plus malheureuse des femmes. Il y a ce que tu me racontes et ce qui est; ce que tu sais et ce que je ne sais pas; ce que nous ne savons ni l'un ni l'autre, et ce que tout le monde sait.

THÉRÈSE.

Je t'interdis de continuer.

CHAVASSIEUX.

Soit.

THÉRÈSE.

Puisque tu n'es venu à Vizille que pour me tourmenter, tu aurais mieux fait de rester à Herbeys.

CHAVASSIEUX.

Sans le versement que j'avais à opérer, tu ne m'aurais pas vu ce tantôt, je te le certifie...

THÉRÈSE.

Je connais ton cœur.

CHAVASSIEUX.

Car je désapprouve l'existence qu'on mène ici, je blâme toutes vos actions.

THÉRÈSE.

Les bonnes comme les mauvaises.

CHAVASSIEUX.

Sans exception. D'ailleurs, vous avez pu le constater; cette saison, je ne me suis guère accoudé à votre table.

THÉRÈSE.

Parce que j'ai changé de femme de chambre.

CHAVASSIEUX.

Claudine était une excellente domestique et vous avez mal agi en la congédiant. Je déteste les injustices.

THÉRÈSE.

Sa familiarité était devenue insupportable.

CHAVASSIEUX.

Ma bonne aussi est familière. N'empêche que voilà dix ans qu'elle est à mon service. Moi, j'aime beaucoup la familiarité.

THÉRÈSE.

Si tu savais ce qu'on rapporte sur elle et sur toi, tu la remplacerais probablement.

CHAVASSIEUX.

Je me moque de la médisance. On en dit bien d'autres sur M. le curé et sur sa gouvernante. En somme, je suis garçon, ma fille. (Lui tendant la joue.) Faisons la paix.

Un silence.

THÉRÈSE, l'embrassant.

Quels événements as-tu donc traversés pour être à ce point insensible!

CHAVASSIEUX.

Aucun. Je le suis de naissance.

THÉRÈSE.

Tu te vantes... (Un silence.) Serait-ce avec des idées de conquête que tu as endossé ta redingote?

CHAVASSIEUX.

Quand je descends en ville, je suis toujours sous les armes.

THÉRÈSE.

Prends garde, papa, songe à ton âge.

CHAVASSIEUX.

Je suis très prudent, je t'assure. En veux-tu la preuve?

THÉRÈSE.

Je t'en prie...

CHAVASSIEUX.

Eh bien! Je n'ai pas commis une seule bêtise depuis deux ans.

THÉRÈSE.

Je te dispense des détails.

SCÈNE IX

LES MÊMES, VIRGINIE

CHAVASSIEUX.

Que désirez-vous, mon enfant?

VIRGINIE.

Je porte une carte à madame.

CHAVASSIEUX.

Comment vous appelez-vous?

VIRGINIE.

Virginie Brunot.

CHAVASSIEUX.

Virginie? (La considérant.) On a peut-être eu raison de renvoyer Claudine.

THÉRÈSE.

Cette dame est là?

VIRGINIE.

J'ai dit que tout le monde était sorti.

CHAVASSIEUX, prenant la carte de visite.

La petite Allain? Dont le père était gantier à Grenoble? Brigitte?

THÉRÈSE.

Oui.

CHAVASSIEUX.

La drôle de consigne! Je l'aurais reçue, moi.

VIRGINIE.

Madame veut-elle être assez bonne pour me garder mon mois? j'ai peur de le dépenser.

THÉRÈSE.

Très volontiers. Comme elle est raisonnable, cette fille!

CHAVASSIEUX

Vous aimez l'argent, Virginie?

VIRGINIE.

Plus que tout, monsieur.

CHAVASSIEUX.

Moi aussi.

AUGUSTIN, entrant.

Alors, vous pourrez vous entendre.

SCÈNE X

LES MÊMES, AUGUSTIN

CHAVASSIEUX.

Pourquoi n'accours-tu pas, quand ton grand-père est là?

AUGUSTIN.

J'ignorais ta présence.

CHAVASSIEUX.

Tu musardais dans les ateliers?

AUGUSTIN.

Tu te trompes, je surveillais la mise en pages.

THÉRÈSE.

Tu as l'air fatigué.

CHAVASSIEUX.

De mon temps, le travail ne fatiguait pas.

AUGUSTIN.

Je ne me plains pas, mon grand-père.

CHAVASSIEUX.

Songes-tu au moins à faire ta position?

AUGUSTIN.

Pas encore. Je penserai plus tard à cette question ennuyeuse...

CHAVASSIEUX.

Pourquoi pas dès à présent?

THÉRÈSE.

L'année prochaine, quand ces joues-là auront un peu de duvet.

CHAVASSIEUX.

A douze ans, j'avais déjà des favoris et je gagnais mon pain.

THÉRÈSE.

Puisque nous parlons d'âge, je t'avertis que ton petit-fils aura seize ans dans quelques jours.

CHAVASSIEUX.

Je te félicite, mon garçon.

AUGUSTIN.

Que vas-tu me donner pour mon anniversaire?

CHAVASSIEUX.

Rien, cette année. Les fonds sont trop bas. D'ailleurs, pour moi, les anniversaires ne reviennent que tous les deux ans.

AUGUSTIN.

Vieil avare.

CHAVASSIEUX.

Tu ne m'offenses pas, au contraire. Je considère cette épithète comme un compliment.

AUGUSTIN, *faisant résonner les poches de Chavassieux.*

Alors, bon papa, ces belles pièces de cinq francs ne vont pas passer de ta poche dans la mienne ?

CHAVASSIEUX, *se levant.*

La fortune est une chose personnelle, mon enfant.

THÉRÈSE.

Tu pars déjà ?

CHAVASSIEUX.

J'ai rendez-vous à dix heures chez les Hourseau.

AUGUSTIN.

Je suppose que ce n'est pas Madame Hourseau qui t'attire ?

THÉRÈSE.

La pauvre femme n'est guère séduisante.

AUGUSTIN.

Elle a une figure de bonne.

CHAVASSIEUX, *ému.*

Tiens ! Je n'ai pas remarqué.

AUGUSTIN, *prenant un livre.*

Ne t'attendris pas, bon papa.

CHAVASSIEUX.

Je m'arrête une seconde à la caisse et je regagne mon cabriolet.

THÉRÈSE.

Repasse par ici.

CHAVASSIEUX, à Augustin, avec reproche.

Je suis sûr que tu viens de prendre un roman.

AUGUSTIN.

C'est de l'anglais.

CHAVASSIEUX.

A la bonne heure, l'anglais est indispensable dans les affaires.

THÉRÈSE, examinant le livre.

Roméo et Juliette.

CHAVASSIEUX.

Au revoir, et courage, mon petit. Apprends, débrouille-toi, fais ta besogne. Et tu ne te repentiras pas de m'avoir écouté. D'abord, sache-le, il n'y a que deux joies en ce monde : le travail... et un autre plaisir que tu connaîtras plus tard, quand tu auras les cheveux blancs. (Il sort.)

SCÈNE XI

THÉRÈSE, AUGUSTIN

AUGUSTIN.

Est-ce que tu crois, mère, qu'il me faudra attendre si longtemps?

THÉRÈSE, à sa table de travail.

Bon papa exagère. Quand tu auras rencontré une femme que tu aimes et qui t'aime, ce jour-là, tu auras l'âge requis.

AUGUSTIN.

Roméo est bien jeune quand il rencontre Juliette.

THÉRÈSE.

Il a vingt ans.

AUGUSTIN.

Tant que ça?

THÉRÈSE.

Contrôle... Et puis en Italie et au quinzième siècle...!

AUGUSTIN.

Il y a des pays et des siècles privilégiés.

THÉRÈSE.

Quel jour du mois est-ce aujourd'hui?

AUGUSTIN.

Le 24... non, le 25... Tiens, papa a oublié ses clefs.

THÉRÈSE.

Ne mets pas d'ordre sur son bureau surtout.

AUGUSTIN.

Je reprenais mes épreuves.

THÉRÈSE, ouvrant et fermant des tiroirs.

Ton grand-père a raison, nous ne sommes pas riches.

AUGUSTIN.

Qu'est-ce que ça fait?

THÉRÈSE.

Je t'en prie, ne massacre pas cette brochure avec tes ciseaux.

AUGUSTIN.

C'est un vieux catalogue.

THÉRÈSE.

Je déteste cette habitude. Autrefois, quand ton père était contrarié, il coupait du papier par petits morceaux.

AUGUSTIN.

Quelle est cette personne que tu n'as pas reçue tout à l'heure?

THÉRÈSE.

Quelqu'un de Paris.

AUGUSTIN.

Qui ?

THÉRÈSE.

Madame Allain.

AUGUSTIN.

Boulevard Poissonnière ?

THÉRÈSE.

Tu te rappelles ?

AUGUSTIN.

Oh! les bonnes tartines qu'elle faisait pour nous, moitié beurre, moitié confiture.

THÉRÈSE.

Ça t'amusait de jouer dans ce temps-là.

AUGUSTIN.

Je ne savais pas que la lecture existât.

THÉRÈSE.

Depuis, tu as pris ta revanche.

AUGUSTIN.

J'aimerais mieux être privé de pain que d'être privé de livres. En voilà une charmante nourriture, et dont on peut abuser sans inconvénient! On n'est pas plus gros, on n'est

pas plus grand, on ne pèse pas un gramme de plus et l'on porte un monde en soi.

THÉRÈSE.

Et c'est tout cela qui vous empêche de devenir un homme d'affaires.

AUGUSTIN.

Il y en a tant, maman.

THÉRÈSE.

Beaucoup.

AUGUSTIN.

Hein, si j'allais devenir poète ou amoureux?

THÉRÈSE.

Méchant.

AUGUSTIN.

Si j'allais vous jouer ce mauvais tour.

THÉRÈSE.

En attendant, attrape-moi ce carton dont j'ai besoin. J'ai toujours peur sur cette échelle.

AUGUSTIN.

Celui-ci?

THÉRÈSE.

Non. Le vert. Prends garde.

AUGUSTIN.

Comme il est lourd!

THÉRÈSE.

Pas pour un homme.

AUGUSTIN.

Où faut-il le poser?

THÉRÈSE.

Là, sur cette table... (A elle-même.) Je ne me suis pas trompée?... Juin... Juillet... Non.

Un silence.

AUGUSTIN.

Tout de même, les choses sont drôlement arrangées. On se demande quelle carrière me conviendra le mieux : imprimeur, médecin, commerçant... et on ne pense pas que, si je suis heureux et honnête, mon sort sera fixé. Pourtant, la vie me semblait une occupation suffisante.

THÉRÈSE.

Je suis de ton avis. Mais nous avons tort l'un et l'autre, paraît-il. Ils disent que chaque être humain a pour premier devoir d'assurer son indépendance, et de faire donner à ses facultés tout ce qu'elles peuvent donner. J'accomplis ma tâche. Accomplis la tienne.

AUGUSTIN.

Alors, j'abandonne *Roméo* et je retourne à mes épreuves.

THÉRÈSE.

Ne flâne pas trop, Catherine doit les attendre à la composition.

AUGUSTIN.

As-tu remarqué comme elle est soucieuse depuis quelque temps, différente?

THÉRÈSE.

Je ne me suis aperçue de rien.

AUGUSTIN.

Tu ne veux pas causer de cela avec moi?

THÉRÈSE, à elle-même, écrivant.

Rivollin, Giraud... ces comptes sont terriblement embrouillés, je n'en sors pas.

AUGUSTIN, frappant sur la table.

C'est trop fort.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qui te prend?

AUGUSTIN, avec exaltation.

C'est trop fort. On me défend d'aimer et tout me parle d'amour dans cette maison. Oui, tout, les choses et les gens. Un *Embarquement pour Cythère* est accroché au mur et m'invite à partir. *Lohengrin* est ouvert sur le piano. Shakespeare et Baudelaire s'étalent au premier rang de la bibliothèque, l'austère Catherine est en proie à un conseiller municipal; la fille du jardinier s'est sauvée avec son amant; bon papa, qui a soixante-douze ans, pleure encore la femme de chambre. Ma mère adorée a l'air d'une héroïne de roman et, dans le regard de mon père, je lis toutes sortes de passions endormies! Et on ne veut pas que moi, le plus jeune, moi qui n'ai pas commencé la vie, on ne veut pas que j'aime! Je me révolte à la fin!

THÉRÈSE.

Révolte-toi, tu as raison. L'atmosphère que tu respires n'est pas propice aux conseils qu'on te prodigue.

AUGUSTIN.

Tu en conviens toi-même?

THÉRÈSE.

Nous avons peur que tu souffres, voilà notre excuse.

AUGUSTIN.

Mais on n'aime pas pour le bonheur que ça donne.

THÉRÈSE.

Hélas!... (Un silence.) Maintenant que nous sommes d'accord, viens t'asseoir à côté de moi.

AUGUSTIN.

Non.

THÉRÈSE.

Je m'ennuie dans ce coin.

AUGUSTIN.

Tout à l'heure.

THÉRÈSE.

A ton aise.

AUGUSTIN.

Tu pourrais m'y forcer au moins. (S'asseyant à côté de Thérèse et l'embrassant avec effusion.) Tout mon cœur est à toi, tu sais. Tu es le plus clair de ma joie en ce monde. Et quelle chance, maman! Tu es le visage que je préfère. Je suis l'enfant que tu as créé, mais tu es bien la mère que j'aurais choisie.

THÉRÈSE.

Et puis, vois-tu, mon vieux, ta mère, c'est de l'amour sans souffrance.

AUGUSTIN.

Tu es mal assise, changeons de chaise.

THÉRÈSE.

Ce n'est pas la peine.

AUGUSTIN, après lui avoir donné sa chaise.

Je mets près de toi ce petit bouquet qui te suit partout.

THÉRÈSE.

Tes cyclamens commencent à se faner.

AUGUSTIN.

Ce verre représente le jardin où tu ne descends jamais.

THÉRÈSE.

Je n'ai pas une minute à moi, maintenant.

AUGUSTIN.

Pauvre maman.

THÉRÈSE.

Bientôt, j'aurai du temps pour jouir de mon bonheur.

AUGUSTIN.

Ce jour-là, je te conduirai en Italie.

THÉRÈSE.

Bon! Voilà que je n'ai plus d'encre.

AUGUSTIN.

Je cours t'en chercher.

THÉRÈSE.

Ne te dérange pas, la bouteille est là.

AUGUSTIN.

Tu vas te noircir les mains.

THÉRÈSE, se tachant les doigts

Ça y est.

AUGUSTIN.

J'en étais sûr.

THÉRÈSE.

Bah!

AUGUSTIN, lui embrassant la main.

Chère main, à la voir si fine, si délicate, qui se douterait qu'elle a fait tant de choses! Et tant de choses pour moi!

THÉRÈSE, lui arrangeant les cheveux.

Elle t'a coiffé bien longtemps.

AUGUSTIN.

Ce qu'elle m'a apporté de joujoux et de potions. Hein! crois-tu, mère? Elle en a conjuré des accidents!

THÉRÈSE.

Ce qu'elle t'a ouvert de portes et fermé de fenêtres, grand Dieu!

AUGUSTIN.

Va, j'aurai encore besoin de ton secours. La vie doit être dure. Tu auras souvent à me consoler.

THÉRÈSE.

Tu parles comme si tu étais voué au malheur.

AUGUSTIN, *vivement.*

Jamais on ne m'aimera autant que j'aimerai, moi, j'en suis sûr. Et puis, serai-je aimé seulement? nous n'en savons rien.

THÉRÈSE.

Quand changeras-tu de préoccupation?

AUGUSTIN.

Tout le monde n'a pas le prestige de mon père. Je n'ai pas ses dons irrésistibles...

THÉRÈSE.

Allons, ne recommence pas à t'exalter.

AUGUSTIN.

Ma destinée, à moi, sera d'être méconnu et trahi, je le pressens.

THÉRÈSE.

Est-ce que tu deviens fou?

AUGUSTIN.

Et c'est sans doute à cause des peines qui m'attendent que Dieu m'a donné une mère supérieure aux autres mères.

THÉRÈSE, *se levant.*

Puisque tu déraisonnes à plaisir, je te plante là. (*On entend une cloche.*) La cloche de l'atelier! Comment, déjà cinq heures?... Et je n'ai pas encore fini... Mâtin d'enfant!... Et il me reste plus de vingt lettres à expédier... Tu m'as mise en retard avec tes perplexités.

AUGUSTIN.

Ne te fâche pas, maman, je vais t'aider.

THÉRÈSE, revenant sur ses pas.

Eh bien, pointe avec moi les chiffres de cette feuille.

AUGUSTIN, s'installant.

Pourquoi, diable, te charge-t-on de cette besogne prosaïque ?

THÉRÈSE, assise à côté de lui.

Pour que je sois moins romanesque. J'appelle : 6.732.

AUGUSTIN.

J'y suis.

THÉRÈSE.

425.

AUGUSTIN.

D'accord.

THÉRÈSE.

3.600.

AUGUSTIN.

3.600.

THÉRÈSE.

39.75.

AUGUSTIN.

Marche.

THÉRÈSE.

227,40.

AUGUSTIN.

Parfait.

THÉRÈSE.

2.100.

AUGUSTIN.

Halte-là, j'ai 2.900.

THÉRÈSE.

2.900 ? Tiens... Montre un peu, que je vérifie... En effet... (A elle-même, tandis qu'Augustin reprend son livre et se met à lire.) D'où

provient cette erreur? (Un silence.) Ah! je devine. On aura négligé de porter ces huit cents francs de la maison Barnoud... Ton chiffre est le bon. Continuons.

AUGUSTIN, sans quitter son livre.

Annonce.

THÉRÈSE.

4.025.

AUGUSTIN.

4.025.

THÉRÈSE.

32,50, — 1.043, — 276, — 111,75. (S'arrêtant stupéfaite.) Eh bien?

AUGUSTIN, comme réveillé en sursaut.

Quoi?

THÉRÈSE.

Tu as repris ton livre?

AUGUSTIN, continuant.

Attends, mère?...

THÉRÈSE.

Augustin, tu as de l'aplomb.

AUGUSTIN.

Je croyais que tu recherchais ton erreur.

THÉRÈSE.

Et tu as des larmes dans les yeux!

AUGUSTIN.

Tu as dû pleurer aussi, la première fois.

THÉRÈSE, tentée.

A quel acte en es-tu, mon chéri?

AUGUSTIN.

Au cinquième.

THÉRÈSE.

Quand Roméo va se tuer?

AUGUSTIN.

Sur la tombe de Juliette.

THÉRÈSE, citant de mémoire.

« O mon amante, ma femme, la mort qui a bu le miel de ton haleine n'a pas eu de pouvoir sur ta beauté, tu n'es pas vaincue! »

AUGUSTIN.

Comme ta mémoire a retenu toutes les choses douloureuses!

THÉRÈSE.

« Chère Juliette, pourquoi es-tu si belle encore?... »

AUGUSTIN.

C'est le texte même... Constate, la traduction est en regard.

THÉRÈSE.

Ce moment du drame est merveilleux.

AUGUSTIN.

N'est-ce pas, mère?

THÉRÈSE.

Ça, je suis obligée de l'avouer.

AUGUSTIN.

Et tu comprends qu'on en perde la raison?...

THÉRÈSE.

Ma foi, oui!... Et cependant j'aime peut-être encore mieux la scène du balcon.

AUGUSTIN.

Dans la chambre ?

THÉRÈSE, citant de mémoire, avec exaltation.

« Que le sommeil descende sur tes yeux, et la paix dans ton cœur... »

AUGUSTIN, s'exaltant aussi.

« Le jour est prêt à poindre, je voudrais que tu fusses parti... »

THÉRÈSE.

Berlioz a écrit là-dessus une musique égale au poème... Si j'avais la partition sous la main...

AUGUSTIN.

Tu dois la savoir par cœur.

THÉRÈSE.

Je ne m'en souviens pas.

AUGUSTIN, entraînant Thérèse au piano.

Je t'en prie, maman...

THÉRÈSE.

Je t'assure... (S'asseyant au piano et chantant.) « Non, ce n'est pas l'alouette, ce n'est pas elle, non... » (Se retournant et l'embrassant avec violence.) Je t'adore!...

AUGUSTIN.

Oh! maman, maman, pourquoi l'amour n'est-il pas l'unique objet de la vie? Quand j'entends de ces phrases, quand je lis de ces livres, quand je pense à tout ce que tu dis ou n'oses pas dire, tout mon être est bouleversé, et je crois que j'ai trouvé ma vraie carrière.

THÉRÈSE.

Tu me feras mourir d'inquiétude.

SCÈNE XII

AUGUSTIN, THÉRÈSE, MICHEL

MICHEL.

Je vous dérange ?

THÉRÈSE.

Nous lisions de l'anglais.

AUGUSTIN.

Témoin Shakespeare.

MICHEL.

Complété par Berlioz.

THÉRÈSE.

Je lui jouais *Roméo et Juliette*.

MICHEL.

J'ai rencontré le mécanicien juste au moment où j'ouvrais la grille. Dès ce soir, la plieuse rotative pourra être remise en service.

THÉRÈSE.

Tant mieux.

AUGUSTIN.

Ces clefs t'appartiennent.

MICHEL.

J'ai aussi rencontré Chabert.

THÉRÈSE.

Lequel ?

MICHEL.

Le cadet, l'agent de change de Grenoble. Les Thomson ont encore monté. A huit cents, je me débarrasse des miennes.

THÉRÈSE.

Et puis ?...

MICHEL.

Et puis ?... Rien.

AUGUSTIN.

Mère exige une confession complète.

MICHEL.

Les choses les plus indifférentes me sont douces à lui raconter.

THÉRÈSE.

Et papa, l'as-tu vu ?

MICHEL.

Je l'ai aperçu de loin à la caisse. Il doit y être encore. Mais je n'ai eu garde d'approcher, tant il était solennel.

THÉRÈSE.

Pauvre papa, il est en train de s'exécuter.

MICHEL.

Nous sortons toujours ?

THÉRÈSE.

Le temps de ranger ma table et je suis à toi.

MICHEL.

Ta manche est déchirée.

THÉRÈSE.

Déboutonnée seulement.

MICHEL, avec galanterie.

Lève ton bras... J'aime assez cette encolure.

THÉRÈSE.

Quand j'étais au piano tout à l'heure, mes boutons se seront accrochés au clavier.

MICHEL, terminant.

L'accident est réparé... Je vous entendais du fond du jardin... (Se tournant vers Augustin.) Voilà l'explication de ces mains fiévreuses, de ce visage tourmenté.

THÉRÈSE.

Gronde-moi aussi. J'ai manqué de raison.

AUGUSTIN.

C'est moi qui ai détourné maman.

MICHEL.

La faute est légère. En somme, Shakespeare et Berlioz ont bien le droit de nous troubler.

AUGUSTIN.

Retiens ceci, mère.

MICHEL.

Dieu me pardonne, on dirait qu'il a pleuré.

AUGUSTIN.

Je l'avoue.

MICHEL.

Ote-moi cet uniforme et viens marcher avec nous.

THÉRÈSE.

Un peu d'exercice rétablira l'équilibre de ton cœur.

AUGUSTIN.

Où m'emmenez-vous ?

MICHEL.

Nous allons faire quelques pas sur la route de Mésage.

THÉRÈSE.

En passant, je vous laisserai à la Bicoque.

AUGUSTIN.

Chez les Borie ? Je préfère rester à la maison.

THÉRÈSE.

Les fils te réclament depuis plusieurs jours.

AUGUSTIN.

Catherine est tellement surchargée de besogne que j'ai honte de l'abandonner.

MICHEL.

Ah ! tu ne recherches pas les garçons de ton âge, toi.

AUGUSTIN.

Généralement, père, ils sont très ennuyeux.

THÉRÈSE.

Eh bien, à ton gré. Mets-toi à l'œuvre, puisque tu es en veine de travail.

AUGUSTIN.

Ne parle pas trop de moi, père. Les Borie n'ont pas besoin de savoir que j'ai pleuré en lisant *Roméo*.

MICHEL.

Tu crains donc beaucoup leur malveillance ?

AUGUSTIN.

Ils sont si fermés à certaines pitiés ! L'autre jour, Paul et François m'ont presque tourné en ridicule, parce que je m'attendrissais sur les infortunes d'André del Sarto.

MICHEL.

Je te promets de ne pas dénoncer ta sensibilité.

AUGUSTIN.

Ne plaisante pas, je t'en prie.

MICHEL.

Je respecterai tes impressions.

AUGUSTIN.

Comme tu attaches peu d'importance à des choses que moi, je trouve si graves !

MICHEL.

Ai-je jamais trahi la plus petite de tes confidences ? Ai-je jamais divulgué nos affaires personnelles, même à ta mère ?

AUGUSTIN.

Oh ! maman, elle est à part. Moi aussi, je lui rapporte tout ce qui me passe par le cœur ou par l'esprit ; tout ce que je fais, tout ce que je pense, vous appartient à l'un et à l'autre. Je vous le donne, je vous le livre, mais à vous deux seulement.

THÉRÈSE.

Puisses-tu garder longtemps cette double confiance !

MICHEL.

Ame frémissante, tu t'en prépares des émotions ! (Augustin l'embrasse.) Entre nous, si tu inquiètes le père, tu enchantes l'homme.

THÉRÈSE.

File, Augustin, ta présence est nécessaire à l'atelier.

AUGUSTIN.

Décidément ?

THÉRÈSE.

Ton père énonce des propos dont le bénéfice est contestable.

MICHEL.

Ta mère a raison. Sauve-toi, mon trésor, car je n'ai que des imprudences sur les lèvres. (Le retenant tout à coup.) Veux-tu que je te dise, Thérèse ? Ce petit te ressemble.

THÉRÈSE.

Je ne suis pas de ton avis.

MICHEL.

Et chaque jour m'en apporte une preuve nouvelle, sans réplique !

THÉRÈSE.

Ne le retiens pas davantage. Il me ressemblera aussi bien de loin.

AUGUSTIN.

Je te ressemble. Quel bonheur !

THÉRÈSE.

Pauvre enfant, je ne te le souhaite pas.

AUGUSTIN.

Il est trop tard.

MICHEL.

Tu n'y peux rien.

THÉRÈSE.

La constatation est au moins inutile.

MICHEL.

Qui ne serait faible à ma place ? Quand je le vois là, de cette façon, près de toi, si pareil à sa mère, si différent des autres, je suis gagné par l'attendrissement, et ma sagesse de père s'évanouit.

THÉRÈSE.

Arrête-toi, Michel, tu ne sens donc pas la folie de ton exubérance ?

MICHEL.

Je t'en prie, ne gâte pas mon plaisir, je serai raisonnable tout à l'heure.

AUGUSTIN.

Pourtant, père, si c'est mieux, il est préférable de t'interrompre.

MICHEL.

Une phrase dans ton genre. Il n'y a pas à dire, je te

retrouve en lui. Tu as beau t'en défendre, il est signé, celui-là !

THÉRÈSE.

Il suffit.

AUGUSTIN.

Nous avons compris.

MICHEL.

Mais observe-le, sans partialité, et tu partageras mon inconséquence ! Remarque : le mouvement de cette main qui s'impatiente, n'est-il pas un de tes gestes familiers ? N'est-ce pas ton regard qui me blâme au fond de ses yeux ?

THÉRÈSE.

Je te blâme encore plus.

MICHEL.

Et quant à ton cœur, ce cœur difficile et complexe...

THÉRÈSE.

Laissons mon cœur tranquille...

MICHEL.

Ce cœur plein de scrupules, de flamme et d'anxiété, je le reconnais aux moindres actes de sa vie quotidienne.

THÉRÈSE.

Je n'ai pas l'âme que tu te plais à définir, tu te trompes.

MICHEL.

Allons donc ! De qui tiendrait-il, sinon de toi, cette peur des contacts vulgaires, et ce besoin de sécurité dans les attachements ? Il n'est heureux qu'à ta manière. Ses froissements sont les tiens.

AUGUSTIN.

Dame, je suis forcé de l'avouer, maman et moi, nous sommes toujours d'accord.

THÉRÈSE.

Tu renchéris ?

MICHEL.

Résigne-toi. Vous êtes bien tous les deux d'une essence identique. Il est bien ton fils.

AUGUSTIN.

Tu es bien ma mère.

THÉRÈSE.

Pas aujourd'hui.

AUGUSTIN.

Tu oses me renier ?

MICHEL.

Quand il me recommande de ne pas répéter une chose, il me semble t'entendre. Vous détestez les mêmes gens, vous aimez les mêmes livres...

AUGUSTIN.

Dans toutes les langues.

THÉRÈSE.

Et ce petit qui se délecte à ces paroles !

MICHEL.

S'il me confie son émotion en regardant le soleil disparaître, je suis sûr que, cinq minutes après, tu me communiqueras une impression semblable.

THÉRÈSE.

Ah ! l'insensé, l'insensé !

MICHEL.

Avant-hier, tu plaignais la destinée de Chatterton, et l'autre jour, paraît-il, cet enfant s'apitoyait sur André del Sarto.

THÉRÈSE.

As-tu fini de dire ce qu'il ne faut pas dire?

MICHEL.

La ressemblance est indéniable, émouvante; et faite pour exalter le possesseur de deux créatures aussi rares.

THÉRÈSE.

Il te sera difficile de gronder ton fils après un tel enthousiasme.

MICHEL.

Il a trop de conscience pour en abuser.

AUGUSTIN.

Bien parlé, père.

THÉRÈSE.

Vous voilà satisfaits l'un de l'autre.

MICHEL.

Réconcilions-nous.

THÉRÈSE.

Je te trouve impardonnable.

AUGUSTIN.

Mais enfin, maman, si tu n'occupais pas une place exceptionnelle dans le cœur de mon père, il ne se réjouirait pas tant de ma ressemblance avec toi.

MICHEL.

La vérité sort de la bouche des enfants. Sois juste. Mon enthousiasme pour lui émane un peu de mon adoration pour toi. Puis-je oublier que je dois à ta chère sensibilité la douceur de mon existence?

THÉRÈSE.

Admettons, bien que tu m'aies souvent reproché ma nature sentimentale.

MICHEL.

Jadis.

THÉRÈSE, à Augustin.

Crois-moi, mon adoré, malgré le prestige dont la revêt ton père, la sensibilité ne représente, les trois quarts du temps, que la faculté de souffrir davantage.

MICHEL.

Prends garde.

THÉRÈSE.

Si elle n'empêche pas fatalement le bonheur, et j'en suis la preuve, elle n'en réserve pas moins à presque tous ses élus beaucoup de larmes et de surprises.

AUGUSTIN.

Maman...

MICHEL.

A ton tour, domine-toi. La science que tu trahis n'est pas plus opportune que mon enthousiasme.

THÉRÈSE.

J'ai déployé tant d'énergie ; et ton père autrefois m'a donné de si bons conseils... que j'ai triomphé de mon cœur exigeant. Imite-moi.

AUGUSTIN.

Je tâcherai.

THÉRÈSE.

Maintenant, va. Tu en as assez entendu.

SCÈNE XIII

THÉRÈSE, MICHEL

MICHEL.

L'heure des reproches est en train de sonner pour moi. (Prenant son chapeau.) Est-ce qu'on se dispute ici ou sur la route ?

THÉRÈSE.

Ma parole, il faut que tu aies perdu la raison pour t'extasier de la sorte sur la ressemblance de ce petit avec moi. Quelle nécessité de souligner devant lui sa façon de sentir, de penser et d'agir ? Il s'analyse bien assez lui-même.

MICHEL.

J'ai beau faire, mes attendrissements sont toujours dangereux.

THÉRÈSE.

Quand tu es lancé, rien ne peut t'arrêter. Tu es comme une machine dont le frein ne fonctionne plus.

MICHEL.

Est-ce que tu n'es pas, quelquefois, la première à manquer de prévoyance ? Lorsque tu joues *Roméo* à ton fils, tu flattes singulièrement ses penchants romanesques.

THÉRÈSE.

Je te prie de croire que, si quelqu'un m'avait avertie de mon imprudence, je me serais dépêchée de fermer le piano.

MICHEL.

Je n'en suis pas si sûr que ça... Tout à l'heure, à cette table, tu donnais à Catherine des conseils téméraires, et ma désapprobation ne t'a pas interrompue.

THÉRÈSE.

Catherine et mon fils sont deux choses différentes.

Un silence.

MICHEL, consultant un programme.

Le concert d'Uriage est engageant... Massenet, Beethoven.

THÉRÈSE, s'exaltant peu à peu.

Parbleu ! Je le sais bien qu'il me ressemble. Je le sais mieux que toi.

MICHEL.

Tu te rassieds ?

THÉRÈSE.

Moi aussi, chaque jour, je le constate. Et depuis des années. Mais, moi, je m'en épouvante.

MICHEL.

Tu ne négliges aucune occasion de chagrin.

THÉRÈSE.

Ma clairvoyance quotidienne distingue des périls que tu n'aperçois pas.

MICHEL.

Eh bien, on s'appliquera à les conjurer, ces périls : calme-toi, mon amie, et sortons.

THÉRÈSE.

D'heure en heure, je vois monter dans son regard ce désir d'aimer et d'être aimé dont ma jeunesse fut hantée. Cette unique préoccupation dicte ses paroles et conduit ses habitudes. Hélas ! pendant qu'il s'agitait en moi, et longtemps encore après sa naissance, j'ai enduré toutes les tribulations du cœur. Il ne pouvait pas être autrement. La nature est logique.

MICHEL.

Ne me punis pas de ma maladresse en réveillant mes remords.

THÉRÈSE.

Il est prédestiné, marqué.

MICHEL.

Je ne veux pas partager ton inquiétude.

THÉRÈSE.

Tout son être est si troublé par l'attente de l'amour que son apparence est presque celle d'un amant ; à l'entendre, on le croirait ensorcelé par une inconnue. Oui, quelquefois son rêve semble réalisé. Généralement, on a une maitresse avant d'avoir une passion. Lui, a une passion avant de savoir ce que c'est qu'une femme.

MICHEL.

Un prince de légende.

THÉRÈSE.

Tu t'extasies encore ?

MICHEL.

Puisqu'il n'est pas là, mon admiration est sans inconvénient.

THÉRÈSE.

Garderais-tu la même insouciance si ton fils, au lieu d'être l'enfant d'une mère trop aimante, était l'enfant d'une mère phtisique ? Est-ce que ton devoir, à toi comme à moi, ne te commanderait pas de le défendre contre l'hérédité ?

MICHEL.

Dieu merci, le cas n'est pas si redoutable.

THÉRÈSE.

On meurt d'amour. Regarde les faits divers.

MICHEL.

Quand ton garçon sera épris d'une femme qui ne voudra pas de lui, il sera temps de nous désespérer.

THÉRÈSE.

Augustin a seize ans. Demain il sera un homme. La première venue, la première arrivée peut déchirer sa vie.

MICHEL.

Et qui te dit qu'il ne sera pas aimé ? Il n'est pas indispensable qu'il ait une passion malheureuse.

THÉRÈSE.

Tu ne connais pas ton fils.

MICHEL.

Tu oublies sa jeunesse, la chance. Séduisant comme il est, et comme nous sommes, il affolera les plus sages.

THÉRÈSE.

Des âmes aussi douloureuses n'arrivent pas à s'appareiller.

MICHEL.

Quelquefois; j'en appelle à ta félicité présente. Va! le désir tenace du bonheur force la destinée. Tôt ou tard, on atteint son but.

THÉRÈSE.

A quel prix!

MICHEL.

Eh! mon Dieu, ma chère Thérèse, tout compte fait, il vaut peut-être encore mieux courir les risques d'une nature exceptionnelle que de tenir les certitudes d'un cœur médiocre. L'essentiel, tu dois le penser toi-même, n'est pas tant de réussir que d'être d'une qualité supérieure.

THÉRÈSE, violemment.

Comme tu acceptes facilement le malheur des autres! On voit bien que tu n'as pas souffert et que tu as torturé ton prochain.

MICHEL.

Thérèse? Est-ce toi qui me juges de la sorte? Tu ne songes pas à la sévérité de tes paroles.

THÉRÈSE.

Mais aussi pourquoi rouvres-tu les blessures d'autrefois?... (Elle pleure.) Comment ne pas redouter pour mon fils les épreuves que j'ai traversées!

Un silence.

MICHEL, avec douleur et gravité.

Fragilité des choses! Nous sommes à plus de cent lieues de Paris, il y a cinq ans de ces agitations, tu m'aimes et je t'aime; et au moindre désaccord notre bonheur est remis en question.

THÉRÈSE, à travers ses larmes.

Oh! ne dis pas que notre bonheur est ébranlé!

MICHEL.

Ainsi, notre entente absolue, mes soins, ma sagesse, tant de jours courageux et tendres n'ont pas aboli le passé.

THÉRÈSE.

Le souvenir de mes chagrins n'est qu'accidentel. Jamais, je te l'affirme, jamais les mauvais jours ne m'ont paru plus lointains.

MICHEL.

Tu crois ?

THÉRÈSE.

Tu en doutes ?

MICHEL.

En attendant, je n'ai pas encore acquis le droit de parler à tort et à travers. Aucune liberté ne m'est permise sur un certain chapitre.

THÉRÈSE.

J'ai eu tort.

MICHEL.

Je ne peux pas être moi.

THÉRÈSE.

J'ai eu tort. Dorénavant tu n'auras pas besoin de surveiller tes paroles. Je consens à toutes tes maladresses.

MICHEL, la prenant dans ses bras.

Tu m'octroies cette permission avec des larmes dans les yeux. Pauvre enfant, ton cœur est trop sensible ; je préfère avoir du tact.

THÉRÈSE, avec joie.

Tout de même, aujourd'hui, tu n'admets pas ma souffrance.

MICHEL.

Oh ! tout, mais pas ça.

THÉRÈSE.

Je blasphémais en t'accusant.

MICHEL.

Mon amour t'est bien dû.

THÉRÈSE, *avec amour.*

Hein, autrefois, quand j'étais malheureuse, si tu m'avais prise ainsi dans tes bras et questionnée paternellement ?

MICHEL.

Je me demande comment j'ai pu regarder un autre visage que le tien.

THÉRÈSE.

Tu ne m'aimais donc pas dans ce temps-là.

MICHEL.

Quelle erreur ! Malgré mes folies, je n'ai pas cessé un seul jour de t'adorer.

THÉRÈSE.

Seulement, tu oubliais de me le dire.

MICHEL.

Je ne comprenais pas. J'étais entraîné, détourné, et je m'accordais cette indulgence qu'ont toujours pour eux-mêmes les gens légers.

THÉRÈSE.

Oh ! la légèreté !

MICHEL, *ému.*

De si grosses peines pour des plaisirs si contestables !

THÉRÈSE.

Ce qui a été sans importance dans ta vie a peut-être été le désastre de la mienne.

MICHEL.

Je t'ai profondément méconnue, je ne saurais trop en convenir.

THÉRÈSE.

Ne te charge pas trop, mon ami. Qui n'a pas ses imperfections ? Moi-même, j'ai manqué d'intelligence à l'heure de mes tristesses et. je le discerne aujourd'hui, mon exaltation maladive a dû souvent déformer les choses.

MICHEL, avec malice.

Le fait est que ton imagination a quelquefois exagéré mes fautes.

THÉRÈSE, gaiement.

Tu t'empares un peu vite de celles que je confesse.

MICHEL.

Allons, soit charitable. A cinq ans de distance, assume une part de responsabilité.

THÉRÈSE.

Pour soulager ta conscience ?

MICHEL.

Je t'assure, tu fus la victime de ta jalousie autant que de mes faiblesses.

THÉRÈSE.

Tu voudrais intervertir les rôles.

MICHEL.

Nous avons été plus désunis par les apparences que par les faits.

THÉRÈSE, avec un peu de répugnance, s'écartant.

Ne me force pas à préciser.

MICHEL, la retenant.

Reste là, près de mon cœur.

THÉRÈSE.

Si je t'interrogeais, tu n'en mènerais pas large.

MICHEL.

Interroge, je serai franc.

THÉRÈSE.

Parole ?

MICHEL.

Commence !

THÉRÈSE.

Malheureux ! tu ne sais pas à quoi tu t'exposes ? Je suis mieux renseignée que tu ne penses.

MICHEL.

Alors, tais-toi, et pardonne en bloc.

THÉRÈSE.

Que de fois tu as pris ma vaillance pour de la duperie !

MICHEL.

Admettons ; et pourtant, si tes accusations ressemblent toutes à celles que tu formulais il y a cinq minutes, je ne te félicite pas de ta clairvoyance.

THÉRÈSE.

Que signifie cette insinuation ?

MICHEL.

Je songe à Lady Wils...

THÉRÈSE, *prête à souffrir.*

Oh ! ne prononce aucun nom.

MICHEL.

C'est elle que tu désignais, n'est-ce pas, quand tu rappelais tes premiers tourments ?

THÉRÈSE.

Scrute tes souvenirs.

MICHEL.

Eh bien, tu te trompais, mon adorée, c'était faux.

THÉRÈSE.

Allons donc! Tu ne m'aurais pas laissé pleurer.

MICHEL.

Tu as mal interprété notre camaraderie.

THÉRÈSE.

Es-tu sincère en ce moment?

MICHEL.

Je le jure sur ton bonheur présent, sur ma sagesse actuelle.

THÉRÈSE, convaincue.

Je te crois.

MICHEL.

Je t'adore.

Il l'embrasse longuement. Un silence.

THÉRÈSE, tout à coup, avec gaminerie.

Mais les autres?

MICHEL.

Quelles autres?

THÉRÈSE.

La théorie qui a défilé ensuite?

MICHEL.

Elles ne m'ont pas arrêté longtemps, va.

THÉRÈSE.

Excepté la femme d'un peintre?

MICHEL.

Quel peintre?

THÉRÈSE.

Cherche.

MICHEL.

Tu désires beaucoup prolonger cette conversation?

THÉRÈSE.

Ce n'était pas faux, celle-là, tu en conviens.

MICHEL.

Je conviens de quelques préliminaires.

THÉRÈSE.

Suivis de réalisation.

MICHEL.

Pas le moins du monde.

THÉRÈSE.

Pourquoi mentir, puisque je ne souffre pas ?...

MICHEL, avec impatience.

Faut-il, pour te complaire, me targuer de crimes que je n'ai pas commis ?

THÉRÈSE, s'indignant.

Voici la franchise annoncée. Ta tendresse m'invite à te questionner et, à la première interrogation, tu prends la tangente.

MICHEL.

Encore une fois, je te le déclare, je n'ai jamais échangé avec les femmes que ces propos frivoles, que cette menue monnaie d'amour dont se servent les cœurs imparfaits !...

THÉRÈSE.

Ou perfides.

MICHEL.

Si tu veux. Chaque chose a deux noms : l'un donné par la bienveillance, l'autre par la malveillance.

THÉRÈSE.

Réponds-moi donc nettement, au lieu de louvoyer de cette façon, ton hypocrisie me révolte.

MICHEL.

Tu réclames une loyauté difficile.

THÉRÈSE.

Mon Dieu, mon Dieu ! tu n'as donc pas changé ? Dès qu'on est sur le terrain du plaisir, ton caractère originel reparaît. Tout de suite un mauvais sourire éclaire ton visage équivoque, et tu recommences les mensonges professionnels. Si le vieil homme n'est pas mort à présent, je me demande quand il mourra.

MICHEL, à bout.

Eh bien, soit, puisque tu y tiens. J'ai été l'amant de Madame Marcellin, c'est une affaire entendue. Maintenant, rends-moi mes baisers, et cessons de remuer tes chagrins imaginaires.

THÉRÈSE, exaspérée.

Imaginaires, imaginaires ? Je n'ai pourtant pas forgé les humiliations que j'ai subies ? Dis-moi donc aussi que cette femme n'a pas existé, pendant que tu y es. Imaginaires, vos deux ans d'intimité et mon supplice quotidien ?

MICHEL.

Tu t'indignes, quand je reconnais mes torts ?

THÉRÈSE.

Tous les jours c'était une lettre d'elle, et tous les jours une visite de toi.

MICHEL.

Oui, l'été, à la campagne.

THÉRÈSE.

Et à Paris, et à Londres, et partout.

MICHEL.

Tu n'as jamais compris la liberté d'un homme.

THÉRÈSE.

Oh ! ces petits bleus qui arrivaient chaque matin et qui décidaient de ta journée ! Je les ai touchés, je les ai tenus.

MICHEL.

Ils traînaient ouverts sur ma table. Rien ne t'empêchait de les lire.

THÉRÈSE.

A quoi bon ? Les papiers qu'on laisse traîner renferment des secrets, mais ceux-ci restent cachés entre les lignes !

MICHEL.

Est-ce ma faute à moi si ces billets étaient innocents.

THÉRÈSE.

En voilà une qui m'a coûté des larmes ! J'en ai passé des soirées solitaires à cause d'elle ! Avec quel art elle choisissait les heures qui font le plus pâtir une femme trahie. Aussi bien, toutes tes heures lui appartenaient. Quand on voulait rencontrer mon mari, c'était chez sa maîtresse qu'on devait monter. Et, naturellement, j'avais l'air d'une intruse dans sa maison.

MICHEL.

Tu n'avais qu'à t'y montrer plus souvent. Son salon ne t'était pas fermé.

THÉRÈSE.

Sauf les jours où tu étais seul avec elle et où je n'étais pas reçue.

MICHEL.

Cette incorrection ne s'est produite qu'une fois, et encore par la faute d'un valet de chambre.

THÉRÈSE.

D'un valet de chambre avisé.

MICHEL.

Que diable ! Dans ces cas-là on force la porte et on se rend compte de la vérité. Si on dérange un entretien loyal, on s'en retourne consolée ; et, si on dérange une trahison, on se révolte, ou l'on se résigne.

THÉRÈSE.

Tu raisonnes mathématiquement, je t'admire.

MICHEL.

Tu as toujours mieux aimé te plaindre que t'éclairer. Tu sais bien comment tu es. Puisque tu avais tant de soupçons, il fallait te renseigner davantage, surveiller mes allures. Il fallait me suivre ou me faire suivre.

THÉRÈSE.

Avec ça qu'une pareille entreprise m'aurait été facile ! Tu oublies qu'à cette époque ton fils était à peine rétabli de sa fièvre typhoïde et que j'étais contrainte de partager sa vie de tous les instants.

MICHEL.

Otons mes paroles méchantes et ne continue pas.

THÉRÈSE.

Quand on est prisonnière au chevet d'un enfant, comment sortir, comment épier, comment savoir ? Sans parler de l'argent que représente cet espionnage, et qu'on ne possède pas toujours.

MICHEL.

Tais-toi, tu me couvres de honte.

THÉRÈSE.

Il y a des femmes qui peuvent surprendre leur mari. Moi, je n'aurais pas pu m'offrir cet amer dédommagement. Te suivre ou te faire suivre ? Mais il faut avoir de la liberté, du temps et de la fortune pour souffrir à sa guise. J'étais bien forcée de me contenter de mes pressentiments et de me ronger dans la solitude. Ce n'est jamais que par mon cœur que j'ai appris les choses.

MICHEL.

Tu as raison, cent fois raison, mais sois généreuse, n'énumère pas toutes mes cruautés.

THÉRÈSE.

Ah! quel enfer! Être liée par un devoir tyrannique et voir toujours partir celui qu'on aime. Redouter son départ, redouter son retour, interroger les gens, courir à la fenêtre et crever de jalousie sous le regard des domestiques. (Elle pleure.)

MICHEL, avec tendresse.

Je comprends que tu pleures. Aucun repentir de ma part, aucun bonheur présent ne saurait effacer une telle misère. Je n'avais pas le droit d'en réclamer l'oubli.

THÉRÈSE, avec amitié.

Rappelle-toi. Tu partais le matin pour aller soi-disant à tes affaires, et tu ne rentrais que le soir pour t'habiller à la hâte et te précipiter de nouveau chez cette femme.

MICHEL.

Je me souviens.

THÉRÈSE.

Tu traversais l'appartement comme un étranger; tantôt avec un air chargé de soucis matériels, tantôt avec un visage de rendez-vous, ce visage indiscret et glorieux des réussites. A peine si nous échangions quelques paroles. Deux ou trois questions à ton fils, un baiser sur mon front, au-dessus de mes larmes, et tu dégringolais l'escalier. Je te vois encore descendre d'un pas délibéré, la cigarette aux lèvres, et dans les mains, tes lettres que tu décachetais en courant.

MICHEL.

Je me souviens. Tous les jours cependant n'ont pas dû être aussi sombres, aussi durs. Tu ne comptes pas les soirs très nombreux où je dînais avec toi.

THÉRÈSE.

Faute de mieux, par charité apparente.

MICHEL.

Par tendresse, peut-être.

THÉRÈSE.

Oh! ces dîners lamentables où ton regard fuyait le mien qui l'interrogeait. Ce n'était pas toi que j'avais pour compagnon, mais ton fantôme. Et mon délaissement réel n'était retardé que d'un quart d'heure.

MICHEL.

Avoue-le, tu ne tentais pas souvent de me retenir.

THÉRÈSE.

Je sais ce qu'il m'en coûtait quand par hasard j'essayais. Ma sensibilité te plaît, chez ton fils, parce qu'elle ne te gêne pas. Chez moi, elle était mal venue.

MICHEL.

Imbécile!

THÉRÈSE.

Généralement, dans ces cas-là, tu me reprochais de vouloir te priver de distractions que je ne pouvais pas prendre, ou d'ajouter par ma mélancolie à tes ennuis d'argent.

MICHEL.

Je trouvais commode de déplacer la question.

THÉRÈSE.

Tes ennuis! C'est avec ce mot que, d'ordinaire, tu me fermais la bouche. C'est avec cette lâcheté que tu bâillonnais mon prétendu égoïsme, et que par moments tu m'y faisais croire. Le souci des hommes n'empêche pas leur plaisir, mais il n'admet pas le chagrin des femmes.

MICHEL.

Ton âme de douleur a tout enregistré.

THÉRÈSE.

Je serais probablement morte de jalousie et d'abandon, si tes embarras tant de fois invoqués ne s'étaient pas tout à coup précisés et convertis en désastre, s'ils n'avaient pas

emporté dans la même tourmente, tes contentements et mes tristesses.

MICHEL.

Dieu merci!

THÉRÈSE.

Pour mon salut et pour le tien, nos agitations particulières se perdirent dans une douleur commune.

MICHEL.

Et c'est moi, moi qui t'adore aujourd'hui, c'est moi qui te martyrisais de la sorte! Quelle est donc la justice qui permet le bonheur après tant d'actions mauvaises? Je t'ai infligé la jalousie, l'angoisse des attentes, la certitude des trahisons, et même la pauvreté.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que la pauvreté à côté des autres peines? Tu fus ma tristesse unique.

Un silence.

MICHEL.

Comme tu m'as aimé!

THÉRÈSE.

Tu ne sauras jamais à quel point.

MICHEL.

Et maintenant?

THÉRÈSE.

Je t'aime toujours.

MICHEL.

Mais pas de la même façon.

THÉRÈSE.

Je suis peut-être philosophe et je ne l'étais pas. Voilà la différence.

MICHEL.

L'expérience t'a profité.

THÉRÈSE.

L'heure n'est-elle pas arrivée de pratiquer l'indulgence? Cette indulgence que réclame la faiblesse des hommes?

MICHEL.

Ne parle pas ainsi. L'heure de l'indulgence est le moment le plus triste de la vie d'une femme.

Un silence.

THÉRÈSE, allant à sa table.

Travaillons.

MICHEL.

Et notre marche sur la route de Mésage?

THÉRÈSE.

Regarde la pendule. Les affaires de l'imprimerie ne doivent pas être subordonnées à nos questions intimes.

MICHEL, s'exaltant.

Ta sagesse me consterne. Pour n'envisager désormais que des devoirs, faut-il que tu aies perdu toute espérance de bonheur.

Un silence.

THÉRÈSE.

Ne manque pas de répondre à Bussienne. Son appui nous est indispensable.

MICHEL.

Hélas! ton indulgence et ta philosophie sont l'œuvre de ma médiocrité. Quelle profanation j'ai commise en transformant ta nature! J'ai abimé ton cœur. J'ai faussé et presque brisé cet instrument sensible qui frémissait à toutes les émotions délicates.

THÉRÈSE, gaiement, à travers ses larmes.

Tu pleures l'épouse incommode d'autrefois, et même de tout à l'heure?

MICHEL.

Oui.

THÉRÈSE.

Ne te lamente pas trop. Va. Mon scepticisme n'est probablement pas si solide que nous croyons.

MICHEL.

Vrai ?

THÉRÈSE.

Je m'abuse sans doute, quand je m'attribue des qualités nouvelles.

MICHEL.

Oh ! Je te préfère imparfaite.

THÉRÈSE, *dans ses bras.*

Je me prétends indulgente, parce que tu es fidèle. Je me proclame philosophe, parce qu'au fond de ce désert je me suppose à l'abri de tout danger. Mais, si demain nous habitions Paris, si tu redevenais l'être inquiétant de jadis, j'aurais vite l'âme désemparée.

MICHEL.

Conserve ta quiétude, le vieil homme est bien mort. Un homme nouveau est né en moi.

THÉRÈSE.

Qu'en sais-tu ? Tu représentes peut-être encore beaucoup de chagrin pour une femme.

MICHEL.

Je t'appartiens tout à fait, et je réponds de moi.

THÉRÈSE.

Alors, tu ne regrettes pas trop Paris, ni le monde ?

MICHEL.

Ni le bruit des fiacres ?

THÉRÈSE.

Oh ! restons longtemps dans cette solitude, et fermons soi-

gneusement la porte. Nous n'avons changé ni l'un ni l'autre, hélas ! et j'ai gardé la même peur de souffrir. Travaillons tous les deux, oublions nos peines, et tâchons d'engourdir nos cœurs qui ne veulent pas mourir. Pour ma part, je suis terriblement jeune encore, je le sens, je le resterai toujours; mais à présent je ne saurais plus être malheureuse. D'abord j'en ai perdu l'habitude.

MICHEL.

Ton martyre est fini.

THÉRÈSE.

Personne ne peut dire qu'il a versé toutes ses larmes.

Après avoir échangé un regard de tendresse profonde, ils s'écartent l'un de l'autre et se dirigent vers leur table respective. Thérèse s'installe à écrire, Michel se dispose à feuilleter une brochure.

MICHEL, trouvant par hasard une carte sur son bureau; avec indifférence, lisant :

Madame Allain.

A l'aide de cette carte, il coupe machinalement les pages de son livre.

Entre ces paroles et celles qui vont suivre, cinq minutes tout au plus s'écoulent.

ACTE II

Thérèse est à sa table; Michel, assis sur un canapé, parcourt une brochure.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAVASSIEUX, MICHEL, THÉRÈSE

CHAVASSIEUX, entrant brusquement.

Qu'est-ce que le jardinier me raconte? Tu songes à vendre les fermes de Sassenage?

MICHEL.

Vous êtes renseigné exactement, monsieur Chavassieux.

THÉRÈSE, timidement.

L'installation des presses dont je t'ai parlé, nous oblige à réaliser le plus d'argent possible.

CHAVASSIEUX.

Une telle vente est un sacrilège. Le bien de ta mère aurait dû rester à l'abri de vos spéculations.

MICHEL.

Quand nous aurons encaissé de gros dividendes, vous vous adoucirez mon beau-père.

CHAVASSIEUX.

J'ai le temps de mourir, alors.

MICHEL.

A votre aise.

CHAVASSIEUX.

Monsieur Fontanet!

MICHEL.

Que diable, ajournez vos critiques jusqu'à plus ample informé. Voici, d'ailleurs, l'exposé de cette affaire que vous blâmez sans la connaître...

CHAVASSIEUX.

Je vous fais grâce de vos explications. Je ne tiens pas à être instruit de vos projets.

THÉRÈSE.

Tu le blesses en refusant de l'écouter.

CHAVASSIEUX.

Je préfère conserver mon ignorance.

MICHEL.

Mais il ne vous en coûtera pas davantage de m'entendre.

CHAVASSIEUX.

Ne déplaçons pas les questions, s'il vous plaît.

MICHEL.

Sapristi, puisque vous nous prêtez dix mille francs, il est indispensable que vous en sachiez l'emploi.

CHAVASSIEUX.

Je n'ai pas besoin de savoir comment je vais les perdre.

THÉRÈSE.

Papa...

MICHEL.

J'ai grande envie de vous les flanquer à la figure, mais vous seriez trop content.

CHAVASSIEUX.

Ne vous gênez pas.

SCÈNE II

LES MÊMES, VIRGINIE

THÉRÈSE.

Qu'y a-t-il?

VIRGINIE.

La dame de tout à l'heure est là.

THÉRÈSE.

Madame Allain?

Virginie fait un geste affirmatif.

CHAVASSIEUX, *vivement.*

Cette fois-ci, j'exige qu'on la reçoive.

THÉRÈSE.

Tu l'exiges?

CHAVASSIEUX.

Comme tu es peu hospitalière!

MICHEL.

Qui est-ce, Madame Allain?

CHAVASSIEUX.

Il n'a jamais vu Brigitte?

VIRGINIE, *à Thérèse, en lui remettant une pièce de cinq francs en argent.*

Madame consent-elle à me garder encore ces cinq francs?

THÉRÈSE.

Mais vous m'avez déjà confié votre mois ce matin.

VIRGINIE.

J'ai retrouvé cette pièce dans un vieux porte-monnaie.

CHAVASSIEUX, détournant la conversation.

Faites entrer, Virginie.

MICHEL, serrant la pièce dans un tiroir, d'un ton gouailleur :

Elle est toute neuve... Quand je serai grand-père, j'en aurai toujours de pareilles dans mes poches. On ne sait pas ce qui peut arriver.

CHAVASSIEUX, observant Michel.

Voilà un placement dangereux.

SCÈNE III

THÉRÈSE, MICHEL, CHAVASSIEUX, MADAME ALLAIN

MADAME ALLAIN, gracieusement.

Vous ne m'en voulez pas de mon insistance ?

THÉRÈSE.

Je vous en remercie.

CHAVASSIEUX.

Vous ne me remettez pas, madame ?

MADAME ALLAIN.

Mon Dieu...

THÉRÈSE.

Mon père...

MADAME ALLAIN.

Monsieur Chavassieux ?

CHAVASSIEUX.

Monsieur Chavassieux, ancien gantier, comme votre papa.

MADAME ALLAIN.

Monsieur Chavassieux qui me donnait du chocolat quand j'étais petite?

CHAVASSIEUX.

Et de grosses tablettes de Menier encore!

MADAME ALLAIN.

Je vous demande pardon de mon ingratitude.

CHAVASSIEUX.

J'eusse pourtant mérité d'être reconnu plus vite. Car c'est grâce à moi que vous êtes dans la place. On ne désirait pas vous recevoir.

THÉRÈSE.

J'avais un peu honte de ce costume de travail.

MICHEL.

Et moi du désordre de cette chambre.

MADAME ALLAIN.

L'un et l'autre vous vont très bien.

THÉRÈSE.

Il faut que je vous présente mon mari. Vous ne le connaissez pas, je crois?

MICHEL.

Je ne me souviens pas d'avoir rencontré madame.

THÉRÈSE.

Madame Allain est la sœur aînée de ces fameuses petites Guiboiseau dont Augustin était toujours occupé, tu te rappelles?

MICHEL.

Annette et Marthe, si j'ai bonne mémoire?

MADAME ALLAIN.

Vous y êtes.

THÉRÈSE.

Deux grandes jeunes filles, maintenant.

CHAVASSIEUX.

Deux femmes, peut-être?

MADAME ALLAIN.

Elles n'ont pas encore trouvé de mari. (A Thérèse.) Le temps est loin où votre garçon venait jouer avec elles boulevard Poissonnière.

MICHEL.

Nous sommes des provinciaux depuis cinq ans.

MADAME ALLAIN.

Est-ce qu'on ne va pas me le montrer, ce farouche Augustin?

THÉRÈSE.

S'il ne paraît pas, nous le ferons appeler.

MADAME ALLAIN.

L'air des montagnes l'a transformé, paraît-il.

THÉRÈSE.

Pas beaucoup. Il est resté fragile, malgré le Dauphiné.

CHAVASSIEUX.

Dame, il pâlit sur les livres.

THÉRÈSE.

A votre tour, parlez-moi un peu de vos enfants.

MADAME ALLAIN.

Pour le quart d'heure, ils sont en Bretagne, avec leur père, aux environs de Tréguier...

MICHEL, s'attendrissant.

Cher Renan!

CHAVASSIEUX, à Michel, stupidement.

Quoi?

THÉRÈSE.

Chez votre belle-mère?

MADAME ALLAIN.

Oh! je suis sûre qu'elle les soignera mieux que moi, rien que par méchanceté. C'est égal, je n'aime pas à me séparer d'eux, et j'ai hâte de les sentir autour de moi.

CHAVASSIEUX.

Vous devez adorer votre progéniture?

MADAME ALLAIN.

Mes enfants! Mais je n'ai jamais eu d'autre préoccupation depuis que je suis au monde.

MICHEL.

Depuis votre naissance?

CHAVASSIEUX.

Sont-ce des garçons ou des filles que vous avez?

MADAME ALLAIN.

J'ai de tout. Un fils de sept ans, et deux jumelles de quatre ans.

THÉRÈSE.

Deux jumelles?

MADAME ALLAIN.

Que j'ai nourries.

CHAVASSIEUX.

Les deux à la fois?

MADAME ALLAIN, désignant sa poitrine.

Dieu a pensé à tout.

MICHEL.

L'une d'un côté, l'autre de l'autre.

Un silence.

THÉRÈSE.

Vous ne vous ennuyez pas trop à Uriage?

MADAME ALLAIN.

Mais je ne suis pas à Uriage.

THÉRÈSE

Vous n'y prenez pas les eaux?

MADAME ALLAIN.

Je suis de passage à Vizille pour affaires, tout simplement. J'ai honte à l'avouer, je viens recueillir une succession dans ce pays solitaire.

CHAVASSIEUX.

Il n'y a pas de honte à cela.

MADAME ALLAIN.

Nous héritons de la Commanderie.

CHAVASSIEUX.

Moubonnot vous l'a léguée?

MICHEL.

Je me réjouis du voisinage.

MADAME ALLAIN, à Chavassieux.

Vous êtes entré quelquefois dans la propriété?

CHAVASSIEUX.

Vous n'étiez pas encore inventée que je mangeais déjà des pêches de son potager.

MADAME ALLAIN.

Monsieur Chavassieux, je vous enverrai des pêches de la Commanderie en échange du chocolat de mon enfance.

CHAVASSIEUX.

Et je bénirai comme vous votre cousin Moubonnot...

MADAME ALLAIN, appuyant sur les mots.

Mon oncle Moubonnot. Ce magnifique testateur n'était pas mon cousin.

CHAVASSIEUX, vivement.

Je vous demande pardon, mon enfant.

MADAME ALLAIN.

Je vous assure, monsieur Chavassieux, mon oncle était mon oncle.

CHAVASSIEUX, s'animant.

Vous êtes pourtant une Guiboiseau, madame.

MADAME ALLAIN.

Oui, mais nous descendons des Grattier.

CHAVASSIEUX.

Par Virgile Marigot...

MADAME ALLAIN.

Ma mère était née Louvat.

CHAVASSIEUX.

Tartavel.

MADAME ALLAIN.

Louvat.

THÉRÈSE.

Tu confonds avec les Hourseau, papa.

MADAME ALLAIN.

J'ai du sang des Borie, enfin!

MICHEL, jetant un gros livre sur la table.

Louvat, Tartavel et Marigot, vous faut-il l'*Armorial du Dauphiné* pour vous mettre d'accord?

SCÈNE IV

LES MÊMES, AUGUSTIN

THÉRÈSE.

Voici mon petit sauvageon.

AUGUSTIN, reculant.

Madame Allain!

MADAME ALLAIN.

Je te fais peur?

AUGUSTIN.

Non, mais...

MADAME ALLAIN.

Tu n'es pas content de me revoir?

AUGUSTIN.

Oh! si, et même...

THÉRÈSE.

Plus que tu n'aurais cru.

AUGUSTIN.

Madame devine.

MICHEL.

Seulement, tu ne te trouves pas assez habillé pour une aussi jolie rencontre.

THÉRÈSE.

Excusez sa tenue, madame, il descend de la composition.

MADAME ALLAIN, à Augustin.

Mais c'est très beau de travailler.

CHAVASSIEUX.

Tu entends, Augustin?

MADAME ALLAIN.

Alors, tu veux être imprimeur?

AUGUSTIN.

La chose est décidée.

MICHEL.

Pas complètement.

AUGUSTIN.

D'une façon irrévocable.

CHAVASSIEUX.

Depuis quand?

AUGUSTIN.

Depuis tout de suite.

THÉRÈSE.

Ne l'écoutez pas.

MADAME ALLAIN.

Laissez-le donc me confier son secret.

CHAVASSIEUX.

J'applaudis à ta décision.

MADAME ALLAIN, à Augustin.

Et le dessin qui te passionnait?

AUGUSTIN.

J'y ai renoncé. Et vous, madame?

MADAME ALLAIN.

Moi, j'ai continué. Je suis même devenue très forte, je t'avertis. Je décore toutes les maisons où je passe.

AUGUSTIN.

La peinture ne m'intéresse plus beaucoup, et, ma foi,

puisqu'il faut prendre un métier, ma passion des livres me fait choisir l'imprimerie.

CHAVASSIEUX.

Imprime, mon garçon, mais ne lis pas. Tu t'enrichiras davantage.

MICHEL.

Savoir !

AUGUSTIN.

J'imprimerai et je lirai.

MADAME ALLAIN, à Augustin.

Tu te rappelles les gros volumes dorés de ma bibliothèque ?

AUGUSTIN, vivement.

Dire que je les ai à peine feuilletés ! (Désignant une petite bibliothèque.) J'en cache là, derrière ce grillage, une vingtaine de précieux que mon père m'a donnés. Je vais vous les montrer.

THÉRÈSE, le retenant.

Une autre fois, Augustin.

AUGUSTIN, avec enthousiasme.

Vos livres, mes livres, tous les livres, je les chéris à présent ! Je les fréquente pour leur apparence et pour ce qu'ils contiennent. J'aime à les manier, à les flairer, à les embrasser. Moi, quand je serai éditeur, je n'en vendrai pas un seul.

CHAVASSIEUX.

Ah ! tu es bien le fils de ton père.

AUGUSTIN.

Ta fortune arrangera les choses, bon papa.

CHAVASSIEUX.

Vous serez très déçus à ma mort

AUGUSTIN, lui présentant un livre.

Tenez, madame, vous voyez ce petit volume dont les empreintes sont décolorées. Eh bien, c'est un Ronsard imprimé par Estienne.

MICHEL.

Au seizième siècle.

THÉRÈSE.

Son père lui a appris à lire dedans.

MADAME ALLAIN.

Quel présage!

AUGUSTIN.

Il a appartenu au cardinal Mazarin.

CHAVASSIEUX.

La belle avance!

MADAME ALLAIN, à Thérèse.

Comme il a vos gestes, cet enfant!

THÉRÈSE.

En revanche, il a la voix de son père.

MADAME ALLAIN.

Approche ici, petit poète, que je te considère.

AUGUSTIN.

Voilà.

MADAME ALLAIN.

Je reconnais tes yeux magnifiques, mais ne les plante pas sur moi de cette façon, tu m'intimides... Duquel de vous tient-il ce regard interrogateur et un peu triste?

CHAVASSIEUX.

Le regard triste? Ça ne peut être que de ma fille.

AUGUSTIN, à Chavassieux, se jetant dans les bras de sa mère.

Nous sommes tous très heureux.

MADAME ALLAIN.

Il vous adore.

THÉRÈSE.

A la folie.

MADAME ALLAIN.

Mon fils aussi m'aimera beaucoup, je crois. Sans reproche, tu pourrais me demander des nouvelles de Paul.

AUGUSTIN.

Est-ce que votre sœur Annette a gardé ses airs romanesques?

MADAME ALLAIN.

Est-ce que par hasard les jeunes filles t'occuperaient déjà?

AUGUSTIN.

Je remplis mon devoir de jeune homme.

THÉRÈSE.

Dis-donc, Augustin, tu t'émancipes.

CHAVASSIEUX.

Il s'apprivoise.

MICHEL.

Enfin! (A Madame Allain, en allumant une cigarette.) Vous permettez, madame?

MADAME ALLAIN.

Je fume aussi.

AUGUSTIN.

Donne-m'en une, père.

THÉRÈSE.

C'est la première, madame, je vous félicite.

MADAME ALLAIN.

Nous en fumerons de meilleures, à bouts dorés, quand tu viendras me voir à la Commanderie.

AUGUSTIN, allumant une cigarette.

Vous allez donc habiter près de nous, madame?

MADAME ALLAIN.

L'été prochain, pas à présent.

CHAVASSIEUX.

Madame Allain devient propriétaire du château.

AUGUSTIN.

Et vous ne vous installez pas séance tenante?

MADAME ALLAIN.

Je voudrais bien. Malheureusement la maison est inhabitable cette année. L'inondation de la Romanche a saccagé toute la propriété.

AUGUSTIN.

La maudite rivière!

MICHEL, à Madame Allain.

Nous la connaissons. Elle passe aussi sous nos fenêtres et, à chaque instant, elle nous menace de calamités pareilles.

MADAME ALLAIN.

Les dégâts sont considérables et ils vont même nécessiter des travaux d'asséchement qui pourraient nous mener loin.

THÉRÈSE.

Comme durée.

CHAVASSIEUX.

Et comme prix.

AUGUSTIN, hardiment.

Eh bien, madame, je vous engage à prendre là-dessus conseil de mon père. Vos réparations seront exécutées en un clin d'œil et sans bousillage, je vous le garantis.

THÉRÈSE, avec reproche.

Augustin!

AUGUSTIN.

Vous ne vous doutez peut-être pas que ce fabricant de livres cache un ancien ingénieur?

MADAME ALLAIN, à Michel.

Vraiment, monsieur?

AUGUSTIN.

De l'école des Mines.

MICHEL, à Madame Allain.

Les questions de drainage sont assez délicates. Toutefois, je mets ma faible compétence à votre disposition.

MADAME ALLAIN.

Voilà un voisin précieux. (A Michel.) Alors, je compte sur vous pour me préserver des entrepreneurs?

MICHEL.

Entendu.

MADAME ALLAIN.

Je vous donne rendez-vous en octobre, quand on commencera les réparations.

MICHEL.

Va pour octobre.

AUGUSTIN.

J'aurais préféré juillet.

THÉRÈSE.

Tu t'avances beaucoup, Michel.

CHAVASSIEUX, désignant Michel.

Il aime toujours mieux le travail qui n'est pas le sien, celui-là!

AUGUSTIN.

Est-ce que vous quittez Vizille aujourd'hui, madame?

MADAME ALLAIN.

Demain matin, mon petit.

AUGUSTIN.

Si vite?

MADAME ALLAIN.

Je campe cette nuit dans une auberge quelconque et je reprends l'express à midi.

THÉRÈSE.

C'est dommage.

MICHEL.

On vous regrettera.

CHAVASSIEUX.

Le père Chavassieux aussi.

MADAME ALLAIN.

Je suis même forcée de vous dire adieu maintenant.

AUGUSTIN.

Tout de suite? Vous n'y songez pas!

MADAME ALLAIN, à Augustin.

Si fait, il faut que je m'en aille, mon ami.

AUGUSTIN.

Vous ne vous sauverez pas sans avoir goûté avec nous.

MICHEL.

Accordez-lui un sursis, madame?

MADAME ALLAIN, à Michel.

Son charme me retiendrait indéfiniment, si je n'écoutais que mon plaisir. Il le sait bien, du reste. Mais il est cinq heures, et je suis convoquée pour cinq heures et demie chez Me Bardot.

AUGUSTIN.

Me Bardot attendra.

CHAVASSIEUX.

Un notaire! Est-ce que tu as perdu la raison, Augustin?

MICHEL.

Le téléphone est là sur ma table. On pourrait faire patienter Bardot.

MADAME ALLAIN.

J'aime l'exactitude. Ne me tentez pas, ni l'un ni l'autre. D'abord indépendamment de Me Bardot, il y a aussi ma femme de chambre qui réclame ma présence. J'ai quelques instructions à lui donner.

AUGUSTIN.

Mon désir avant tout.

MADAME ALLAIN.

Despote, tu n'as pas passé la nuit en chemin de fer comme elle et moi, et tu n'es pas en quête d'un gîte. J'ai laissé la pauvre fille à la porte dans une voiture. Elle doit commencer à trouver le temps long.

AUGUSTIN.

Je vous défends de disparaître ainsi. Je vais appeler votre femme de chambre. Vous lui donnerez vos instructions dans la pièce à côté. Elle ira exécuter vos ordres, au besoin décommander le Bardot, et pendant ce temps-là vous prendrez une tasse de thé avec nous sur la terrasse. C'est dit, n'est-ce pas?

MADAME ALLAIN.

Comment te résister?

AUGUSTIN (sortant).

Je reviens.

SCÈNE V

MADAME ALLAIN, THÉRÈSE, CHAVASSIEUX, MICHEL

CHAVASSIEUX.

Comme il court !

MICHEL.

Vous opérez des miracles, madame.

THÉRÈSE, *pensive.*

Le voilà tout à coup plus grand et plus petit.

MADAME ALLAIN.

Quel page effronté !

CHAVASSIEUX.

Je serais bien étonné s'il devenait pratique, ce polisson-là.

MADAME ALLAIN.

Ma foi, sans son père et son grand-père, je craindrais fort pour lui les difficultés de l'existence.

CHAVASSIEUX.

Je lui conseille nonobstant de travailler et de ne pas compter sur son prochain. Dans tous les cas, comme je le disais à la minute, il aurait tort de tabler sur mon décès.

MADAME ALLAIN.

Vous parlez sérieusement, monsieur ?

CHAVASSIEUX.

Je ne suis pas un Moubonnot, moi, madame. Il ne veulent pas me croire ici, quand je leur répète que je suis pauvre. Que diable, je connais bien le chiffre exact de mes revenus.

MADAME ALLAIN.

Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper dans vos évaluations, monsieur Chavassieux ?

CHAVASSIEUX.

Hélas ! non, madame.

MADAME ALLAIN.

Vous m'affligez beaucoup. Nous sommes très liés avec M. Merlaud, votre agent de change de Paris, et, d'après les reports que vous faites chez lui, je vous gratifiais d'une fortune assez ronde.

MICHEL.

Patatras !

CHAVASSIEUX, prêt à sortir.

Décidément, il n'y a plus de secret professionnel.

THÉRÈSE, à Chavassieux.

Tu t'en vas ?

CHAVASSIEUX, avec humeur.

Hourseau m'attend, je te l'ai déjà dit... Voilà un agent de change que je déchargerai du soin de mes intérêts...

Son portefeuille tombe par terre. Les papiers qu'il contenait s'en échappent.

MADAME ALLAIN.

Vous laissez tomber quelque chose, monsieur Chavassieux...

CHAVASSIEUX, effaré.

Mon portefeuille.

THÉRÈSE.

Je vais te le ramasser.

MADAME ALLAIN.

Ne vous baissez pas...

Tous se précipitent pour le lui ramasser.

CHAVASSIEUX.

Je n'ai pas besoin qu'on m'aide.

MICHEL.

Cette quittance vous appartient, mon beau-père.

CHAVASSIEUX.

Merci de votre obligeance.

THÉRÈSE.

Tiens, papa...

MADAME ALLAIN, à Chavassieux.

Ceci est encore à vous. J'adore m'occuper des autres.

CHAVASSIEUX.

Et moi, je déteste qu'on me rende service.

MADAME ALLAIN, lui remettant encore un papier.

Cette lettre est, je crois, la dernière, monsieur Chavassieux.

CHAVASSIEUX.

Vous êtes trop gracieuse, madame.

MICHEL.

Fermez les yeux, madame Allain, ce carré de papier mentionne peut-être le chiffre authentique de sa fortune...

CHAVASSIEUX.

Précisément...

MICHEL.

Et c'est là un mystère que personne n'a le droit de pénétrer.

CHAVASSIEUX, furieux.

Bonsoir...

(Il sort rapidement).

SCÈNE VI

MICHEL, THÉRÈSE, MADAME ALLAIN

THÉRÈSE.

Tu ne l'éclairciras jamais, ce mystère.

MICHEL.

Ton père est une vieille tirelire qu'il faudra casser.

THÉRÈSE.

Vous l'avez mis en fuite avec vos renseignements financiers.

MADAME ALLAIN.

Je m'en suis aperçue.

MICHEL.

Le résultat est infaillible. Chaque fois qu'on lui parle de son argent, il se lève subitement comme mû par un ressort, et prend la porte.

MADAME ALLAIN, regardant du côté du jardin.

Mais il court plus vite qu'Augustin !

THÉRÈSE.

Pauvre papa...

SCÈNE VII

LES MÊMES, AUGUSTIN

AUGUSTIN.

Votre femme de chambre est là, madame.

MADAME ALLAIN.

Je vais la retrouver.

MICHEL.

Qu'elle entre ici.

MADAME ALLAIN.

Je vous fais grâce de notre entretien prosaïque.

AUGUSTIN.

Je vous montre le chemin, madame.

MADAME ALLAIN.

Pourquoi as-tu retiré ta blouse ?

AUGUSTIN.

Cherchez, madame.

MADAME ALLAIN.

D'abord, il ne faut pas dire madame. Il faut dire madame Allain, comme autrefois.

AUGUSTIN.

Avec plaisir, madame Allain.

MADAME ALLAIN, sur le seuil.

Je suis sûre que tu ne te souviens pas de mon petit nom.

AUGUSTIN.

Brigitte.

MICHEL, rêveusement.

Brigitte Allain.....

MADAME ALLAIN, à Michel, en se retournant.

Pour vous servir.

SCÈNE VIII

MICHEL, THÉRÈSE

MICHEL.

Je pense à une chose.

THÉRÈSE.

Tu me fais peur.

MICHEL.

Qu'est-ce que tu t'imagines?

THÉRÈSE.

Tu voudrais offrir une chambre à madame Allain, n'est-ce pas?

MICHEL.

Oui, eh bien?

THÉRÈSE.

Eh bien, je n'y tiens pas.

MICHEL.

La question est réglée.

THÉRÈSE.

Entre nous, je n'aime pas beaucoup ses allures. En somme, rien ne m'oblige à l'introduire davantage dans la maison. Il sera toujours temps de la fréquenter, quand elle sera notre voisine.

MICHEL.

Je t'approuve.

THÉRÈSE.

Quand elle va revenir, tout à l'heure, ne lui persuade pas de dîner ici, hein?

MICHEL.

Rassure-toi, je ne serai pas galant.

THÉRÈSE.

Je te connais.

MICHEL, *sincèrement.*

Je ne me soucie guère de cette madame Allain, je te prie de le croire. Si l'idée de la retenir m'a passé par la tête, c'est que je sais toute l'imperfection des hôtels de Vizille. Mais ton repos m'est plus cher que sa commodité.

Un silence.

THÉRÈSE.

Laisse-moi ton cœur; je l'ai bien gagné, tu l'as dit.

MICHEL, *gravement.*

En voilà une qui ne te vaut pas, je gage.

THÉRÈSE.

J'avais déjà toutes mes qualités, quand tu me trompais.

MICHEL.

Que peux-tu craindre d'une bourgeoise aussi équilibrée?

THÉRÈSE, *tristement.*

Je t'ai trouvé familier avec elle.

MICHEL.

Je ne m'en suis pas rendu compte, je te demande pardon.

THÉRÈSE.

Puisque nous avons abandonné Paris, empêchons-le de rentrer dans la maison.

MICHEL.

Tu es la sagesse même.

SCÈNE IX

MICHEL, THÉRÈSE, AUGUSTIN

AUGUSTIN.

Elles sont en train de parler bagages et installation.

THÉRÈSE.

Où descend ta nouvelle amie?

AUGUSTIN.

Je lui ai indiqué l'hôtel Barnoud.

THÉRÈSE.

On est mieux chez Basset.

MICHEL.

Bah ! pour vingt-quatre heures !

AUGUSTIN.

Imagine-toi, mère, que madame Allain est aussi aimable avec sa femme de chambre qu'avec nous. Elle met tant de grâce à ses explications matérielles que je serais resté là tout le temps, si je n'avais eu peur de paraître indiscret.

THÉRÈSE.

Tu as commandé le thé ?

AUGUSTIN.

Virginie fait griller le pain. Je me réjouis de voir goûter cette créature confortable. Elle croque à belles dents, je me rappelle, et sans se préoccuper de sa taille.

MICHEL.

Elle commence à avoir tort.

AUGUSTIN.

Je suis sûr qu'elle doit égayer les petites habitudes de la vie. On aimerait boire et manger en sa compagnie, flâner et travailler, faire des choses ordinaires.

THÉRÈSE.

Quel est cet Augustin-là ?

AUGUSTIN.

Une journée complète de madame Allain m'apparaît comme une suite de récréations plaisantes et naturellement ordonnées. Le spectacle de ses actions vaut un divertissement. Parions qu'elle est amusante dès le matin.

THÉRÈSE.

Elle te plaît beaucoup pour une personne si différente de nous trois.

AUGUSTIN.

On peut avoir des agréments et ne pas nous ressembler. Je ne sais si elle produit cet effet à tout le monde, mais je me sens bien portant à côté d'elle.

MICHEL.

C'est le plaisir qui lui a déjà donné cette mine.

AUGUSTIN.

Qu'elle reste seulement deux jours à Vizille, et je t'en montrerai une fameuse.

THÉRÈSE.

Console-toi, elle revient au mois d'octobre.

AUGUSTIN.

C'est égal, on aurait pu prolonger sa visite ici, lui imposer une promenade au bord de la rivière, la forcer à dîner avec nous.

THÉRÈSE.

Tu oublies les obligations de son voyage.

AUGUSTIN.

Tout à l'heure, comme elle me consultait sur le choix d'un hôtel, j'ai failli lui proposer une chambre dans notre maison, la chambre inoccupée du deuxième, mais je n'ai pas osé...

MICHEL.

Dame...

AUGUSTIN.

Je n'étais pas assez sûr de ton approbation et de son consentement.

MICHEL.

Tu as agi avec prudence.

AUGUSTIN.

Alors, père, tu ne serais pas d'avis de la retenir ?

MICHEL.

Laissons-la s'installer à l'hôtel.

AUGUSTIN.

Et toi, mère ?

THÉRÈSE.

Ce n'est pas la peine de l'inviter, elle n'accepterait pas.

AUGUSTIN.

Essaie toujours, tu verras bien.

MICHEL.

Il vaut mieux ne pas la tenter, mon garçon.

AUGUSTIN.

Vraiment, tu trouves?

THÉRÈSE.

Nous sommes trop occupés en ce moment pour lui offrir l'hospitalité.

MICHEL.

Pour mon compte, je me félicite des devoirs qui l'écartent de la maison.

AUGUSTIN.

L'imprimerie ne chômerait pas parce que tu prendrais un jour de vacances.

THÉRÈSE.

Nous sommes à la veille de l'inventaire, mon enfant.

MICHEL.

Et qui nous dit qu'elle partira si vite ?

THÉRÈSE.

Ses affaires de succession peuvent traîner en longueur; et bientôt nous ne serions plus maîtres de son départ.

AUGUSTIN.

Elle s'embarque demain à midi. J'ai vu le télégramme où

elle annonce son retour; d'ici là, je me charge d'elle. Allons, mère, cède-moi... Tu ne m'as jamais rien refusé, ne commence pas...

THÉRÈSE, *ébranlée.*

Ne me demande pas ça.

AUGUSTIN.

Sauf à table, tu ne l'apercevras pas, je te le promets. Je sais ce qu'elle a à faire et je le ferai avec elle.

MICHEL.

Méfie-toi. Les choses médiocres ne sont pas toujours amusantes.

AUGUSTIN.

Avec elle, elles seront passionnantes. S'il le faut même, j'achèterai une couronne en perles pour l'oncle Moubonnot.

MICHEL.

Feu Moubonnot.

THÉRÈSE, *désarmée.*

Tu connais donc le programme de sa journée?

AUGUSTIN.

Tu ris, mère, tu ris.

THÉRÈSE.

Décidément, la fatalité s'en mêle.

AUGUSTIN.

Je sens que tu faiblis.

THÉRÈSE.

Qu'en dis-tu, Michel?

MICHEL.

Je n'ai pas d'opinion.

THÉRÈSE.

Dis toujours.

MICHEL.

Puisqu'elle part demain !...

THÉRÈSE, à Michel.

Qui sait ? Elle le détournera peut-être un peu de ses préoccupations sentimentales ?...

AUGUSTIN.

J'en prends l'engagement.

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME ALLAIN.

MADAME ALLAIN.

Maintenant, je suis toute à vous.

AUGUSTIN.

Vos recommandations sont faites ?

MADAME ALLAIN.

Mes ordres sont donnés.

THÉRÈSE.

Je vous attendais pour donner les miens.

MADAME ALLAIN.

Vous m'intriguez ?

THÉRÈSE.

Nous avons formé le projet ambitieux de vous garder ici jusqu'à votre départ.

MADAME ALLAIN.

La proposition est aussi affectueuse que séduisante, mais je suis forcée de la décliner.

MICHEL.

Il faut concilier vos scrupules et nos désirs, madame.

AUGUSTIN.

Nous n'admettons aucune hésitation.

MADAME ALLAIN.

Hélas ! mon petit Augustin, je ne suis pas venue à Vizille pour me distraire et, d'autre part, je m'en voudrais de troubler la vie laborieuse de tes parents.

THÉRÈSE.

Vous aurez votre entière liberté.

MICHEL.

Nous continuerons à travailler, afin de vous mettre à votre aise.

AUGUSTIN.

Assez de résistance.

MADAME ALLAIN.

Ma parole, si mes bagages n'étaient pas déjà portés chez Barnoud, je serais tentée de me soumettre.

AUGUSTIN.

L'hôtel en question est une auberge indigne de vous.

MADAME ALLAIN.

Je m'accommode de tout.

THÉRÈSE.

Raison de plus pour ne pas refuser la modeste chambre que je vous offre.

MADAME ALLAIN.

Soit, j'accepte.

THÉRÈSE.

Je vais présider à votre installation.

MICHEL.

Et moi, je dépêche un homme à votre hôtel.

MADAME ALLAIN.

Je suis confuse de mon indiscrétion.

MICHEL, à Augustin.

Surveille notre prisonnière.

AUGUSTIN.

Sois tranquille, tant que je serai là, elle ne s'échappera pas.

SCÈNE XI

AUGUSTIN, MADAME ALLAIN.

MADAME ALLAIN.

Mais je n'ai pas la moindre envie de me sauver.

AUGUSTIN.

Vrai ?

MADAME ALLAIN.

Prends garde, tu t'assieds sur ma musique.

AUGUSTIN.

Barbe-Bleue, *la Belle-Hélène*, qu'est-ce que c'est que ça ?

MADAME ALLAIN.

Des opérettes. J'ai pris ces partitions pour ma petite nièce Hébert ; sais-tu danser au moins ?

AUGUSTIN.

Non.

MADAME ALLAIN.

A seize ans ? Quand je reviendrai, à l'automne, je t'ap-

prendrai... Qui joue de la guitare ici? J'en aperçois une accrochée au mur.

AUGUSTIN.

C'est papa qui l'a rapportée d'Italie, autrefois.

MADAME ALLAIN, gaiement.

J'en pince assez bien. Nous nous amuserons plus tard, tu verras...

AUGUSTIN, regardant un livre appartenant à Madame Allain.

Courteline?

MADAME ALLAIN.

L'histoire est désopilante.

AUGUSTIN, lisant.

Oh! ces caricatures de soldats!... Les drôles de figures!...

Il rit aux éclats.

MADAME ALLAIN.

Comme tu ris de bon cœur! Est-ce que tu ris souvent?

AUGUSTIN.

Quelquefois.

MADAME ALLAIN.

Aussi joyeusement?

AUGUSTIN.

Je n'ai pas remarqué.

MADAME ALLAIN.

Avec moi, on ne reste pas longtemps triste.

AUGUSTIN.

Vous me prêtez le livre?

MADAME ALLAIN.

Je te le donne.

AUGUSTIN, *ouvrant la bibliothèque.*

Fourrons Shakespeare dans la bibliothèque, un peu de repos lui sera favorable. Quant à Wagner, voilà trop longtemps qu'il accapare le piano. Mettons Monsieur Jacques Offenbach à sa place.

MADAME ALLAIN.

Tu ne t'en repentiras pas.

AUGUSTIN.

Bon... Qu'est-ce qui nous dérange ?

SCÈNE XII

LES MÊMES, THÉRÈSE, *puis* MICHEL

THÉRÈSE.

C'est moi.

AUGUSTIN.

Oh ! je te demande pardon, mère.

THÉRÈSE.

Le thé est sur la terrasse.

MICHEL.

Votre chambre est prête, madame.

MADAME ALLAIN.

Déjà ?

THÉRÈSE.

Elle est toute petite, je vous en avertis.

MADAME ALLAIN.

Bah !

THÉRÈSE.

Si votre mari vous avait accompagnée, elle eût été inhabitable.

MADAME ALLAIN.

On aurait ajouté un lit pliant, voilà tout.

AUGUSTIN, entraînant Madame Allain.

Allons goûter.

MICHEL, bas à Thérèse.

Tu es sombre, à quoi penses-tu?...

THÉRÈSE, avec jalousie.

Quand les gens mariés font deux lits, ils ne sont pas éloignés d'en faire trois.

ACTE III

Trois semaines après. Même intérieur. Toutefois, les plafonds et les murs, fraîchement décorés, sont d'un ton plus clair, plus frivole. Les portes et les corniches semblent couvertes de figures et d'arabesques. Sur une table, un jeu de petits-chevaux. Sur une autre, une machine à coudre. Debout, sur une échelle, madame Allain est en train de peindre un dessus de porte. Michel et Augustin s'empressent autour d'elle. Huit heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ALLAIN, AUGUSTIN, MICHEL.

AUGUSTIN.

Prenez garde, vous allez tomber.

MICHEL.

Je la tiens.

MADAME ALLAIN.

Ne regardez pas mes jambes.

MICHEL.

Je ferme les yeux.

MADAME ALLAIN.

Passe-moi l'autre palette, Augustin.

AUGUSTIN.

La grande?

MADAME ALLAIN.

Bon, voilà que je perds encore ma bague.

AUGUSTIN.

Elle a roulé sous la table.

MICHEL.

C'est votre alliance?

MADAME ALLAIN, *travaillant.*

Elle glisse tout le temps de mon doigt depuis trois semaines.

MICHEL.

Depuis que vous me connaissez.

MADAME ALLAIN.

Certainement, j'ai dû maigrir.

MICHEL.

Vous n'en avez pas l'air.

AUGUSTIN.

Vous n'aimez peut-être plus votre mari, madame ?

MADAME ALLAIN.

Veux-tu bien te taire, polisson, nous sommes très unis.

MICHEL.

Ce n'est pas précisément la même chose.

MADAME ALLAIN.

En attendant, je ne lui ai jamais causé la moindre peine. D'abord, j'ai toujours fait le bonheur de ceux qui m'entouraient.

AUGUSTIN.

Heureux mari ! Qu'il soit aimé ou non, je suis jaloux de lui.

MICHEL.

Moi aussi.

AUGUSTIN.

Dire que vous appartenez à ce marchand de conserves alimentaires, et que d'un geste il peut vous rappeler !

MADAME ALLAIN.

Cherche-moi donc mon alliance, au lieu de tourner en ridicule la profession de Monsieur Allain.

MICHEL.

Bon père, bon époux et notable commerçant, tel...

AUGUSTIN.

Tu parles comme une épitaphe...

MICHEL.

Tel apparaît monsieur Allain.

MADAME ALLAIN.

Je m'en arrange.

MICHEL.

Ne l'avouez pas.

AUGUSTIN.

Quelle horreur!

MADAME ALLAIN, *avec malice.*

Monsieur Allain a des qualités que vous ne soupçonnez pas.

MICHEL.

Il y a des gens qui ne devraient avoir aucune qualité!

AUGUSTIN.

Un homme qui vous empêche d'habiter auprès de nous doit être affligé de tous les vices.

MADAME ALLAIN.

Je m'expliquerais ta malveillance si ma maison était prête. Mais la Commanderie est encore pleine d'ouvriers, tu ne l'ignores pas.

MICHEL.

Ce n'est pas faute que je les presse.

AUGUSTIN.

J'ai visité le premier étage, il est complètement installé.

MICHEL.

On pourrait y coucher demain.

MADAME ALLAIN.

Et mes tracas de propriétaire dont vous ne tenez pas compte. On n'en finit jamais avec ces entrepreneurs. A propos, il paraît qu'hier un gros tuyau s'est rompu au-dessus de la terrasse.

MICHEL.

De quelle terrasse ?

MADAME ALLAIN.

Celle du coin, à droite, en entrant par la gauche, en bas.

AUGUSTIN.

On n'est pas plus précise.

MICHEL.

J'aime mieux m'en référer au plan.

MADAME ALLAIN.

J'ai écrit au plombier de passer au château.

MICHEL.

Irez-vous tout à l'heure?

MADAME ALLAIN.

Moi? Non, j'ai trop affaire aujourd'hui.

MICHEL.

Essayez.

AUGUSTIN, *cherchant.*

Décidément, votre bague est introuvable.

MADAME ALLAIN.

As-tu regardé sous le piano ?

AUGUSTIN.

Non.

MADAME ALLAIN, *descendant de l'échelle.*

Attends.

MICHEL.

Ne vous interrompez pas.

AUGUSTIN.

Je la vois.

MADAME ALLAIN, *soulevant le piano.*

Ramasse-la.

MICHEL.

Quelle force! Mazette.

AUGUSTIN.

Je ne voudrais pas me disputer avec elle.

MICHEL.

Tout de même.

MADAME ALLAIN, *s'appuyant sur Augustin.*

Je regrimpe. Surveille le marchepied.

AUGUSTIN.

Appuyez-vous sans crainte.

MADAME ALLAIN.

Mais tu as l'épaule solide.

AUGUSTIN.

J'ai de la force aussi.

SCÈNE II

LES MÊMES, CATHERINE

MICHEL.

Si c'est une facture que vous m'apportez, je préfère ne pas causer avec vous.

Augustin allume une cigarette.

CATHERINE.

Rassurez-vous, monsieur. Je venais vous soumettre le faux titre du Balzac, tout simplement.

MADAME ALLAIN, *se disposant à fumer.*

Donne-moi du feu, Augustin.

MICHEL, *examinant des papiers.*

Un peu trop fin, ce caractère.

AUGUSTIN, *avec autorité.*

Il faudrait du huit ici.

CATHERINE.

Je suis de l'avis d'Augustin.

MICHEL.

Et les lettres de Maupassant à Flaubert? Où en sommes-nous?

AUGUSTIN.

Ce travail me regarde, ne t'en préoccupe pas.

MICHEL.

Ta notice est-elle achevée?

MADAME ALLAIN.

J'en connais une bonne partie.

AUGUSTIN.

Je me suis levé à cinq heures pour la terminer.

CATHERINE.

Quel progrès!

MICHEL.

Va me chercher ta copie, mon garçon.

CATHERINE.

Rapporte en même temps les épreuves du volume.

AUGUSTIN.

Bon.

MICHEL.

Augustin, puisque tu montes, prends dans ma chambre les plans de la Commanderie.

AUGUSTIN.

Vous n'avez pas une quatrième commission?

SCÈNE III

MICHEL, CATHERINE, MADAME ALLAIN

MICHEL, à Catherine.

Avez-vous entrepris le dépouillement que je vous ai demandé?

CATHERINE.

Je l'établis en ce moment.

MICHEL.

Tâchez de me résumer en quelques pages les affaires que nous avons traitées avec Paris depuis cinq ans.

CATHERINE.

Vous aurez ce soir votre relevé entre les mains, je vous le promets.

MICHEL.

Je voudrais pouvoir le communiquer à M. Bussienne aussitôt son arrivée.

CATHERINE.

Dans sa dernière lettre, il parle du dix-neuf comme date probable de sa visite.

MICHEL.

Mais alors, il est capable de nous surprendre aujourd'hui.

CATHERINE.

Nous sommes le dix-huit, monsieur Fontanet.

MADAME ALLAIN, *du haut de son échelle.*

Le dix-neuf, mademoiselle.

CATHERINE.

Au fait, vous avez raison, madame.

MADAME ALLAIN.

Je sais toujours exactement le jour et l'heure.

MICHEL, *consultant l'indicateur.*

Regardons un peu les trains qui s'arrêtent à Vizille.

CATHERINE.

Nous en avons trois ou quatre l'après-midi.

MADAME ALLAIN.

Ce monsieur est un de vos amis?

MICHEL.

Qu'il commence par être un gros actionnaire!

MADAME ALLAIN.

Est-ce qu'il vient de Paris?

MICHEL.

Non, de Marlioz, près d'Aix. Pourquoi cette question?

MADAME ALLAIN.

Parce que momentanément tous les trains sont interrompus sur la grande ligne.

MICHEL.

Qui vous a donné ce renseignement?

MADAME ALLAIN.

La petite du garde-barrière avec laquelle j'ai causé ce

matin. Un accident s'est produit au delà du tunnel de Moraz.

CATHERINE.

Un accident sérieux?

MADAME ALLAIN.

Un simple affaissement de la voie.

MICHEL.

Personne n'a été blessé?

MADAME ALLAIN.

Personne.

CATHERINE.

Tant mieux.

MADAME ALLAIN.

Seulement, l'express de quatre heures ne partira qu'à sept heures aujourd'hui.

MICHEL.

Comme je ne m'embarque pas ce soir pour Paris, je n'y vois pas d'inconvénient.

CATHERINE.

L'essentiel est que M. Bussienne arrive sans encombre.

MICHEL, *à Madame Allain.*

Voilà une tête d'enfant qui ferait joliment bien sur une boîte de dragées.

MADAME ALLAIN.

Moquez-vous de mon génie.

CATHERINE, *à Michel*

Je vous conseille d'examiner la cote. Les Thomson ont encore monté avant-hier.

MICHEL.

Pas possible?

MADAME ALLAIN, de son échelle.

Dites donc, monsieur Fontanet, est-ce que par hasard, vous méditeriez quelque voyage à Paris?

MICHEL.

Dame, si le monsieur en question ne paraît pas, ou si je ne tombe pas d'accord avec lui, je serai peut-être forcé de m'absenter.

MADAME ALLAIN.

Je vous défends de bouger tant que je suis chez vous.

MICHEL.

J'obéirai. (A lui-même, consultant la cote.) ... En effet.

CATHERINE, à Michel.

Il serait peut-être prudent de téléphoner à Chabert.

Madame Allain descend de l'échelle, traverse la chambre et se dirige vers Michel.

MICHEL.

Ce n'est pas la peine. J'ai rendez-vous au Lyonnais... En revenant, je m'arrêterai à son bureau... Les valeurs sont très fermes. (A Madame Allain.) Vous venez m'embrasser?

MADAME ALLAIN.

Est-ce que vous devenez fou?

MICHEL.

Eh bien, quoi! C'est une idée comme une autre.

MADAME ALLAIN, prenant une épingle sur le bureau.

J'avais besoin d'une épingle, rien de plus... Que voulez-vous que cette jeune fille pense de moi, en vous voyant si familier?

CATHERINE.

Je connais le caractère de monsieur Fontanet.

MADAME ALLAIN.

Sa fantaisie avant tout, n'est-ce pas? Malgré tout? Impitoyablement?

CATHERINE.

Je n'ai pas d'opinion.

MADAME ALLAIN, remontant sur son échelle.

Vous avez peur de vous prononcer ?

CATHERINE.

J'aime trop mes patrons pour les juger.

MICHEL.

Et si l'un d'eux agissait mal ?

CATHERINE.

Ça ne durerait pas.

SCÈNE IV

LES MÊMES, AUGUSTIN.

AUGUSTIN, des papiers à la main.

Voici les choses demandées. J'ai été un peu long, n'est-ce pas ?

MICHEL.

Je n'ai pas remarqué.

AUGUSTIN.

Une noce était en train de défiler sous tes fenêtres et, ma foi, je regardais le cortège.

Une musique résonne au loin.

MADAME ALLAIN.

Il passe sur la route, on entend les violons.

CATHERINE.

Comment était la mariée?

AUGUSTIN.

Charmante.

MADAME ALLAIN.

Brune ou blonde?

AUGUSTIN.

Fleur d'oranger... Elle marchait d'un pas résolu, le visage content, l'air robuste et raisonnable.

MICHEL, développant le plan apporté par Augustin.

Nous sommes loin de ton idéal.

AUGUSTIN.

Pas si loin que ça! Je souhaite peut-être un bonheur sans exaltation et sans anémie.

MICHEL.

Continue.

CATHERINE.

Tu as raison.

AUGUSTIN.

La vie me semble beaucoup moins compliquée que je ne croyais.

MADAME ALLAIN.

Je te le répète tous les jours.

Catherine est au fond, Augustin se rapproche d'elle.

MICHEL, consultant le plan de la Commanderie, à Madame Allain.

Je ne trouve pas la terrasse dont vous parliez.

MADAME ALLAIN.

Débrouillez-vous. Je n'ai jamais pu comprendre un plan.

MICHEL, de même.

Ah! Voici un terre-plein. Suivez mon doigt et vous allez vous y reconnaître...

CATHERINE, au fond, à Augustin qui parcourt des épreuves.

Cette épreuve est criblée de fautes.

AUGUSTIN, du fond.

Prenez-vous-en au correcteur.

MADAME ALLAIN, à Michel.

Ceci est la salle à manger, n'est-ce pas?

MICHEL.

Vous confondez avec le salon.

MADAME ALLAIN.

Et là, que représente ce carré?

MICHEL.

La grande chambre du premier étage.

MADAME ALLAIN.

Celle qui fait le coin?

MICHEL.

En pan coupé.

MADAME ALLAIN.

Mais cette baie entre deux portes, à quoi sert-elle?

MICHEL.

Où?

MADAME ALLAIN.

Dans la chambre même?

MICHEL, à voix basse.

Innocente, c'est l'alcôve.

MADAME ALLAIN.

Ah!

MICHEL, à voix basse.

Et dans l'alcôve, ici, c'est le dodo. Et, dans le dodo, vous et moi, tout à l'heure.

MADAME ALLAIN, offensée.

Pour qui me prenez-vous?

MICHEL, jouant sur les mots.

Pour moi...

AUGUSTIN, survenant.

Papa...

MADAME ALLAIN, froidement, à Michel.

Votre grand fils vous réclame.

Elle remonte sur l'échelle.

AUGUSTIN, à Michel.

Tu marches sur ma prose.

MICHEL.

Pardon, mon petit.

Augustin ramasse des papiers que Michel avait laissé tomber, et les dépose sur la table de son père.

SCÈNE V

LES MÊMES, THÉRÈSE

Thérèse tient un paquet de fleurs dans les mains.

THÉRÈSE, du fond, à Madame Allain.

Déjà à la besogne?

MADAME ALLAIN, de son échelle.

J'arrive.

THÉRÈSE.

Ne vous dérangez pas.

MADAME ALLAIN, prête à descendre.

Votre main, monsieur Fontanet.

THÉRÈSE, à Augustin.

Comment, tu es debout, toi aussi?

AUGUSTIN.

J'ai frappé à sept heures à ta porte, mais tu ne m'as pas répondu.

THÉRÈSE.

Dans ces cas-là, on frappe plus fort.

AUGUSTIN, tendrement.

Bonjour, mère.

THÉRÈSE.

Je ne veux pas te dire bonjour.

AUGUSTIN, l'embrassant.

On peut bien s'embrasser sans se dire bonjour.

THÉRÈSE, lui rendant son baiser.

Tu fumes trop.

MADAME ALLAIN, perdant un de ses souliers.

V'lan!

THÉRÈSE, se retournant.

Qu'est-ce qu'il y a?

MADAME ALLAIN.

C'est mon soulier qui va se promener.

En descendant de l'échelle, elle s'appuie sur l'épaule de Michel. Augustin ramasse vivement le soulier de Madame Allain.

MICHEL, à Madame Allain.

N'ayez pas peur.

AUGUSTIN, fredonnant, un soulier dans les mains.

Il était un petit navire
Qui n'avait ja... jamais navigué.

THÉRÈSE, bas à Catherine, avec ironie.

Avec ça.

MADAME ALLAIN, se rechaussant.

Je perds tout aujourd'hui.

MICHEL.

Gare à votre fidelité.

THÉRÈSE, à Catherine, qui est prête à sortir.

Votre grand'mère vous inquiète encore?

CATHERINE, prête à sortir.

Moins qu'hier.

MICHEL, de loin, à Catherine.

N'emportez pas le Maupassant.

CATHERINE, sortant.

Ce sont de vieux bordereaux dont j'ai besoin.

SCÈNE VI

MICHEL, AUGUSTIN, MADAME ALLAIN, THÉRÈSE, puis VIRGINIE

MADAME ALLAIN.

Vos œillets sont magnifiques.

Elle s'approche d'une petite fontaine accrochée au mur et se dispose à se laver les mains.

MICHEL.

Choisissez.

MADAME ALLAIN, glissant deux ou trois œillets dans son corsage.

Merci.

THÉRÈSE.

Vous avez passé une bonne nuit?

MADAME ALLAIN.

Je ne connais pas l'insomnie.

AUGUSTIN, à Madame Allain.

Vous avez une serviette à côté, madame.

Michel feuillette des papiers.

THÉRÈSE, à Michel.

Que lis-tu ?

MICHEL.

Son étude sur Maupassant.

AUGUSTIN, de loin, à Michel.

Ne cherche pas d'élégance là dedans. Je me suis borné aux indications biographiques.

THÉRÈSE.

Anatole France a débuté par d'obscurs travaux de librairie.

MADAME ALLAIN, de loin.

Flaubert aussi, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Mais non.

MICHEL.

Douze pages...

AUGUSTIN.

Si je me suis trop étendu, ne crains pas de couper.

MICHEL.

Tu ne tiens pas à ton texte?

AUGUSTIN.

Pensons d'abord aux proportions du volume.

THÉRÈSE.

Pensons aussi à ta renommée.

MADAME ALLAIN, de loin.

Est-il vrai que ce Flaubert était le plus grand écrivain de son époque?

AUGUSTIN.

Certes, et personne ne l'a remplacé.

MADAME ALLAIN, se rapprochant de Michel et de Thérèse.

Ce bout de toilette n'était pas inutile.

MICHEL.

Puis-je vous offrir ma lime?

MADAME ALLAIN.

Volontiers.

THÉRÈSE, à Madame Allain.

J'admire votre activité.

MADAME ALLAIN.

Je suis impatiente de me débarrasser de ce panneau avant de sortir.

Virginie entre et dépose sur une table un plateau chargé de tasses et d'assiettes.

THÉRÈSE.

Vous déjeunez toujours en ville?

MADAME ALLAIN.

Je déjeune chez les Rivollin, je goûte avec les Tartavel et je dîne chez les Picq.

AUGUSTIN.

Une vraie de journée de trahison, quoi!

MADAME ALLAIN.

J'appartiens à mon odieuse famille jusqu'à dix heures du soir.

THÉRÈSE.

Et vous serez sans doute en mouvement dès dix heures du matin.

MADAME ALLAIN.

Je n'ai pas le choix.

AUGUSTIN.

Pourquoi sitôt?

MADAME ALLAIN.

D'abord, j'ai besoin de passer à la poste. Ensuite...

MICHEL.

La poste, dans quelle intention?

MADAME ALLAIN.

Rien de coupable. Je désire expédier en Bretagne ces deux paquets de camomille.

THÉRÈSE.

La camomille du Champrousse?

AUGUSTIN.

La panacée du pays.

MADAME ALLAIN.

La petite du garde-barrière l'a cueillie là-haut exprès pour moi.

MICHEL.

Je peux charger un employé de votre envoi.

MADAME ALLAIN.

J'aime bien faire mes expéditions moi-même. Ensuite, j'ai deux ou trois choses à m'acheter aux environs de l'église, Ces courses terminées, je rentre m'habiller en courant.

Virginie, qui était sortie, reparait avec un autre plateau chargé de gâteaux.

THÉRÈSE.

A quelle heure, ce soir, vous faut-il la victoria à la porte des Picq ?

MADAME ALLAIN.

Ne vous occupez pas de moi, je reviendrai à pied avec un parent quelconque.

AUGUSTIN.

Ne prenez pas le chemin des écoliers surtout.

Thérèse dispose le contenu des deux plateaux sur une table.

MADAME ALLAIN, à Michel.

Je n'ai pas osé vous l'avouer, mais hier en traversant la vallée, je grelottais en voiture.

MICHEL.

Frileuse! La nuit était tiède cependant et nous avions une grosse couverture sur les jambes.

THÉRÈSE.

Vous verra-t-on à votre retour?

MADAME ALLAIN.

J'y compte. Je tâcherai de me libérer de bonne heure et, pour me dédommager de mes plaisirs vertueux, je recommencerai une soirée avec vous.

THÉRÈSE.

Je m'attendais à cette aubaine.

AUGUSTIN.

Et on se grisera de punch comme hier.

MICHEL.

Nous jouerons aux petits-chevaux pendant qu'elle écrira.

MADAME ALLAIN.

Mais si de mon côté j'ai envie de travailler, vous autoriserez ma machine à coudre?

MICHEL.

Peut-être, malgré son tapage.

AUGUSTIN.

Nos presses font encore plus de vacarme.

Thérèse, dont la jalousie est mal dissimulée, laisse tomber une assiette.

MICHEL.

Et cette assiette bien davantage.

THÉRÈSE.

J'ai la main malheureuse, aujourd'hui.

MADAME ALLAIN, *désignant sa machine à coudre.*

J'ai promis une layette à la crèche de Vizille et, d'ici mon départ, j'ai tout juste le temps de tenir mes engagements.

MICHEL.

Ne prononcez pas le mot de départ, ou je vous mets à l'amende.

MADAME ALLAIN.

J'ai honte de m'éterniser dans cette maison.

AUGUSTIN.

Maintenant que nous avons vécu de la même vie, il me semble que nous ne pourrons plus nous passer de vous.

MADAME ALLAIN, *croquant des petits fours.*

Comment concilier les choses? J'ai beau me trouver bien chez toi, mes enfants finissent par me manquer.

MICHEL.

Tant qu'ils sont en Bretagne, vous n'avez aucune raison de rentrer à Paris.

AUGUSTIN.

Nous vous gardons jusqu'à la conclusion de vos affaires.

MADAME ALLAIN.

Quand j'aurai reçu la procuration de mon mari, elles seront vite réglées.

THÉRÈSE.

Peuh! Rien ne dit que cette procuration entraînera votre départ. Vos questions d'héritage une fois résolues, il peut se présenter du côté de la Commanderie quelque réparation subite, inattendue, et qui vous force à prolonger votre séjour.

AUGUSTIN.

Espérons-le.

MICHEL.

Résignez-vous.

THÉRÈSE.

Certaines entreprises renferment souvent plus d'imprévu qu'on ne suppose. Le jour de votre arrivée, tout en mangeant des gâteaux à cette place, vous annonciez votre départ pour le lendemain. Trois semaines ont passé depuis, et vous n'avez pas encore fini de goûter. J'étais sûre, ce jour-là, que nous aurions la joie de vous posséder longtemps.

MADAME ALLAIN.

Comme le hasard dispose de nous!

MICHEL.

Et comme le contentement creuse l'estomac!

MADAME ALLAIN.

Ce petit repas du matin sera sans doute le meilleur de ma journée.

AUGUSTIN.

Il ne faut pas laisser refroidir les brioches.

Va-et-vient général; Thérèse, Michel, Augustin, Madame Allain se disposent à déjeuner.

MADAME ALLAIN.

Ferme la fenêtre, mon vieil Augustin. Il fait un vent du diable. Les carreaux vont se briser.

THÉRÈSE.

Dépêche-toi. Tu es en plein courant d'air.

AUGUSTIN.

Je ne sens plus les courants d'air.

MICHEL, *fermant la fenêtre.*

Tiens! Le Taillefer se rapproche de nous; nous aurons de la pluie tantôt.

AUGUSTIN.

Ils ne s'en plaindront pas dans le pays. Le soleil a rôti la campagne.

THÉRÈSE.

Avant, tu ne t'occupais que de la beauté des choses. Maintenant, tu ne songes qu'à leur utilité.

AUGUSTIN.

On devient bourgeois.

MICHEL.

Prends garde. Depuis quelque temps, tu ressembles moins à ta mère.

THÉRÈSE.

Si c'était vrai!

AUGUSTIN.

J'en serais désolé.

MADAME ALLAIN.

M. Fontanet est bon observateur.

THÉRÈSE.

Pas toujours... En cherchant bien.

MADAME ALLAIN.

Je n'ai pas de chaise.

MICHEL.

Thérèse, apporte l'escabeau par ici.

THÉRÈSE.

Quel escabeau?

MICHEL.

Le Louis XIII, parbleu! le seul que nous possédions.

THÉRÈSE, apportant l'escabeau.

Suis-je bête? Mais, aussi, tout est déplacé dans cette

maison. On ne reconnaît plus rien, ni les meubles, ni les gens, ni les âmes. Il me semble que je fais un voyage.

MICHEL.

Un voyage d'agrément.

THÉRÈSE.

Tu l'as dit.

AUGUSTIN.

En train rapide, hein?

THÉRÈSE.

Pourvu qu'il n'arrive pas d'accident!

MICHEL.

Rassure-toi.

Tout le monde est assis.

THÉRÈSE, à madame Allain.

Qu'est-ce que je vous offre?

MADAME ALLAIN.

Toujours la même chose.

AUGUSTIN, bruyamment.

Moi, je veux du chocolat.

MADAME ALLAIN, prenant la cafetière.

Moi, quand je n'ai pas pris mon café au lait, je suis mal en train jusqu'au soir.

MICHEL.

Doucement. L'anse est brûlante.

AUGUSTIN.

J'entame la galette.

THÉRÈSE.

Tu te sers largement.

MICHEL, à Madame Allain.

Êtes-vous satisfaite?

MADAME ALLAIN.

Ce feuilleté est délicieux. En vérité, chaque action de l'existence contient une parcelle de bonheur.

AUGUSTIN.

Vive la nourriture!

THÉRÈSE, à Michel.

Tu désires du jambon?

MICHEL.

Volontiers.

MADAME ALLAIN, à Michel.

Comment! je vous fabrique des confitures et vous les dédaignez?

MICHEL, prêt à se servir.

Je vous recommande ce petit vin gris, madame Allain, il monte à la tête.

THÉRÈSE.

Tu n'en as pas besoin en ce moment.

AUGUSTIN.

Je te verse du thé, papa.

MICHEL.

Du pain, s'il vous plaît!

MADAME ALLAIN, se levant et coupant du pain.

On y va.

MICHEL.

Quelle grâce dans le service!

THÉRÈSE.

Et quelle diligence!

MICHEL.

Ce matin, à six heures, elle donnait à manger aux poules.

AUGUSTIN.

Et maintenant, c'est le tour des coqs.

MADAME ALLAIN.

Et des poussins.

AUGUSTIN.

Mieux que ça, madame.

MICHEL.

Un peu de tenue, Augustin.

THÉRÈSE, *à Michel.*

Laisse-le donc se divertir. (*A Madame Allain.*) Vous êtes la plus charmante des amies, madame Allain, mais vous me feriez du mal que vraiment je vous pardonnerais presque, tant vous avez apporté de joie à cet enfant.

MADAME ALLAIN.

Le plaisir engendre peut-être la raison.

AUGUSTIN.

La divine méthode!

MICHEL.

Elle a réalisé en quinze jours ce que nous n'avons pas su obtenir en quinze ans.

AUGUSTIN.

Ma foi, si quelqu'un m'avait prédit il y a trois semaines que bientôt, tout habillé, j'absorberais mon chocolat dans le cabinet de mon père, j'aurais haussé les épaules.

THÉRÈSE.

Tu vaux davantage.

MADAME ALLAIN.

L'humanité se divise en deux catégories, vois-tu : les

chocolats couchés et les chocolats debout. Ceux qui prennent leur chocolat au lit sont ceux qui n'arrivent jamais.

AUGUSTIN.

En attendant ma réussite, je m'administre un morceau de galette.

MICHEL.

Sans reproche, c'est le quatrième.

AUGUSTIN.

Au moins, tu ne pourras pas dire que je me repais de chimères.

MADAME ALLAIN.

Ne circule donc pas de la sorte. Malgré ton bel appétit, nous ne parviendrons pas à t'engraisser avec ce système-là. Tu dépasses miss Multon en maigreur.

AUGUSTIN.

Elle dure encore, cette longue haridelle?

MADAME ALLAIN.

Les enfants lui sont très attachés.

AUGUSTIN.

Et son nez, comment va-t-il?

MADAME ALLAIN.

Il est toujours aussi rouge, aussi formidable qu'autrefois. Je crois même qu'il a grandi avec l'âge. Ce n'est plus une femme qui a un nez. C'est un nez qui a une femme.

Thérèse se lève de table. Les autres continuent à déjeuner

MICHEL, à Thérèse.

Tu n'achèves pas ton café?

THÉRÈSE.

J'ai beaucoup à faire, ce matin.

MADAME ALLAIN, à Thérèse.

Quand serez-vous délivrée de cet inventaire ?

THÉRÈSE, debout, paperassant à son bureau.

Demain, je pense. J'ai encore de la besogne pour toute la journée et toute la soirée.

MICHEL.

Je t'offre mon après-midi.

THÉRÈSE.

J'allais te la demander.

AUGUSTIN.

Tu ne réclames pas la mienne ?

THÉRÈSE.

Est-ce que tu n'es pas invité au concert d'Uriage ?

AUGUSTIN.

J'ai rendez-vous là-bas avec les Bertagne ; mais je ne me soucie point de les rejoindre. Du moment que je ne sors pas avec madame Allain, j'aime autant travailler.

MADAME ALLAIN.

Diable !

MICHEL.

Mes compliments.

THÉRÈSE, allant à Augustin.

Alors, si madame Allain t'emmenait avec elle cette après-midi, tu m'abandonnerais sans vergogne ?

AUGUSTIN.

Je le crains.

THÉRÈSE, tendrement.

Décidément, tu la préfères à moi.

MADAME ALLAIN.

Je le distrais.

THÉRÈSE, tendrement.

Le temps est passé où tu me proclamais la plus jolie de toutes les femmes. Une autre me supplante ; tu trahis ta vieille maman.

AUGUSTIN.

Quand elle sera partie, je me repentirai.

THÉRÈSE.

Tu me retrouveras.

AUGUSTIN, posant une tasse sur le bureau de Thérèse.

Ta tasse est là.

THÉRÈSE.

Merci.

AUGUSTIN, l'embrassant.

Jalouse.

THÉRÈSE.

Tant pis pour moi. En somme, tu as bien le droit de disposer de ton cœur.

MICHEL, à madame Allain.

Il est libre.

AUGUSTIN.

Trop libre.

THÉRÈSE.

Profite de cette bienfaisante créature.

MADAME ALLAIN.

J'entends ne désunir personne.

THÉRÈSE.

Un fils n'est pas un mari.

MADAME ALLAIN.

Cette phrase sonne comme un reproche.

MICHEL.

Comme un avertissement.

MADAME ALLAIN.

Je me demande si je n'ai pas eu tort hier au soir, en entraînant monsieur Fontanet à Uriage.

THÉRÈSE.

J'ai failli vous en vouloir. Justement hier c'était la fête d'Augustin, et d'habitude, ce jour-là, mon mari nous consacre sa soirée.

AUGUSTIN.

Moi, je te pardonne, père.

MICHEL.

Madame Allain n'est pas responsable de mon indifférence. Je l'ai suivie malgré elle.

MADAME ALLAIN.

Il ment.

MICHEL.

Du reste, j'ai été puni de mon escapade.

MADAME ALLAIN.

Le Casino lui a coûté deux cents francs.

AUGUSTIN.

Les petits-chevaux de l'établissement sont moins obéissants que ceux-ci.

THÉRÈSE.

Tu joues à présent?

MICHEL.

Et bientôt je chasserai.

THÉRÈSE.

Tous ses défauts ressuscitent.

MICHEL.

Il faut que je me défie de ma gaieté.

AUGUSTIN.

Je m'explique pourquoi, tout à l'heure, on est venu nous proposer un chien à longs poils.

MADAME ALLAIN.

Quelle race ?

AUGUSTIN.

Un épagneul.

MADAME ALLAIN.

Je possède toujours le mien, tu sais.

AUGUSTIN.

Comment s'appelle-t-il déjà ?

MADAME ALLAIN.

Fidèle.

THÉRÈSE.

Hélas ! Ce n'est plus qu'un nom de chien.

MADAME ALLAIN.

Passe-moi mon buvard, Augustin. (Augustin lui remet le buvard ; continuant.) J'ai là un instantané de lui, je vais te le montrer. (Cherchant.) Tiens ! je ne le trouve pas.

MICHEL, prenant un portrait parmi les photographies.

Voilà mieux que le chien ; qui est-ce, cette bohémienne ?

MADAME ALLAIN.

Vous ne me reconnaissez pas ?

MICHEL.

En effet.

AUGUSTIN, à Michel.

Prête.

THÉRÈSE.

Vous permettez ?

MADAME ALLAIN.

Je portais ce costume au bal des Saint-Cyriens.

MICHEL.

La jupe est un peu courte. Si j'étais jaloux...

MADAME ALLAIN.

Vous n'auriez pas pu marcher sur celle-ci, hein ?

MICHEL, à Thérèse.

Hier, en sortant du casino, je me suis entravé dans sa robe et j'ai failli tomber.

THÉRÈSE.

On a dû rire autour de vous ?

MICHEL.

Nous étions seuls à ce moment.

MADAME ALLAIN.

Ma dentelle est en lambeaux.

MICHEL.

Ne vous plaignez pas. Je vous ai dédommagée en vous faisant un cadeau, séance tenante.

THÉRÈSE.

Quel cadeau ?

MADAME ALLAIN.

Cette boucle en vieil argent.

MICHEL.

Nous l'avons achetée sous les arcades du théâtre.

THÉRÈSE.

Elle est identique à celle que tu m'as donnée.

MADAME ALLAIN.

Pas tout à fait. La vôtre est Louis XVI, la mienne est Louis XV.

MICHEL.

J'ai choisi exprès pour vous une époque plus corrompue.

MADAME ALLAIN.

Merci de l'attention.

AUGUSTIN.

Autrefois, on portait ces boucles-là sur des souliers très hauts.

MICHEL, à Augustin, désignant madame Allain.

Son complet du matin me plaît beaucoup.

THÉRÈSE, à Michel.

Et ma robe, à moi, tu ne m'en dis rien ?

MICHEL.

Pas mal.

THÉRÈSE.

Elle est nouvelle, je t'en préviens.

MICHEL.

Je la trouve plus originale que... plus...

THÉRÈSE.

Tu as toujours des plus qui sont des moins.

SCÈNE VII

Les mêmes, CATHERINE

MICHEL.

Vous venez encore me tourmenter, vous ?

THÉRÈSE.

De quoi s'agit-il ?

CATHERINE.

Le vieux Boilou, le mari de la brocheuse, s'est endommagé l'épaule, et je souhaiterais un peu d'argent pour lui.

MICHEL, gaiement.

Vos vœux seront exaucés.

AUGUSTIN.

Pauvre homme.

Catherine dépose des lettres sur la table de Michel.

THÉRÈSE.

Rien de Bussienne dans le courrier ?

MICHEL.

Silence complet.

THÉRÈSE.

Pourvu que son indécision ne t'oblige pas d'aller à Paris !

MICHEL.

Par cette chaleur ?

THÉRÈSE.

Cette lettre est pour moi ?

MICHEL.

Tu te trompes.

THÉRÈSE.

Tu es certain ?

MICHEL, agacé.

Constate.

Il tire des clefs de sa poche et se dirige vers son secrétaire.

MADAME ALLAIN.

Moi, je ne touche jamais au courrier de M. Allain.

THÉRÈSE.

Ses actions ne vous intéressent sans doute pas?

MADAME ALLAIN, à Augustin.

Est-ce que le père Boilou n'est pas le conducteur de la diligence ?

AUGUSTIN.

Oui, madame.

CATHERINE.

L'orage l'a surpris au tournant des Quatre-Seigneurs. Ses chevaux ont fait un écart et il a été projeté sur un tas de cailloux.

MICHEL.

Il devait être gris, selon son habitude.

CATHERINE.

Il serait tombé de l'autre côté de la route qu'il était perdu. A la descente, le précipice a cent mètres de profondeur.

MADAME ALLAIN.

Voilà un chemin qu'il vaut mieux éviter.

THÉRÈSE, à Augustin.

Tu passes toujours par là quand tu vas chez ton grand-père. La prochaine fois que tu monteras à Herbeys, contourne par la vallée.

AUGUSTIN.

Ça dépend. Si c'est un jour où j'aime la vie, je prendrai par la plaine. Si c'est un jour où elle me pèse, je prendrai par les crêtes.

MICHEL.

Au fond, il n'y a qu'un endroit de dangereux, et dont on ne parle presque pas.

THÉRÈSE.

Quel endroit ?

MICHEL.

Le lit.

MADAME ALLAIN.

Le lit ?

MICHEL.

N'est-ce pas l'endroit où il meurt le plus de monde ?

AUGUSTIN.

Sois sérieux.

MICHEL, continuant.

N'est-ce pas dans son lit qu'on s'éteint généralement ?

MADAME ALLAIN, cherchant ses gants.

Quelqu'un m'a volé mes gants.

MICHEL, à part, les lui montrant.

Ce n'est pas moi.

Jeu de scène. Michel montre à madame Allain ses gants, tandis que Catherine, Thérèse et Augustin forment un groupe au fond.

THÉRÈSE, à Catherine.

Ces épreuves sont corrigées.

MICHEL, à Catherine.

Ne vous éloignez pas. J'ai cent francs à vous remettre.

Il se dispose à ouvrir son secrétaire.

MADAME ALLAIN, à Augustin.

Il a bon cœur, ton père.

AUGUSTIN.

Je m'en suis aperçu quelquefois.

MICHEL, se retournant.

Moi ? Mais je voudrais faire le bonheur de tout le monde.

THÉRÈSE.

Songe au mien.

MICHEL.

La tâche est délicate.

THÉRÈSE, allant vers Catherine.

On ne peut contenter tout le monde, et sa femme.

CATHERINE, à Augustin.

Tu te charges de ce remaniement ?

AUGUSTIN, avec ennui.

Des vers ? Oh !...

MADAME ALLAIN, à Michel.

Rendez-moi ce portrait.

MICHEL, serrant le portrait de madame Allain dans son secrétaire.

Quand vous m'aurez prêté l'original, je vous restituerai la copie.

THÉRÈSE, s'approchant avec jalousie.

Qu'est-ce que tu serres ?

MICHEL.

Les statuts de la nouvelle société.

Il prend des papiers sur sa table et les joint au portrait.

THÉRÈSE.

Ah !

MICHEL.

Oui.

Il referme le secrétaire.

THÉRÈSE.

Tu ôtes tes clefs ?

MICHEL.

Je ne les emporte pas. (à Catherine.) Voici.

CATHERINE.

Vous me donnez cent francs de trop, monsieur Fontanet.

MICHEL.

Bah ! gardez les deux billets.

THÉRÈSE.

Tu n'es pas raisonnable, Michel.

MICHEL.

De cette façon, j'efface peut-être quelques fautes.

MADAME ALLAIN.

Passées ou futures ?

THÉRÈSE, à Catherine.

Je tremble quand il est si généreux. Il a toujours l'air d'acheter un billet de confession.

Catherine s'apprête à sortir.

AUGUSTIN.

Où courez-vous, Catherine ?

CATHERINE.

Je porte cet argent au père Boilou.

AUGUSTIN.

Laissez-moi le porter moi-même. Vous consentez, Catherine ?

CATHERINE.

Avec plaisir, mon ami.

MADAME ALLAIN.

Je t'accompagne, Augustin. Boilou m'a connue toute enfant, ma vue lui sera sûrement agréable.

MICHEL.

Et vos courses ?

MADAME ALLAIN.

Le père Boilou ne demeure pas au bout du monde.

THÉRÈSE.

Il habite en face de l'église.

MICHEL.

Près de la petite grille.

MADAME ALLAIN.

En route ! Il me restera bien assez de temps pour ma toilette et mes acquisitions.

AUGUSTIN.

Traversons le potager.

MADAME ALLAIN.

C'est cela. Tu me diras le nom des plantes.

SCÈNE VIII

THÉRÈSE, MICHEL, CATHERINE

THÉRÈSE.

Où vas-tu si vite ?

MICHEL.

Jusqu'à la maison du jardinier.

THÉRÈSE.

Tu es pressé ?

MICHEL.

L'épagneul en question a dû être amené chez lui. Je ne serais pas fâché d'y jeter un coup d'œil.

THÉRÈSE.

J'ai à te parler.

MICHEL.

Attends-moi.

THÉRÈSE.

J'ai besoin de te consulter à propos de ce manuscrit.

MICHEL.

Je suis là tout de suite. Attends-moi.

THÉRÈSE.

Attends-moi, attends-moi. Depuis quinze jours, je les aurai entendus, ces mots.

MICHEL.

Tu ne m'accordes pas cinq minutes ?

THÉRÈSE.

Je serais à l'agonie qu'il sortirait quand même. Il dirait : « elle a l'habitude de m'attendre. Elle attendra bien pour mourir que je rentre ».

MICHEL.

Tu es drôle. Voyons ce manuscrit qui te préoccupe. (Feuilletant.) Fernand Widal, *Remarques sur la fièvre typhoïde...*

CATHERINE.

N'est-ce pas trop scientifique pour nous ?

MICHEL.

Bah ! Faites composer.

CATHERINE.

Faut-il débiter votre compte personnel des deux cents francs Boilou ?

MICHEL.

Inutile de les mentionner. Voilà un pauvre diable qui mériterait bien d'être recommandé à votre ami Tivolier.

CATHERINE.

A votre disposition.

MICHEL.

Je suis sûr que votre conseiller municipal se démènerait en sa faveur.

THÉRÈSE.

Dame, en sa qualité de conducteur de la diligence, Boilou est un électeur influent.

CATHERINE.

J'écrirai tantôt à M. Tivolier.

THÉRÈSE.

Je vous l'interdis, Catherine. En reconnaissant votre écriture, M. Tivolier pourrait s'imaginer que vous pleurez sa disparition. Il est préférable de ne pas réveiller sa fatuité.

MICHEL.

Vous êtes déjà trahie ?

THÉRÈSE.

On ne l'a pas vu au Clodis depuis quinze jours.

CATHERINE.

La maladie de ma grand'mère a suspendu nos relations.

MICHEL.

Dois-je vous plaindre ?

CATHERINE.

Peut-être.

THÉRÈSE.

Ne flatte pas sa tristesse. Quant à moi, j'ai salué avec satisfaction la retraite de ce monsieur.

CATHERINE, à Michel.

On nous a rapporté de vilaines choses sur son compte.

MICHEL.

L'imperfection des gens n'empêche pas de les aimer.

THÉRÈSE.

Elle n'empêche pas non plus d'en souffrir.

CATHERINE.

Je le crois.

MICHEL.

Gardez-lui votre cœur.

THÉRÈSE.

Oubliez-le.

MICHEL.

Nous prêchons l'un et l'autre le contraire de ce que nous prêchions le mois dernier.

THÉRÈSE.

La différence des événements explique la mobilité des opinions.

CATHERINE.

Vous reviendrez à votre premier jugement.

MICHEL, *à Catherine, rompant les chiens.*

Il faudra tirer ces gravures sur papier de Chine.

CATHERINE.

Nous en manquons.

THÉRÈSE.

J'en demanderai aujourd'hui, Je vais justement à Grenoble, ce matin.

MICHEL.

Moi aussi.

CATHERINE, *paperassant.*

Je vous emprunte le Balzac.

MICHEL.

Mais n'enlevez pas de ma table le petit travail d'Augustin.

SCÈNE IX

THÉRÈSE, MICHEL

MICHEL.

Elle t'aime beaucoup, cette brave Catherine. Son affection pour toi me touche infiniment.

THÉRÈSE.

Tu veux toujours que ce soient les autres qui m'aiment.

MICHEL.

Tu n'as pas changé d'idée? Tu descends à Grenoble, ce matin?

THÉRÈSE.

Dans un quart d'heure. Et toi?

MICHEL.

Avant le déjeuner.

THÉRÈSE.

Nous faisons route ensemble?

MICHEL.

Je suis forcé de m'arrêter à Pont-de-Claix, je t'avertis. Au fond, cette promenade ne se combine pas très bien. Va de ton côté, je préfère.

THÉRÈSE.

Comme à Paris.

MICHEL.

Tu te montes trop la tête, mon enfant.

THÉRÈSE.

Pourquoi Pont-de-Claix?

MICHEL, *agressif.*

Tu es curieuse de le savoir?

THÉRÈSE.

D'ordinaire, nous nous communiquons les moindres faits.

MICHEL.

Et tu t'attaches plus que jamais au maintien de nos habitudes.

THÉRÈSE, *s'animant.*

Je n'ai pas les mêmes raisons que toi de les modifier. D'ailleurs, je suis naïve de te questionner. Maintenant, tu ne réponds que ce que tu as envie de répondre.

MICHEL.

Je ne te cache pas grand'chose.

THÉRÈSE.

Et tu altères le reste.

MICHEL.

Dans tous les cas, mes faussetés sont joliment innocentes.

THÉRÈSE.

Celle d'hier, entre autres.

MICHEL.

Précise...

THÉRÈSE.

Tu as négligé de me dire que tu étais rentré en victoria avec Madame Allain.

MICHEL.

Je ne te l'ai pas annoncé en ouvrant la porte ?

THÉRÈSE.

Tu m'as déclaré que vous étiez revenus en tramway.

MICHEL.

Tu auras mal entendu.

THÉRÈSE.

J'ai bonne mémoire.

MICHEL.

Bah ! C'est toujours une voiture.

THÉRÈSE.

Seulement, il y a vingt places dans le tram et la victoria n'en comporte que deux ; toute la différence est là. Les pires mensonges sont peut-être ceux qui contiennent une part de vérité.

MICHEL.

J'ai eu tort de ne pas te raconter exactement ce retour, qui, du reste, était sans importance...

THÉRÈSE.

Pour toi.

MICHEL.

Si tu savais comme tes façons nouvelles engendrent la dissimulation !

THÉRÈSE.

Pendant cinq ans, tu n'as pas eu besoin d'hypocrisie.

MICHEL.

Sois moins ombrageuse, et je serai plus franc, et probablement plus soucieux de ton bonheur.

THÉRÈSE.

Tu as raison. D'ailleurs, la jalousie ne préserve pas de l'infidélité.

MICHEL.

Elle gâte le plaisir des gens, voilà tout.

THÉRÈSE.

Alors, elle a du bon.

MICHEL, un peu désarmé.

Pour aujourd'hui, je peux facilement être véridique. Pont-de-Claix représente deux roues motrices à commander chez Berthelot ; et Grenoble, la vente de mes Thompson par Chabert.

THÉRÈSE.

Ah ! Tu es expansif sur le terrain des affaires !

MICHEL.

Puisque nous abordons ce chapitre, permets-tu qu'à mon tour je te pose une question ?

THÉRÈSE.

Oh! moi, je suis toujours enchantée quand tu m'interroges.

MICHEL.

As-tu des nouvelles de Sassenage?

THÉRÈSE.

Aucune. Mais je crois Labourin à peu près décidé. Il achètera certainement les deux fermes.

MICHEL.

Qu'il aboutisse!

THÉRÈSE.

Bardot l'aura sans doute pressenti. Si j'entrais à l'étude en allant à Grenoble?

MICHEL.

Est-ce bien utile?

THÉRÈSE.

Nous serions fixés.

MICHEL.

Je te le déconseille.

THÉRÈSE.

Pour quel motif?

MICHEL.

Tu aurais l'air de marquer de l'empressement.

THÉRÈSE.

Et puis, en entrant chez Bardot, j'aurais peut-être la chance d'apprendre que les intérêts de Madame Allain sont enfin régularisés.

MICHEL, s'animant.

Tu es donc si impatiente que ça de la voir partir?

THÉRÈSE.

Tu t'en aperçois maintenant?

MICHEL.

Qui ne s'en apercevrait pas?

THÉRÈSE, avec colère.

Elle. J'ai beau lui souligner son importunité et ses manèges, elle a résolu de ne rien comprendre, et son intrusion continue.

MICHEL.

C'est égal. Tu pourrais envelopper davantage ta sincérité.

THÉRÈSE.

A quoi bon ? L'ironie est une élégance perdue avec celle-là.

MICHEL.

L'hospitalité commande un peu de modération.

THÉRÈSE.

Franchement, puisque les Borie sont de sa famille, pourquoi n'est-elle pas descendue chez eux?

MICHEL.

Parce qu'elle les supposait en Italie.

THÉRÈSE.

Ils partent dans trois jours. Qu'ils l'emmènent, et me débarrassent de cette femme accomplie.

MICHEL.

Moque-toi d'elle. N'empêche que beaucoup ne la valent pas.

THÉRÈSE.

Mauvaise tenue à part.

MICHEL.

Elle aime à rire; mais, tout considéré, elle s'acquitte assez bravement des tâches principales de la vie.

THÉRÈSE, *éclatant.*

Je la trouve intrigante et vulgaire.

MICHEL.

En attendant, elle n'est pas méchante.

THÉRÈSE.

Ça, non, elle n'est pas méchante. Elle est bonne pour ses enfants, bonne pour son mari, bonne pour ses amis, et bonne pour ses amants. Tu l'estimes à juste titre. En somme, elle remplit plus de devoirs qu'une autre.

MICHEL, *désarmé.*

Décidément, tu as le chagrin spirituel.

THÉRÈSE, *fondant en larmes.*

Il n'en est pas moins douloureux.

Un silence.

MICHEL, *tendrément.*

Calme-toi, voyons. Son séjour, à présent, ne peut guère se prolonger.

THÉRÈSE.

Si je n'ai que toi pour l'expédier...

MICHEL.

Elle s'en ira bientôt, je te le promets.

THÉRÈSE.

Elle trouvera le moyen de se cramponner encore.

MICHEL.

Je m'engage à t'en délivrer, puisqu'elle a le don de t'exaspérer.

THÉRÈSE.

Tu es incorrigible. Même au fond de ces montagnes, tu ne permets pas qu'on t'aime avec tranquillité.

MICHEL.

Embrasse-moi.

THÉRÈSE.

Pas maintenant. Tu m'agaces, quand tu me traites en enfant.

MICHEL.

Embrasse-moi, afin de rétablir le bon état des choses.

THÉRÈSE, *l'embrassant.*

Il faut toujours que ce soit moi qui crée l'atmosphère.

MICHEL, *soulagé.*

Ça va mieux.

Un silence.

THÉRÈSE, *gaiement, tout à coup.*

Tu es son amant, n'est-ce pas ?

MICHEL.

Est-ce que tu es folle ?

THÉRÈSE.

Ce n'est pas fait ?

MICHEL.

Ce n'est ni fait ni à faire.

THÉRÈSE.

Tu ne peux nier que tu t'occupes d'elle, et d'une façon particulière ?

MICHEL.

Oui et non. Elle m'amuse, comme elle amuse le petit, rien de plus.

THÉRÈSE.

Sois de bonne foi. Son arrivée ici t'a un peu tourné la tête ?

MICHEL.

Est-ce que la maison n'est pas entièrement bouleversée par sa présence ?

THÉRÈSE.

En effet. Depuis trois semaines, il souffle sur ce toit un vent de plaisir effronté.

MICHEL.

Cette existence, trop cynique à ton gré, n'a pas compromis la marche de l'imprimerie. Et, tu le remarquais tout à l'heure, Augustin lui doit une part de sa santé morale.

THÉRÈSE.

Je le reconnais.

MICHEL.

La bonne humeur te semble toujours sujette à caution, mon amie. Que diable, on éprouve quelquefois le besoin de rire, en vertu de son tempérament, sans agiter fatalement des idées de trahison. Tu as le bonheur mélancolique, tu sais.

THÉRÈSE.

Parce que je suis souvent tourmentée.

MICHEL.

Indépendamment de toute raison personnelle, tu es grave, très grave.

THÉRÈSE.

Que veux-tu ? Je t'aime tellement que mon amour ne peut être que triste.

MICHEL.

Mais tout le monde est amoureux, et tout le monde n'est pas triste. Qu'est-ce qu'on deviendrait si l'univers n'était rempli que de cœurs torturés ? Heureusement qu'on y rencontre par-ci par-là quelques cœurs élémentaires.

THÉRÈSE.

Beaucoup trop.

MICHEL.

Pour mon compte, je traverse en ce moment une crise de médiocrité. Je me précipiterais avec ivresse à des plaisirs

inférieurs. J'ai envie d'être ordinaire. Et c'est uniquement ce désir-là qui m'entraîne vers Madame Allain.

THÉRÈSE.

Alors, mon affaire est claire.

MICHEL.

Si l'accident avait dû se produire, il se serait déjà produit.

THÉRÈSE.

Certains frôlements sont dangereux.

MICHEL, *galamment.*

J'ai mieux pour l'intimité.

THÉRÈSE.

L'une n'empêche pas l'autre.

MICHEL.

Elle n'est pas mon type.

THÉRÈSE.

Tu es peut-être le sien ?

MICHEL.

Tu n'as donc pas regardé ses mains carrées ?

THÉRÈSE.

Jamais aucune femme ne t'a plu complètement. Mais cette considération ne t'a guère retenu.

MICHEL.

Puisqu'elle va partir, sapristi !

THÉRÈSE.

Qu'elle prenne garde. Cette fois, j'ai l'intention de défendre mon bien. Mon fils n'a plus besoin de sa mère. J'ai le droit de penser à mon bonheur personnel.

MICHEL.

Pauvre Madame Allain.

THÉRÈSE.

Je suis lasse des transformations qu'elle opère ici, je te charge de l'en prévenir. Passe encore pour Augustin. Quant à mon mari, je n'admets pas qu'on me le change.

MICHEL.

Tudieu ! Quelle exaltation ! Tu seras donc éternellement meurtrie, mon enfant... (L'embrassant sur le front.) Qui croirait que des cheveux blancs se cachent sous cette masse dorée ?

THÉRÈSE.

Tant que tu seras assez jeune pour être aimé, je serai assez jeune pour souffrir.

MICHEL, charmé.

Tu es la séduction en personne.

THÉRÈSE.

A quoi ça sert avec un être aussi nomade?

MICHEL.

A l'enchaîner.

THÉRÈSE.

Deux ou trois jours... Ah! que ne suis-je toutes les femmes!

MICHEL.

Tendre obstinée! Je contestais tes griefs quand tu m'accusais, à la minute; mais, au fond, j'en sentais la justesse.

THÉRÈSE.

Tu en conviens?

MICHEL.

Ingrat que je suis, je t'inquiète à chaque instant! Et, cependant, je sais d'avance ce qui est de nature à t'alarmer. Quoique méchant, je comprends tout.

THÉRÈSE.

Tu comprends tout, mais tu n'éprouves rien.

MICHEL.

Nous allons reprendre nos chères habitudes d'amour et d'amitié, et nous réaliserons ce recommencement, sans nous préoccuper de la présence ou de la disparition de Madame Allain.

THÉRÈSE.

Dans ce cas, je suis sûre de perdre immédiatement l'austérité que tu me reproches.

MICHEL.

Présomptueuse.

THÉRÈSE.

Peut-être même me viendra-t-il bientôt, comme par enchantement, quelques-unes des qualités de l'autre, de ces qualités horribles, qui communiquent la bonne humeur.

MICHEL.

Tu me fabriqueras des confitures.

THÉRÈSE.

Me vois-tu installée devant une machine à coudre ou fourbue par les soins du ménage?

MICHEL.

Pas précisément. Mais je consens à n'importe quoi, pourvu que tu ne cesses pas de m'aimer. Je tiens à ton amour. Par vanité, par plaisir et par intérêt. Ta passion n'est-elle pas la source inépuisable qui alimente mon pauvre cœur? Et puis, je ne conçois pas cette maison sans amour.

THÉRÈSE, très gaie.

Bienfaisant ou funeste, il nous en faut, pas vrai?

MICHEL, chantant.

Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde!

Thérèse, qui, depuis quelques minutes, était assise sur le tabouret du piano, entame la partition de *la Belle Hélène*.

THÉRÈSE, chantant.

Amours divins, ardentes flammes!
Vénus! Adonis! Gloire à vous!

MICHEL, debout à côté d'elle, continuant.

Le feu brûlant vos folles âmes,
Hélas! ce feu n'est plus en nous!

MICHEL et THÉRÈSE, chantant ensemble.

Écoute-nous, Vénus la blonde,
Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde!

MICHEL, à Thérèse qui vient d'aborder un autre motif.

Quel est ce morceau-là?

THÉRÈSE, sans s'interrompre.

L'air d'Hélène.

MICHEL.

Au deuxième acte?

THÉRÈSE, au piano et chantant.

Avec vaillance, moi je lutte,
Je lutte et ça ne sert à rien...

MICHEL, debout à côté d'elle, continuant.

Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu
A faire ainsi cascader, cascader ma vertu?

Sur ce dernier vers, Thérèse s'interrompt.

Ne t'arrête donc pas.

Thérèse se remet à jouer nerveusement. Après une sorte de variation improvisée elle attaque le galop de *la Belle Hélène*.

SCÈNE X

LES MÊMES, AUGUSTIN, MADAME ALLAIN

MADAME ALLAIN, dansant et chantant.

Pars pour la Crète!

MICHEL, de même.

Pars pour la Crète.

AUGUSTIN, de même.

Pars, pars, pars, pars.

Thérèse qui n'a pas cessé de jouer, arrive au troisième acte de la partition.

MICHEL, dansant et chantant.

Je suis gai, soyez gais, il le faut, je le veux.

THÉRÈSE, chantant avec mélancolie.

Il est gai!

MADAME ALLAIN, dansant et chantant.

Soyez gais!

AUGUSTIN, de même.

Soyons gais!

MICHEL, de même.

Je le veux!
Et tsing, tsing, balaboum, balaboum

AUGUSTIN, de même.

Balaboum poum, poum!
Lalaïtou, poum, poum!

MICHEL, bas, à Madame Allain.

La jolie jambe!

MADAME ALLAIN.

J'en ai une seconde toute pareille.

MICHEL, bas à Madame Allain, tandis qu'Augustin se rapproche de Thérèse.

Sérieusement, si vous étiez bon garçon, vous vous arrêteriez ce matin à la Commanderie, et je vous y rejoindrais.

MADAME ALLAIN.

Je suis bon garçon, mais pas jusque-là.

AUGUSTIN, à Thérèse.

Bravo, mère, continue.

MICHEL, bas à Madame Allain.

Seriez-vous de celles qui disent toujours non? Avant, pendant et après?

MADAME ALLAIN.

J'entends ne causer de chagrin à personne.

MICHEL.

Comme ça se trouve! Justement je cherche une liaison qui ne rendrait pas ma femme malheureuse.

THÉRÈSE, au piano et chantant.

Elle vient, c'est elle.
Elle vient, la voici!

AUGUSTIN, chantant et dansant.

Mon Dieu, qu'elle est belle!
Malgré son souci!

Il fait un faux pas et trébuche.

MICHEL.

Hé! Prends garde, Augustin!

THÉRÈSE, s'arrêtant.

Tu es tombé?

AUGUSTIN.

A moitié. Je n'ai pas le pied sûr, aujourd'hui?

MICHEL, à Thérèse.

Tu t'interromps?

THÉRÈSE, crispée, se levant.

J'en ai assez.

MADAME ALLAIN.

Tant pis.

AUGUSTIN, s'installant au piano.

Je te succède.

THÉRÈSE, prête à sortir, à Madame Allain.

A tout à l'heure.

MADAME ALLAIN.

A ce soir.

MICHEL, au fond, à Thérèse.

Tu vas à Grenoble?

THÉRÈSE.

Oui, chez Breton.

AUGUSTIN, sans cesser de jouer.

Breton frères, papier sans colle, papier de Chine!

MADAME ALLAIN, à Augustin.

Mais c'est *Carmen* que tu joues?

MICHEL, à Thérèse.

Et le notaire? Qu'as-tu décidé?

THÉRÈSE, avec ironie, prête à sortir.

Ne t'inquiète pas.

MADAME ALLAIN, debout à côté d'Augustin et fredonnant.

Près de la porte de Séville,
Chez mon ami Lillas Pastia...

AUGUSTIN, sans s'interrompre, de loin, à Thérèse.

Veux-tu que je t'escorte, maman?

THÉRÈSE, avec amertume.

Reste avec eux, mon petit. Pourquoi serais-tu sage quand les grands sont si fous?

MICHEL, à lui-même.

Que diable ! Je consens à ne pas pratiquer les défauts de Paris, mais encore faut-il que Paris ne vienne pas me relancer !

Thérèse sort éperdue.

SCÈNE XI

MADAME ALLAIN, MICHEL, AUGUSTIN

MADAME ALLAIN, debout près d'Augustin, chantant.

L'amour est enfant de bohème,
Il n'a jamais connu de loi.
Si tu ne m'aimes pas, je t'aime,
Si je t'aime, prends garde à toi !

Elle bondit sur une chaise et saisit la guitare accrochée au mur ; à Michel, tout en accordant sa guitare.

Est-ce que *la Périchole* est arrivée ?

MICHEL.

Pas encore.

AUGUSTIN, toujours au piano.

Je vais secouer Choudens.

MICHEL, à Madame Allain.

Reprenez.

AUGUSTIN, à Madame Allain.

C'est pour le coup que vous avez l'air d'une gitana.

MICHEL.

J'ai rencontré à Grenade une tireuse de cartes qui vous ressemblait.

MADAME ALLAIN.

Près de la porte de Séville.

Des fleurs se détachent de son corsage et tombent.

S'interrompant.

Tiens, mes œillets s'envolent.

MICHEL, lui jetant des roses sur la tête.

Voilà des roses pour les remplacer.

MADAME ALLAIN.

Prenez garde, vous allez déranger mes bandeaux.

AUGUSTIN, sans cesser de jouer.

La grande affaire! Des boucles un peu désordonnées vous embelliraient davantage.

MADAME ALLAIN, vivement, la guitare entre les mains.

Je ne suis pas de ton avis. Cette coiffure me sied parfaitement. Mon mari me le répète tous les jours.

MICHEL.

Je vous défends de citer son opinion. D'abord, il ne s'y connait pas en matière de femmes. Il n'est pas du métier, tandis que moi, je suis de la carrière.

MADAME ALLAIN, bas.

Je vous croyais retraité.

MICHEL, de même.

Je reprends du service.

Augustin, toujours au piano, fredonne l'air du toréador de *Carmen*.

MADAME ALLAIN, bas à Michel, tout en faisant résonner sa guitare.

Sans plaisanterie, vous courez?

MICHEL, de même.

Je ne cours pas, mais, à l'occasion, je marche encore.

MADAME ALLAIN.

Vous avez bien tort.

MICHEL.

J'aime l'amour.

MADAME ALLAIN, bas.

Quel plaisir surfait! Pouah!

MICHEL, de même.

Vous avez beau en dire du mal, vous n'en dégoûterez jamais personne.

Catherine paraît au fond et se dirige vers un cartonnier.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CATHERINE

AUGUSTIN, sans cesser de jouer.

Qu'est-ce que vous réclamez, Catherine?

CATHERINE, prenant des papiers.

J'ai tout ce qu'il me faut.

AUGUSTIN.

Alors, bonsoir.

CATHERINE, du fond, à Augustin.

Ton maître d'armes est là, je t'avertis.

AUGUSTIN.

Je ne reconnais qu'un maître, c'est ma fantaisie!

MADAME ALLAIN, tout en faisant résonner sa guitare.

L'épée est quelquefois aussi utile que le piano, tu sais.

AUGUSTIN, hésitant.

Vous croyez?

MICHEL.

Un jour, tu peux avoir une femme à défendre.

MADAME ALLAIN.

Et même deux ou trois!

AUGUSTIN, fermant le piano.

Voilà une raison acceptable, je me résigne.

MICHEL.

Je t'approuve.

MADAME ALLAIN, tout en faisant résonner sa guitare.

A ce soir.

AUGUSTIN.

Peut-être avant.

MADAME ALLAIN.

Peut-être.

AUGUSTIN.

Ne soyez pas trop gais.

Il sort sur les pas de Catherine.

SCÈNE XIII

MICHEL, MADAME ALLAIN

MICHEL.

Maintenant, tirons les choses au clair.

MADAME ALLAIN, elle tourne les talons, tout en fredonnant un air du deuxième acte de *Carmen*.

La la la la...

Elle se met à danser, la guitare à la main.

MICHEL.

J'exige une explication.

MADAME ALLAIN, de même.

La la la la... (Elle jette la guitare et s'empare de deux morceaux de l'assiette cassée précédemment par Thérèse ; à Michel.) Voilà qui va nous servir de castagnettes.

Chantant et dansant.

Je vais danser en votre honneur,
Et vous verrez, seigneur,
Comment je sais moi-même accompagner ma danse...

MICHEL, prenant la guitare et la faisant résonner.

Résignons-nous.

MADAME ALLAIN, dansant et chantant.

La la la la... (S'interrompant, à Michel.) Par pitié, tenez moins gauchement votre guitare.

MICHEL.

Je ne chante pas dans les cours.

MADAME ALLAIN, dansant et chantant, des castagnettes à la main.

La la la la... (Allant à Michel et rectifiant la position de sa guitare.) Plus en travers... là... de cette façon...

MICHEL, l'embrassant.

Bon, j'y suis.

MADAME ALLAIN.

Je ne vous ai pas prié de m'embrasser.

MICHEL.

Je vous demande pardon. Mais j'ai besoin de familiarité pour bien comprendre. Quand je ne suis pas mal élevé, je ne suis pas intelligent.

MADAME ALLAIN, dansant et chantant.

Je vais danser en vòtre honneur
Et vous verrez seigneur...

MICHEL.

Dire que j'ai possédé un tas de femmes et que je n'ai pas encore ébréché celle-là...

MADAME ALLAIN.

Que voulez-vous, mon cher? On ne peut pas les faire toutes.

MICHEL, se précipitant sur elle.

Mais je me vengerai.

MADAME ALLAIN, se défendant.

Halte-là, misérable. La porte est ouverte... Si la maman d'Augustin entrait, vous seriez joliment déconfit.

MICHEL.

Moi ?

MADAME ALLAIN.

Je vois d'ici votre figure.

MICHEL.

Je rirais. Ce que j'aime dans ma situation, c'est qu'elle est fausse.

MADAME ALLAIN.

Il est détraqué, ma parole.

MICHEL.

Dame ! Vos jambes dansent un peu dans ma tête.

MADAME ALLAIN, prenant un miroir et s'y regardant.

Le fait est que je suis en forme, ce matin. Il n'y a pas à dire, je suis trop belle pour un seul homme.

Chantant et dansant.

L'amour est enfant de bohème...

MICHEL, dansant aussi.

Mon Dieu, mon Dieu, que je m'amuse ! Comme je devais m'ennuyer depuis cinq ans !

SCÈNE XIV

Les mêmes, CHAVASSIEUX

CHAVASSIEUX, faisant irruption.

A la bonne heure !

MADAME ALLAIN, gracieusement.

Monsieur Chavassieux ?

CHAVASSIEUX.

Continuez votre rigodon, madame.

MICHEL, avec impatience.

Votre fille est sortie, mon beau-père.

CHAVASSIEUX.

Je viens de la rencontrer.

MADAME ALLAIN, relevant ses cheveux.

Dans ces parages ?

CHAVASSIEUX.

Devant la grille. Elle m'a même invité à déjeuner.

MICHEL.

Elle a prévenu mes désirs.

MADAME ALLAIN.

Et sans doute, elle vous a chargé de nous surveiller jusqu'à son retour.

CHAVASSIEUX.

La fine mouche ! Elle est rusée comme une dauphinoise.

MADAME ALLAIN.

Votre mission ne sera pas difficile à remplir, cher monsieur. Je sors à la minute, et pour toute la journée.

CHAVASSIEUX.

Moi qui me réjouissais de manger un gratin à côté de vous.

MADAME ALLAIN, se versant à boire.

Voulez-vous trinquer avec moi pour vous dédommager ?

CHAVASSIEUX.

Avec plaisir.

MADAME ALLAIN.

Je meurs de soif.

MICHEL.

Méfiez-vous, ce petit vin est dangereux.

MADAME ALLAIN, à Michel.

Moins que son propriétaire.

CHAVASSIEUX.

Sans reproche, ma blonde échevelée, vous vous trémoussiez gaiement dans les bras de mon gendre.

MADAME ALLAIN.

Il est si bon danseur.

MICHEL.

C'est Thérèse qui est responsable de nos entrechats.

MADAME ALLAIN.

Elle s'est mise à jouer *la Belle Hélène*, et nous avons tous perdu la tête, Augustin compris.

CHAVASSIEUX.

Il y a un mois, quand ma fille s'asseyait au piano, personne ne songeait à danser. Mais vous êtes arrivée, madame, et ces murs sont devenus roses.

MICHEL.

La vie a changé de couleur.

CHAVASSIEUX, examinant la transformation des murs.

Peste ! vous auriez pu gagner beaucoup d'argent.

MADAME ALLAIN.

Ces peintures sont mon œuvre.

CHAVASSIEUX, avec admiration.

Les beaux fruits ! On voudrait y mordre. Voilà un chéru-

bin qui ne demande qu'à parler... Encore un autre !... Drôle de femme ! Elle fait des enfants partout.

MICHEL, à Madame Allain.

Quel dommage que vous les fassiez seule !

CHAVASSIEUX.

Vous avez décidément la bosse de la maternité.

MADAME ALLAIN.

Pas pour le moment, monsieur Chavassieux.

MICHEL.

Prenez garde, madame Allain.

MADAME ALLAIN, à Chavassieux.

Vous n'avez commis qu'une fille, n'est-ce pas ?

CHAVASSIEUX.

En tout et pour tout.

MADAME ALLAIN.

Par économie ?

CHAVASSIEUX.

Par avarice !

MICHEL.

Et encore, il n'a pas réfléchi.

CHAVASSIEUX, gravement.

Moquez-vous de moi, monsieur Fontanet. Lorsque Augustin aura vingt ans, vous saurez ce que coûte l'éducation des enfants.

MICHEL, consultant un registre.

Huit cent dix francs soixante-quinze ne peuvent guère compenser vos sacrifices paternels, monsieur Chavassieux. Néanmoins, je vous rappelle qu'aujourd'hui vous avez cette modeste somme à toucher dans mes bureaux.

CHAVASSIEUX.

Je n'avais pas oublié l'échéance de mes intérêts. Le jour où je dois recevoir de l'argent n'est pas un jour pareil aux autres.

MICHEL, avec impatience, coupant du papier par petits morceaux.

La caisse est ouverte.

CHAVASSIEUX, s'asseyant.

Je connais les habitudes de la maison.

MADAME ALLAIN.

Monsieur Chavassieux a largement le temps, puisqu'il déjeune avec vous.

MICHEL, insistant.

Les fonds sont prêts et les ordres sont donnés.

CHAVASSIEUX.

Tout à l'heure. Je ne suis pas pressé.

MADAME ALLAIN, malicieuse, à Chavassieux.

Je le vois à votre bonne figure. Ma parole, vous avez presque un air généreux, ce matin.

CHAVASSIEUX, protestant.

Permettez...

MADAME ALLAIN.

Et je ne serais pas autrement surprise, si vous étiez descendu à Vizille avec l'arrière-pensée de refuser les intérêts de votre créance, et même de verser quelques billets de banque dans l'entreprise de votre gendre.

CHAVASSIEUX.

Pour le coup, madame, vous me jugez trop bien.

MICHEL.

C'est mal. Vous calomniez mon beau-père.

CHAVASSIEUX.

Oui, monsieur; je suis la rapacité en personne, un grippe-sou, un pleure-misère, le dernier des pince-mailles, et je ne tiens pas à entamer mon saint-frusquin.

MADAME ALLAIN.

Excepté aujourd'hui. Car votre désir est transparent. Vous brûlez d'envie d'obliger monsieur Fontanet.

CHAVASSIEUX.

Quel est ce traquenard ?

MICHEL.

Sérieusement, mon beau-père, vous songeriez à vous inscrire pour quelques actions ?

MADAME ALLAIN, à Michel.

Combien valent-elles, ces actions ?

MICHEL.

Deux mille francs chacune.

MADAME ALLAIN.

Il faut en prendre une ou deux, monsieur Chavassieux.

CHAVASSIEUX.

Cette pression est de mauvais goût.

MICHEL.

Vous l'assassinez, madame Allain.

CHAVASSIEUX.

Vous faites un joli métier, monsieur.

MADAME ALLAIN, palpant la redingote de Chavassieux.

Voyons ?... De quel côté est votre portefeuille ?

CHAVASSIEUX, ému et furieux.

Ne me tâtez pas ainsi, vous me troublez, madame.

MADAME ALLAIN.

Allégez-vous de deux billets de mille, et je vous embrasse.

CHAVASSIEUX, reculant.

Cajoleuse !

MICHEL.

Moi aussi.

CHAVASSIEUX, repoussant Michel.

Je n'admets pas ces mœurs.

MADAME ALLAIN, lui sautant au cou.

Je ne puis résister à ma tentation.

CHAVASSIEUX, bouleversé.

Oh ! le dangereux baiser.

MICHEL, à Madame Allain.

Imprudente.

MADAME ALLAIN, à Chavassieux.

Décidez-vous, et je recommence.

CHAVASSIEUX, reculant toujours.

Pas de bêtises. A mon âge, un second baiser serait fatal.

Il se sauve, épouvanté.

SCÈNE XV

MICHEL, MADAME ALLAIN

MICHEL.

Ouf ! nous en voilà délivrés.

MADAME ALLAIN.

La manœuvre a réussi ; mais, un instant, j'ai eu peur. Quand je l'ai embrassé, j'ai cru qu'il allait consentir et s'installer.

MICHEL.

Il a beau aimer les femmes, c'est encore l'argent qu'il préfère.

MADAME ALLAIN.

Si je restais un mois de plus à Vizille, je me chargerais de l'apprivoiser, ce vieux pingre. Je lui ferais cracher cent mille francs dans votre coffre-fort.

MICHEL.

Vous vous intéressez donc à moi ?

Un silence.

MADAME ALLAIN.

J'ai beaucoup de sympathie pour vous.

MICHEL, excessif.

Quel bonheur ! Oh ! que je suis heureux !...

MADAME ALLAIN.

A ce point ?...

MICHEL.

Car la sympathie est un sentiment indéterminé dont on peut tout espérer...

MADAME ALLAIN.

Oui...

MICHEL.

Une sorte d'inclination confuse qui annonce aussi bien les prémices de l'amour que celles de l'amitié.

Un silence.

MADAME ALLAIN.

Si vous vous contentiez de mon amitié ?...

MICHEL.

Comment ?

MADAME ALLAIN, sincèrement.

Je vous le demande, sans pruderie, en camarade.

MICHEL.

Quelle est cette nouvelle chanson ?

MADAME ALLAIN.

Puisque l'irruption de votre beau-père a suspendu nos ébats, profitons-en pour demeurer tranquilles.

MICHEL.

Il est un peu tard à présent. J'ai fait un rêve, et je ne serais pas fâché de le convertir en réalité.

MADAME ALLAIN.

Alors, parce que j'ai été légère, et vous familier, nous sommes condamnés à une mauvaise action ?

MICHEL.

Vous l'avez dit.

MADAME ALLAIN.

Il fallait m'avertir quand je suis arrivée.

MICHEL.

Il fallait vous sauver tout de suite en me voyant fidèle.

MADAME ALLAIN.

Tant que vous l'êtes encore, je décampe.

MICHEL, la retenant.

A quoi bon, maintenant ? Votre disparition ne me rendrait pas les vertus dont votre présence m'a dépouillé.

MADAME ALLAIN.

Vous croyez ?

MICHEL.

Dame, à vous regarder vivre depuis trois semaines, je me suis rappelé que nous avions toutes sortes de bonheurs sous la main, et je sens que désormais je vais commettre mille extravagances.

MADAME ALLAIN.

Vous allez ravager la contrée.

MICHEL.

Je serais très triste de perdre la tête avec une autre.

MADAME ALLAIN.

Est-il si indispensable de la perdre, mon ami ?

MICHEL.

J'ai une envie folle de m'amuser.

MADAME ALLAIN.

Moi aussi.

MICHEL.

Eh bien ?

MADAME ALLAIN.

Nous en sommes tous là. Mais il ne suffit pas d'avoir le désir de s'amuser pour s'arroger le droit de le faire. Si agréables que soient les plaisirs, on est bien obligé de compter avec les devoirs.

MICHEL.

Il vaut mieux prendre d'abord les plaisirs qui se présentent. Quant aux devoirs, on est toujours sûr de les retrouver.

MADAME ALLAIN.

Votre morale est commode.

MICHEL.

Vous m'appartiendrez dans une heure ou je suis un homme perdu.

MADAME ALLAIN.

Comment ! débauché que vous êtes, vous oseriez par vice, encore plus que par dépit, vous oseriez désoler cette maison ?

MICHEL.

Certainement.

MADAME ALLAIN.

Ce vieux bureau tromperait cette bonne table de travail ?

Elle désigne le bureau de Michel et la table de Thérèse.

MICHEL.

Écoutez, ne soyez pas si gentille en me parlant, vous m'ôtez le peu de fidélité qui me reste.

MADAME ALLAIN.

Jurez-moi d'abandonner vos vilains projets.

MICHEL.

Je commence demain mes équipées.

MADAME ALLAIN.

Je vous blâmerai du fond du cœur.

MICHEL.

Moi aussi, je me blâmerai, et sérieusement encore ; mais sans m'interrompre. Que voulez-vous ? On ne peut pas toujours tenir compte de sa conscience, et encore moins de l'opinion. D'abord, j'ai toujours été blâmé. A dix ans, à vingt ans, à trente ans, à tous les âges. Quand j'étais petit, plus tard, maintenant, je me suis sans cesse entendu répéter, on m'a éternellement corné aux oreilles : Pourquoi as-tu dit ça ? Pourquoi as-tu fait ça ? Mes parents, ma femme, mon fils, mes amis, jusqu'à mes domestiques, la terre entière, m'a fatigué de ce refrain. A quoi bon m'obstiner ? Puisqu'il est dans mon tempérament de mal agir, je renonce à lutter. Depuis cinq ans, je commets une erreur indubitable, en essayant de m'assagir. Ce qui arrive aujourd'hui devait arriver. On ne change pas sa nature.

MADAME ALLAIN.

J'admire votre résignation. Au moins, voilà un homme qui cultive ses faiblesses.

MICHEL.

Je serais le dernier des imbéciles de ne pas soigner mes défauts. Tout ce qui m'est advenu d'heureux en ce monde est sorti de mes imperfections.

MADAME ALLAIN.

Vous n'aurez peut-être pas toujours la même chance.

Quand vous pratiquiez cette théorie, vous aviez quelques années de moins. Aujourd'hui vous avez un grand fils, la responsabilité d'une centaine d'ouvriers, une lourde affaire en perspective. Prenez garde, tant d'intérêts divers pourraient chavirer dans une de vos fantaisies.

MICHEL, *follement.*

Eh bien, après ? Famille, argent, honneur, je donnerais tout pour vous obtenir !

MADAME ALLAIN, *avec ironie.*

Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour dix minutes de cette femme ?

MICHEL.

Dix minutes ? Mais, vingt minutes, une heure, des heures, des jours ; sans doute un mois, peut-être une saison.

MADAME ALLAIN.

Je ferais l'été et l'hiver serait réservé à votre femme.

MICHEL.

Eh ! mon Dieu ! pourquoi pas ? (*Tendrement.*) En effet, je l'avoue, j'avais caressé l'idée d'un pacte sceptique entre vous et moi. On se serait enchaîné au printemps ; on se serait délié à l'automne ; et, si nous avions été contents l'un de l'autre, nous aurions recommencé l'année suivante. On aurait mis ensemble de la bonne humeur, des baisers, des promenades. Le plaisir engage quelquefois plus que les serments éternels.

MADAME ALLAIN.

Le programme a de quoi séduire.

MICHEL.

Vous voyez, vous avez songé à quelque chose de semblable ?

MADAME ALLAIN, *lui effleurant l'épaule.*

Je vous ôte ce cheveu un peu trop long pour un homme.

MICHEL, *arrangeant le corsage de madame Allain.*

Je consolide ce ruban que nous avons maltraité dans nos inconvenances.

MADAME ALLAIN, *ramassant des papiers froissés.*

Pauvre plan ! Il est chiffonné aussi.

MICHEL.

Je m'imaginais que tout à l'heure, avant vos corvées de famille, vous consentiriez à faire escale à la Commanderie et que le pacte rêvé serait scellé ce matin.

MADAME ALLAIN.

Bigre ! Me voilà mal embarquée. J'ai plaisanté, j'ai ri, j'ai joué avec un homme dangereux, et je n'ai pas réfléchi que mes imprudences constituaient peu à peu un engagement dont il faudrait m'acquitter.

MICHEL.

L'échéance a sonné, exécutez-vous.

MADAME ALLAIN.

J'aime mieux être malhonnête.

MICHEL.

Vous avez en face de vous un créancier impitoyable, je vous le déclare.

MADAME ALLAIN.

Je demande du temps.

MICHEL.

Je veux être payé aujourd'hui même.

MADAME ALLAIN, *sérieusement.*

Cessons cet amusement. D'abord, aujourd'hui plusieurs entrepreneurs sont convoqués là-bas. Si tentée que je fusse, je ne pourrais pas profiter de votre présence ; et votre visite me compromettrait inutilement.

MICHEL.

En ma qualité d'ingénieur, j'ai le droit de pénétrer partout.

MADAME ALLAIN.

La médisance est trop clairvoyante.

MICHEL.

Allez devant, je vous rejoindrai quand il seront partis?

MADAME ALLAIN.

Votre tête marche, marche, et vous ne vous rendez pas compte de la gravité de vos projets.

MICHEL, coupant des fleurs et les plaçant entre les mains de madame Allain.

Tenez, prenez ces iris. Dès que vous serez seule, vous les attacherez à une persienne quelconque et j'entrerai.

MADAME ALLAIN, refusant les fleurs.

Vous n'entendez donc pas?

MICHEL.

Justement la fenêtre du pan coupé a l'air d'attendre une aventure.

MADAME ALLAIN.

Elle attendra bien encore.

MICHEL.

J'ai vaincu des cœurs difficiles. Je ne conçois pas votre résistance.

MADAME ALLAIN.

Laissez-moi vous épargner des remords.

MICHEL.

Des remords? Mais c'est délicieux. Mais je ne demande pas mieux que d'en ressentir. Il y a si longtemps que je n'en ai pas eu!

MADAME ALLAIN.

Qu'une autre vous en procure! Moi, je préfère vous donner des regrets.

MICHEL.

Alors, vous refusez?

MADAME ALLAIN.

Décidément.

MICHEL, avec colère.

Ingrate!

MADAME ALLAIN.

Quelle drôle d'injure! Ingrate! Une femme est toujours sûre d'entendre ce mot-là, chaque fois qu'un homme lui offre tout et qu'elle n'accepte rien. (Un silence.)

MICHEL, assis.

J'ai beaucoup de chagrin.

MADAME ALLAIN, s'approchant de lui, avec intérêt.

Vous plaisantez?

MICHEL.

Beaucoup.

MADAME ALLAIN.

N'exagérons pas. A la rigueur, je peux vous rendre heureux; mais, malheureux, je n'ai pas tant de présomption.

MICHEL.

Parce que vous ne croyez pas à mon amour.

MADAME ALLAIN.

Je crois surtout à votre impatience.

MICHEL, gaiement.

Que diable. L'ardeur n'est pas un crime. Et, si vous partagiez ma tendre ambition, vous n'en seriez pas diminuée à mes yeux.

MADAME ALLAIN.

Au contraire.

MICHEL.

Pourquoi donc les affinités des corps ne seraient-elles pas aussi respectables que celles des âmes? Qu'a-t-on inventé de plus éloquent, de plus sincère, de plus loyal, que le désir? L'être physique, au moins, ne ment pas, lui; et je défie bien un homme de simuler certaine minute d'exaltation.

MADAME ALLAIN.

Le cœur des femmes réclame autre chose.

MICHEL.

Croyez-en mon expérience. Ne la méprisez pas, cette minute passagère. Elle a déterminé souvent des ententes savoureuses et de longue durée. Les meilleurs bonheurs ont commencé par là. Qu'est-ce qui nous prouve que tout à l'heure, en sortant de la Commanderie, je ne serai pas follement amoureux de vous?...

MADAME ALLAIN, gagnée.

Si l'un de nous doit en revenir transformé, ce n'est pas vous, c'est moi.

MICHEL.

Vous?

MADAME ALLAIN.

Mes sentiments sont peut-être plus sérieux que les vôtres.

MICHEL, avec joie.

Je vous ai convaincue?

MADAME ALLAIN.

N'est-il pas téméraire de votre part de vous embarrasser d'une maîtresse aimante?

MICHEL.

J'en fais mon affaire.

MADAME ALLAIN.

Réfléchissez. Comme amour profond, vous avez déjà votre

femme et, comme aventure, je crains à présent de mal tenir l'emploi.

MICHEL.

Vous ne parviendrez pas à m'effrayer.

MADAME ALLAIN.

Méfiez-vous, je ne sais pas que rire, je suis capable de pleurer.

MICHEL, incrédule.

Avec cet air florissant?

MADAME ALLAIN.

On peut très bien être grasse et sentimentale.

MICHEL.

Vous vous moquez de moi?

MADAME ALLAIN.

Si je vous racontais?

MICHEL, follement.

Non, non, ne me racontez pas. Le jour où vous souffrirez par moi, j'aime autant me croire votre première douleur.

MADAME ALLAIN.

Vous êtes encourageant, vous! Ce jour-là vous paraît donc inévitable ?

MICHEL, la serrant dans ses bras.

Nous serons fixés demain. Pour le quart d'heure, ne songeons qu'aux bonnes certitudes qui nous attendent à deux pas d'ici.

MADAME ALLAIN, se dégageant.

Vous êtes trop pressé. N'escomptons pas l'avenir.

MICHEL.

Bonheur, chagrin, caprice et passion, nous avons tout envisagé. Maintenant, il s'agit de contenter mon cœur, et le

reste. Sacré nom d'un chien! Je ne suis pas encore à l'âge de l'amour parlé.

MADAME ALLAIN.

Quel homme! quel homme! Je n'en ai jamais rencontré de pareil!

MICHEL.

L'espèce a disparu. Il n'y a plus de vrais cochons, je suis le dernier.

MADAME ALLAIN.

Dieu me pardonne! C'est moi qui ai bu et c'est lui qui est gris.

MICHEL.

Vous n'avez pas besoin de reculer. Je n'ai pas le dessein de profaner la maison.

MADAME ALLAIN.

Je ne fuis pas, je monte m'habiller.

MICHEL, lui barrant la route.

Ah! ça non, par exemple! Je ne vous permettrai pas de vous dérober.

MADAME ALLAIN.

Je déjeune en ville, et jamais la province n'accepterait ce costume de laine.

MICHEL.

Et vos achats? Et les entrepreneurs? Et la poste?

MADAME ALLAIN.

Je les remets à tantôt.

MICHEL.

Débarrassez-vous d'abord de vos courses, moi compris; et vous changerez de robe ensuite.

MADAME ALLAIN, tentée.

Vous y tenez beaucoup?

MICHEL.

Ne montez pas. C'est si ennuyeux de se déshabiller, quand ce n'est pas pour quelque chose de mal.

MADAME ALLAIN.

Je n'ai plus le temps de sortir.

MICHEL.

Toujours des échappatoires! Comment! Vous n'avez pas encore épuisé les formalités de la défense.

MADAME ALLAIN.

Je balance. Je voudrais, je ne voudrais pas.

MICHEL.

Mon Dieu, mon Dieu, comme les femmes attachent de l'importance au don de leur personne! De combien de plaisirs elles se privent!

MADAME ALLAIN, nettement.

Quelle heure est-il?

MICHEL.

Neuf heures.

MADAME ALLAIN, mettant son chapeau.

Sitôt?... Où donc ai-je posé ma montre?

MICHEL.

Ici, mon amour, sur la cheminée.

MADAME ALLAIN, le menaçant.

Vous!

MICHEL, lui tendant sa montre.

Ce bijou de nickel n'a pas dû vous ruiner.

MADAME ALLAIN, gravement.

Ne raillez pas ce cadeau de mon petit garçon.

MICHEL, avec enthousiasme.

Vous êtes une maman exceptionnelle, une maman!...

MADAME ALLAIN, reprenant les fleurs qu'elle a refusées précédemment.

Vous me donnez ces iris?

MICHEL.

N'oubliez pas le signal convenu.

MADAME ALLAIN.

Je vous défends de me rejoindre.

MICHEL, l'aidant à s'habiller.

J'obéirai. J'embrasse cette écharpe qui va protéger vos épaules. Que de séductions sous cette mousseline!

MADAME ALLAIN, prête à sortir, se retournant subitement.

Hein? Qu'est-ce qui serait attrapé si maman n'était pas bien faite?

SCÈNE XVI

MICHEL, AUGUSTIN

AUGUSTIN.

J'arrive trop tard.

MICHEL.

Trop tard, pourquoi?

AUGUSTIN.

Pour rencontrer Madame Allain.

MICHEL.

Elle me quitte à la seconde.

AUGUSTIN

Si j'avais su!

MICHEL.

Tu aurais écourté ta leçon d'armes.

AUGUSTIN.

Est-elle déjà en route, ou encore dans sa chambre?

MICHEL, le chapeau sur la tête.

Tu m'en demandes beaucoup.

AUGUSTIN, troublé.

Tu sors?

MICHEL.

Je vais jusqu'au Lyonnais.

AUGUSTIN.

Tu n'as pas d'ordres à me laisser?

MICHEL, impatient.

Aucun. Si tu vois Catherine avant moi, réclame-lui mon relevé.

AUGUSTIN.

Je ne comprends pas.

MICHEL.

Elle comprendra.

AUGUSTIN, le retenant.

Papa?

MICHEL.

Quoi?

AUGUSTIN.

Qu'as-tu fait de mon travail sur Guy de Maupassant? Je ne le retrouve pas.

MICHEL, de loin.

Je l'ai posé là, sur mon bureau. Tu n'as qu'à le prendre.

AUGUSTIN.

Où donc?

MICHEL, revenant sur ses pas.

Ce sont ces papiers... qui te crèvent les yeux.

AUGUSTIN.

Nullement. Ce sont les statuts de la nouvelle société.

MICHEL.

Me serais-je trompé? (Cherchant sur la table.) Tiens!... En effet.

AUGUSTIN.

Ne l'aurais-tu pas serré dans ton meuble, par hasard?

MICHEL, contrarié.

Tu es donc bien pressé de te relire? (Il tire ses clefs de sa poche et se dispose à ouvrir le meuble.)

AUGUSTIN, désireux de parler.

Puisque cette notice aura l'honneur d'accompagner les lettres de Maupassant, je ne saurais trop l'améliorer.

MICHEL, ouvrant le meuble.

Tu avais raison, ma foi.

AUGUSTIN.

A propos de ce livre, il ne faut pas que je néglige d'en porter les épreuves au père Borie.

MICHEL.

Je compte sur toi pour tenir ma promesse.

AUGUSTIN.

On n'oublie pas un homme qui a connu Flaubert.

MICHEL, lui restituant ses papiers.

Voici. Maintenant, corrige ta prose, puisque tu es pris d'une si belle ardeur.

AUGUSTIN.

Faute de mieux. Entre nous, ce matin, je me sens aussi

déraisonnable que toi. (Michel qui était en train de fermer le meuble, s'interrompt et se retourne.) Si Madame Allain était encore là à danser, je ne songerais pas à mon devoir, je te le promets.

MICHEL, un peu honteux.

Je t'excuse, mon petit.

AUGUSTIN.

Comme cette chambre sent la violette! En voilà une fleur qui a perdu de sa modestie.

MICHEL.

Ouvre l'autre battant de la porte.

AUGUSTIN.

Je ne te retarde pas?

MICHEL.

Ça n'a pas d'importance.

Sans oter son chapeau, il s'assied à demi sur le rebord d'une table, et, nerveusement, il agite la canne qu'il tient à la main.

AUGUSTIN.

Gare! Cette échelle ne tient guère sur ses jambes.

MICHEL.

Pousse-la contre le mur, veux-tu?

AUGUSTIN.

Qu'est devenu le portrait de Madame Allain?

MICHEL, gêné.

Elle l'aura sans doute emporté.

AUGUSTIN, gaiement.

Crois-tu qu'elle était fringante et lancée, tout à l'heure?

MICHEL.

Un peu trop, peut-être.

AUGUSTIN.

Bah! la hardiesse lui va si bien. On ne peut pas être plus le contraire de mon rêve et me plaire en même temps davantage.

MICHEL, allumant une cigarette, comme à lui-même.

L'esprit propose et le cœur dispose.

AUGUSTIN.

Je te vole une cigarette.

MICHEL.

A ton aise.

Il se lève et se dirige vers le meuble pour le fermer.

AUGUSTIN.

Excepté autrefois, boulevard Poissonnière, je ne me rappelle pas avoir autant ri que ce matin.

MICHEL, spontanément, avec reproche.

Mais sacripant, jadis, tu ne me parlais jamais d'elle.

AUGUSTIN.

Jadis, j'étais occupé des choses, et non des gens. Alors, Madame Allain n'était pas un plaisir pour moi.

MICHEL, gravement.

Petit ou grand, on ne s'arrête qu'à ce qui amuse.

AUGUSTIN, s'animant.

Quand je pense que j'ai passé des jours et des jours à côté d'elle, et que je n'ai presque pas de souvenirs! Que de moments précieux, dont j'ai dû être le témoin distrait et léger! Lorsqu'on est jeune, on ne sait vraiment pas le prix des regards et des paroles.

MICHEL, conquis.

Tu es délicieux.

Il revient sur ses pas, pose ses clefs sur la table, embrasse Augustin et s'attarde volontairement.

AUGUSTIN, s'installant à demi sur les genoux de Michel.

Tu comprends, papa, dès que je débarquais chez Madame Allain, je n'avais qu'une idée, moi, c'était de jouer.

MICHEL.

Naturellement.

AUGUSTIN.

Les enfants m'accaparaient aussitôt. Je ne remarquais même pas la maîtresse de la maison.

MICHEL.

Tu n'étais pas encore le gamin rêveur que tu allais être, et que tu n'es déjà plus.

AUGUSTIN.

Heureusement. On jouait toute l'après-midi. (Avec emphase.) Tu as connu aussi les méprises du colin-maillard et les angoisses du cache-cache?

MICHEL.

J'en frémis encore.

AUGUSTIN.

Nous inventions mille extravagances. Nous mettions l'appartement à sac, de fond en comble, et Madame Allain ne nous grondait jamais.

MICHEL.

Sa tranquillité ne se dément pas facilement, hein?

AUGUSTIN.

On criait, on se poursuivait dans les couloirs, on s'embusquait sous les rideaux. Un jour, une grande personne est entrée et je suis resté prisonnier derrière une tapisserie. J'avais beau la soulever, je n'osais pas m'échapper... Je vois encore ce monsieur. Il tourmentait un livre entre ses doigts... Madame Allain arriva tout de suite.

MICHEL.

Et puis, alors?

AUGUSTIN.

Cinq minutes après, quand ils sortirent de la chambre, je me précipitai vers le livre en question qui était posé sur la table, et je lus pour la première fois le nom de Baudelaire.

MICHEL, *gaiement.*

Baudelaire chez Madame Allain! Un amoureux seul pouvait avoir cette attention.

AUGUSTIN, *troublé.*

Pas nécessairement...

MICHEL.

Ces mâtines de femmes!

AUGUSTIN, *suivant son idée.*

Et pourtant le volume renfermait une lettre, je me rappelle.

MICHEL, *vivement.*

Est-ce que tu sais le nom de ce monsieur?

AUGUSTIN.

Je ne m'en doute pas.

MICHEL.

C'est égal, on apprend toujours plus de choses qu'on ne voudrait.

AUGUSTIN.

Jusqu'au soir, madame Allain garda les yeux rouges.

MICHEL.

Tu ne l'as pas instruite de ta découverte, j'imagine?

AUGUSTIN.

Tu es le premier à qui je la révèle.

MICHEL, *prêt à sortir.*

A la bonne heure.

AUGUSTIN.

J'aurais rougi d'avouer à madame Allain mon espionnage involontaire.

MICHEL.

N'exagérons pas.

AUGUSTIN.

Ne me vends pas surtout.

MICHEL, malgré lui.

Je ne vais pas voir ton amie.

AUGUSTIN.

Je préfère m'en remettre à ta discrétion plutôt qu'aux circonstances.

MICHEL, prêt à sortir.

Tu as ma parole.

Sur le seuil, chantant d'une voix fébrile.

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime,
Si je t'aime, prends garde à toi.

Il esquisse une vague menace avec sa canne et sort rapidement.

AUGUSTIN, seul, décontenancé.

Il y a quelques minutes, quand nous dansions là, sa voix était plus joyeuse.

SCÈNE XVII

AUGUSTIN, CATHERINE

CATHERINE.

Que regardes-tu avec tant d'attention?

AUGUSTIN, tristement.

La route.

CATHERINE.

La route qui mène à la Commanderie.

AUGUSTIN, violemment.

Je voudrais avoir vingt ans, Catherine.

CATHERINE.

Pourquoi cette impatience?

AUGUSTIN.

On ne prend pas les enfants au sérieux.

CATHERINE.

Porte ces imprimés à la mise en pages.

AUGUSTIN, revenant sur ses pas.

Une seconde. J'ai quatre lignes importantes à écrire, et j'ai hâte de les expédier.

Il s'assied et se dispose à écrire.

CATHERINE, s'écartant par discrétion.

Pardon.

AUGUSTIN, la retenant du geste.

Je demande une partition pour Madame Allain, tout simplement.

CATHERINE.

Tu n'as pas besoin de te presser. Aujourd'hui, le courrier ne partira pas avant sept heures.

AUGUSTIN, écrivant.

La raison?

CATHERINE.

On est obligé de réparer la voie entre Lyon et Grenoble. Le rapide de l'après-midi est supprimé momentanément.

AUGUSTIN.

Vous êtes toujours précise et bien renseignée.

CATHERINE.

Je répète ce que madame Allain disait devant moi à ton père.

AUGUSTIN.

Elle doit tenir ces détails de la petite du garde-barrière.

CATHERINE.

Justement, celle-ci est venue ce matin.

AUGUSTIN, pensif.

D'habitude, mon père choisit le train de quatre heures, n'est-ce pas, quand il va à Paris?

CATHERINE.

Tu souhaites son départ?

AUGUSTIN, fermant sa lettre.

Pas du tout. (Machinalement.) Quatre heures!...

CATHERINE.

Tu as terminé?

AUGUSTIN, prêt à sortir.

Voilà.

CATHERINE.

Pourquoi prends-tu par le jardin?

AUGUSTIN.

C'est plus long.

CATHERINE.

Ta paresse est revenue?

AUGUSTIN, sur le seuil.

Quand Madame Allain deviendra notre voisine, il faudra abattre ce bouquet d'arbres.

CATHERINE.

Tu as raison. Il masque la Commanderie.

ACTE IV

Quelques heures après. Augustin, monté sur une échelle, classe des livres avec nonchalance, Catherine, toujours active, va et vient dans la chambre, prend des notes, consulte des dossiers.

SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTIN, CATHERINE

AUGUSTIN.

Je manque d'enthousiasme.

CATHERINE.

Courage... Allons...

AUGUSTIN.

J'ai l'échelle triste.

CATHERINE.

Ne regarde donc pas toujours du côté du jardin.

AUGUSTIN.

Dumas fils...

CATHERINE.

Charge-toi seulement des auteurs dramatiques. On ne t'en demande pas davantage.

AUGUSTIN.

Ibsen... Grenet-Dancourt... Il fait plus chaud en haut qu'en bas, vous savez. Entre nous, l'été est mal choisi pour une corvée de ce genre. (Descendant de son échelle.) Dans les autres maisons, on ne procède à l'inventaire qu'en décembre.

CATHERINE.

Sans doute, sans doute; mais la mise en actions de l'imprimerie exige dès maintenant une balance générale.

Thérèse entre ; son visage est altéré.

SCÈNE II

LES MÊMES, THÉRÈSE

THÉRÈSE, à Augustin, l'approuvant.

Voilà qui est parfait.

AUGUSTIN, triant des livres.

Chose promise, chose due.

CATHERINE.

Vous avez pensé à mon papier de Chine, madame?

THÉRÈSE.

Je ne viens pas de Grenoble...

CATHERINE.

Alors...

Thérèse se détourne et considère tristement le désordre de la chambre.

AUGUSTIN.

Inscrivez trois cents *Théâtre* d'Augier, Catherine.

CATHERINE.

Dresse toi-même ton catalogue.

AUGUSTIN, prêt à sortir.

Je vais voir ce qu'il nous en reste en magasin... Je suis là tout de suite.

CATHERINE.

A ton aise. Circule, mon petit, je ne m'occupe pas de ton département.

AUGUSTIN.

Ne touchez pas à cette liste.

CATHERINE.

Sois tranquille.

AUGUSTIN.

Ces épreuves m'appartiennent.

CATHERINE.

Je n'ai pas l'intention de te les corriger.

AUGUSTIN.

Ce sont les bonnes feuilles du Maupassant que mon père a promises à M. Borie.

Il sort.

SCÈNE III

CATHERINE, THÉRÈSE, puis VIRGINIE

Thérèse s'approche d'une petite table. A côté d'une carafe pleine, se trouve encore le verre dans lequel madame Allain a bu tout à l'heure. Elle prend le verre, esquisse le geste de boire, puis dépose le verre sur la table avec répugnance.

CATHERINE.

Vous faut-il un verre, madame ?

THÉRÈSE.

Ne sonnez pas, je ne veux rien prendre.

CATHERINE.

Vous êtes toute pâle.

THÉRÈSE.

Je suis un peu lasse.

CATHERINE.

Asseyez-vous.

THÉRÈSE, dissimulant.

C'est la faute de Labourin.

CATHERINE.

Vous l'avez rencontré ?

THÉRÈSE.

En passant devant l'étude de Bardot, je suis entrée sans trop savoir pourquoi et je suis tombée sur lui. Quel paysan prolixe et madré !

CATHERINE.

Avez-vous terminé au moins ?

THÉRÈSE.

Oui et non. (Elle s'approche de sa table habituelle et remarque un paquet déposé dessus.) D'où vient ce rouleau ? (Ouvrant le paquet.) *La Périchole.....*

CATHERINE, désignant un dossier.

J'ai préparé votre travail.

Virginie entre : d'une main, elle tient un paquet, de l'autre, une lettre.

THÉRÈSE.

Encore un paquet ?

VIRGINIE.

Le facteur l'apporte à la minute.

THÉRÈSE.

Pour qui cette lettre ?

VIRGINIE, lui tendant la lettre.

Elle est adressée à Madame Allain.

THÉRÈSE, examinant l'enveloppe.

De Bretagne.

CATHERINE.

Ses enfants la réclament peut-être ?

THÉRÈSE, à Virginie, lui restituant la lettre.

Posez-la dans sa chambre.

VIRGINIE, remettant cinq francs à Thérèse.

Puis-je demander à madame de me garder ces cinq francs ?

THÉRÈSE.

Volontiers,

CATHERINE, *malicieusement, à Virginie.*

Monsieur Chavassieux est-il parti ?

VIRGINIE.

Je ne sais pas, mademoiselle.

CATHERINE.

Vous ne l'avez pas aperçu ?

VIRGINIE.

Je ne me souviens pas très bien.

THÉRÈSE.

Madame Allain est en haut ?

VIRGINIE.

Madame Allain est sortie.

THÉRÈSE.

Vous emporterez ces tasses.

VIRGINIE,

Est-ce qu'on déjeunera ce matin dans la salle à manger ou sur la terrasse ?

THÉRÈSE.

Dressez votre table ici.

VIRGINIE, *frappée du désordre de la pièce.*

Tiens ! Le parquet est couvert de roses.

CATHERINE, *la congédiant.*

Vous arrangerez la chambre tout à l'heure.

VIRGINIE, *désignant des livres entassés.*

Et ces piles de livres, est-ce à présent que je dois les enlever?

CATHERINE.

On vous appellera.

THÉRÈSE.

Nous nous y mettrons tous. (Ouvrant le paquet.) Boissier !... Je n'avais pas revu cette marque depuis Paris... Mon mari redevient galant.

CATHERINE.

Monsieur Fontanet n'a jamais cessé de vous gâter.

THÉRÈSE.

Le paquet est pour moi, mais les bonbons sont peut-être pour une autre.

CATHERINE.

Je vous conseille de les manger, sans en offrir à personne.

THÉRÈSE, s'asseyant à sa table.

Passez-moi ce dossier que vous avez établi. Quel monceau de factures !... Les gens libres ont de la chance.

CATHERINE.

Si Monsieur Fontanet ne m'avait pas chargée d'une besogne supplémentaire, et aussi pressée, je m'installerais auprès de vous et je remplirais ces bordereaux.

THÉRÈSE.

Débarrassez-vous d'abord de l'affaire Bussienne.

CATHERINE, debout, des documents à la main.

J'avais songé à travailler chez moi cette après-midi ; mais vous avez l'air si découragé que j'ai bien envie d'y renoncer.

THÉRÈSE.

Vous êtes trop soucieuse de l'état de votre grand'mère. Consacrez-lui le reste de votre journée.

CATHERINE.

Je suis convaincue qu'elle va mieux.

THÉRÈSE.

Je ne veux pas de vous aujourd'hui, en aucun cas ; retournez au Clodis.

CATHERINE.

Soit, mais après le dîner, je vous rapporte ce relevé complètement fini.

THÉRÈSE.

J'accepte.

Virginie rentre et remet une carte à Thérèse

VIRGINIE.

Ce monsieur est en train de parcourir les ateliers.

THÉRÈSE, examinant la carte et la montrant à Catherine.

André Bussienne !

CATHERINE.

Il s'est décidé.

THÉRÈSE, à Virginie.

Ceci regarde monsieur.

VIRGINIE.

Monsieur est absent, madame.

THÉRÈSE.

Il n'est pas dans les bureaux ?

VIRGINIE.

J'en descends.

CATHERINE, vivement.

Monsieur Fontanet doit être à Grenoble, au Crédit Lyonnais.

THÉRÈSE.

Voyez donc à la composition.

VIRGINIE.

J'ai cherché là aussi madame.

THÉRÈSE.

Vous êtes montée chez lui ?

VIRGINIE.

J'ai regardé partout.

THÉRÈSE.

Priez ce monsieur de patienter. (Avec jalousie, tandis que Virginie s'éloigne.) Il est sorti ! il est sorti ! Elle ne m'apprend rien, d'ailleurs ! Hélas ! Quand le cœur veut absolument douter, on se refuse même à l'évidence. Il faut que je sois folle pour questionner cette fille. Voilà une visite, ma bonne Catherine, qui va retenir mon mari dans sa province !

CATHERINE.

Peut-être pas, madame. Le concours de la maison Hachette n'est pas encore acquis.

THÉRÈSE.

Ce Bussienne apporte les capitaux que nous souhaitons, j'en suis persuadée.

CATHERINE.

Vous auriez tort de ne pas le recevoir, madame, quels que soient vos soucis.

THÉRÈSE.

En effet.

CATHERINE.

Je reviens.

THÉRÈSE.

Ne bougez pas, j'ai des instructions à vous donner. Qu'il arpente l'imprimerie en attendant monsieur Fontanet, ou qu'il s'en aille, si bon lui semble ! Je n'ai pas la tête aux affaires, ce matin. Aussi bien, je ne vois pas pourquoi je m'occuperais de choses sérieuses, tandis que mon mari s'amuse. Parions qu'en ce moment il raconte toute sa vie à madame Allain, sous les arbres de la Commanderie.

CATHERINE.

Monsieur Fontanet est en ce moment à Grenoble, madame; je vous le répète, au Crédit Lyonnais.

THÉRÈSE.

Ou ailleurs.

CATHERINE.

J'en suis certaine.

THÉRÈSE, *d'une voix tremblante.*

Tout à l'heure, en reconduisant Labourin à sa ferme, je me suis arrêtée une seconde devant le château de madame Allain... Les fenêtres étaient ouvertes... La maison avait un air habité.

CATHERINE.

On la répare, tout simplement.

THÉRÈSE.

J'ai même remarqué un gros paquet de fleurs soigneusement fixé à l'une des persiennes.

CATHERINE.

Dès qu'une maison est terminée, les maçons en signalent l'achèvement par un bouquet.

THÉRÈSE.

Ils attachent des fleurs sur la toiture, mais pas aux fenêtres...

SCÈNE IV

THÉRÈSE, CHAVASSIEUX, CATHERINE, puis AUGUSTIN, puis VIRGINIE

Presque au début de cet entretien, Thérèse, Catherine, Virginie, Augustin, procèdent à l'inventaire de la maison. Tout en parlant, ils circulent, des livres dans les mains; les changent de rayons, inscrivent leur titre, apparaissent, disparaissent; Chavassieux, lui-même, comme entraîné, participe à cette tâche. Augustin, qui va et vient continuellement, prend à peine part à la conversation.

CHAVASSIEUX.

Tu es de retour?

THÉRÈSE.

Je te supposais parti.

CHAVASSIEUX.

Je ne suis plus ton invité ?

THÉRÈSE.

Comme tu avais disparu, je pensais que tu étais rentré déjeuner à Herbeys.

CHAVASSIEUX.

J'étais modestement à la caisse où j'avais dû fuir les turlupinades de ton mari.

AUGUSTIN.

Bon-papa ne peut être qu'à la caisse ou à la cuisine.

CHAVASSIEUX.

Deux endroits où l'on trouve d'excellentes choses, mon garçon.

CATHERINE.

Vous avez touché vos intérêts, monsieur Chavassieux ?

CHAVASSIEUX.

Oui, mademoiselle.

THÉRÈSE.

Tu es d'accord avec nous ?

CHAVASSIEUX.

Pas complètement ; car, faute d'instructions suffisantes, le caissier a refusé de me verser la commission consentie par vous, en dehors de mes cinq pour cent habituels.

THÉRÈSE.

Mais l'échéance de cette commission n'arrive qu'en fin d'année, papa.

CHAVASSIEUX.

Je te demande pardon. Elle tombe tous les semestres.

THÉRÈSE.

Détrompe-toi.

CATHERINE.

Je crois bien que monsieur Chavassieux a raison, madame.

CHAVASSIEUX.

D'ailleurs, si ma mémoire est fidèle, cette clause a été couchée sur le papier.

AUGUSTIN.

Et toutes les conventions de mon grand-père sont rédigées clairement. Consultez les actes au lieu de batailler.

CHAVASSIEUX.

Mon petit-fils aurait-il acquis une once de bon sens ?

AUGUSTIN.

Nous avons tous progressé depuis trois semaines.

THÉRÈSE.

La pièce en question est au second, à la comptabilité.

CATHERINE.

Réclame-la en montant, Augustin.

CHAVASSIEUX.

J'en sais le texte sur le bout du doigt, mais je ne serais pas fâché de la relire en famille.

Augustin sort, en emportant des livres.

CATHERINE.

Nous allons être confondues, madame.

CHAVASSIEUX.

Je vous remercie de prendre ma défense, mademoiselle, je suis très honoré de votre appui.

THÉRÈSE, *triant des livres.*

Catherine se trompe rarement.

CHAVASSIEUX.

La justice d'abord, n'est-ce pas, mademoiselle ?

CATHERINE, *vivement*.

Oui, monsieur, et sur tous les terrains.

CHAVASSIEUX.

Et tu voulais jeter une fille aussi parfaite dans les bras d'un Tivolier !

THÉRÈSE.

Moi ?

CHAVASSIEUX.

Tu trouves qu'il n'y a pas assez de femmes malheureuses ?

THÉRÈSE.

Tu me prêtes des projets que je n'ai jamais agités sérieusement.

CHAVASSIEUX.

Je vous félicite d'avoir échappé à ce mauvais sujet, mon enfant.

CATHERINE.

Vous êtes sévère, monsieur Chavassieux.

CHAVASSIEUX.

Moins que vous, mademoiselle.

CATHERINE.

Je ne comprends pas.

CHAVASSIEUX.

Rappelez-vous, vendredi soir ? N'étiez-vous pas la première à taxer votre prétendu d'inconstance et de trahison ?

THÉRÈSE.

Catherine ne s'est jamais promise à personne.

CHAVASSIEUX.

Promise ou non, elle ne le ménageait guère.

CATHERINE.

J'avais tort, monsieur Chavassieux.

CHAVASSIEUX.

Vous étiez dans le vrai.

CATHERINE.

J'exagérais.

CHAVASSIEUX.

Dites plutôt que votre opinion varie selon votre état d'esprit. La semaine dernière, vous étiez probablement jalouse et, bien entendu, vous fulminiez contre lui. Cette semaine, vous êtes tranquillisée, et vous voilà pleine d'indulgence.

CATHERINE.

Dans tous les cas, c'est aujourd'hui que je suis impartiale. La jalousie trouble le jugement.

THÉRÈSE, presque violemment.

Pas toujours.

CATHERINE.

Quand on est jalouse, on déforme les choses, madame. Les moindres apparences deviennent subitement criminelles.

CHAVASSIEUX.

Quelle finesse cache votre modération, mademoiselle! En vérité, je vous admire et je regrette de n'avoir plus cinquante ans.

THÉRÈSE, s'exaltant.

Je ne partage pas votre avis, Catherine. Je ne veux pas rechercher ce que votre changement d'idées renferme de juste à l'égard de votre ancien fiancé, ou de charitable envers une amie inquiète, mais je pourrais vous répondre...

CATHERINE, l'interrompant.

J'exprimais tout simplement ma façon de penser, madame.

THÉRÈSE.

Soit. Tenons ce personnage pour calomnié, j'y consens. En revanche, ne venez pas ériger en principe que la jalousie obscurcit le jugement. Elle augmente notre lucidité, au contraire.

CHAVASSIEUX.

On apprend à tout âge.

THÉRÈSE, s'animant de plus en plus.

Croyez-moi, les trois quarts du temps, ceux qui sont en proie à cette pénible obsession ne se tourmentent pas sans motif.

CHAVASSIEUX.

Il y a motif et motif.

CATHERINE.

Il y a grief et grief.

THÉRÈSE.

On ne se méprend pas, on ne se trompe jamais sur la signification véritable d'une parole ou d'un acte qui attente à notre bonheur. La jalousie est comme un instrument de précision qui détermine, enregistre et mesure tous les faits d'ordre sentimental.

CHAVASSIEUX.

Mon Dieu, ma fille, que tu es savante!

THÉRÈSE.

Et même on n'a pas besoin de la connaissance de ces faits pour être convaincue de son infortune... Le désarroi de l'âme suffit à nous fixer. Dès que la trahison commence, hélas! on commence à souffrir. Une détresse inattendue, une angoisse inexplicable et prophétique bouleverse brusquement notre être tout entier. Nous n'avons rien appris,

nous n'avons encore rien remarqué, et nous savons déjà! Cet avertissement du cœur est plus décisif que toutes les constatations futures.

Augustin passe au fond, les mains surchargées de livres; il entend la fin de ces paroles et disparait aussitôt.

CATHERINE.

Le cœur n'a pas les vertus magiques que vous lui prêtez, madame.

CHAVASSIEUX.

Quant au mien, il n'a jamais rendu d'oracles.

THÉRÈSE, allant et venant, des livres dans les mains.

J'attribue peut-être au cœur une prescience excessive, j'en conviens. Et pourtant, il n'y a pas à dire, ce triste cœur possède un certain pouvoir de divination.

CHAVASSIEUX.

Une bonne petite preuve matérielle me conviendrait mieux que toutes tes prédictions romanesques.

THÉRÈSE.

Est-ce que l'émoi que provoque en nous l'incident le plus futile en apparence ne démontre pas la gravité de cet incident? Dix fois, vingt fois, un homme regarde avec insouciance un autre homme, assis familièrement à côté de sa femme. Et puis un jour vient, un jour pareil aux précédents, où le mari est tout à coup choqué de ce voisinage, où cette camaraderie, hier si naturelle, lui semble tout à coup suspecte, inadmissible. Ce jour-là, je vous l'affirme, il a compris qu'on lui volait sa femme.

CATHERINE.

Le malheureux, le voilà jaloux.

CHAVASSIEUX.

Et nous allons assister à ses bévues.

THÉRÈSE, allant et venant.

Le voilà jaloux, et quinze années de confiance sont peut-être anéanties.

CHAVASSIEUX.

Eh bien, il ne lui en faut pas lourd à ce monsieur.

CATHERINE, prenant des notes.

Mais ce jaloux calomnie sans doute sa femme et son ami, madame.

CHAVASSIEUX, des livres dans les mains.

Qu'est-ce qui prouve qu'il ne s'abuse pas étrangement ?

THÉRÈSE, sans interrompre sa tâche.

Si négligeables, si maladives que soient mes conjectures, vous ne nierez pas que lorsqu'on tient un peu au compagnon de sa vie, on discerne vite les premières dissimulations de son mari ou de sa femme, ses allures insolites, ses habitudes différentes, tous les indices précurseurs de l'abandon et de l'infidélité.

CHAVASSIEUX.

As-tu fini de te creuser la cervelle ?

THÉRÈSE, s'exaltant.

Ah ! Comme on voit monter et se dessiner la trahison prochaine ! Comme on devine quand on n'a plus sa part ! Comme on sent que le cœur est orphelin !...

CHAVASSIEUX.

Comme on ne sent pas qu'on est bête !

THÉRÈSE, avec jalousie, allant et venant.

Avant, celui-là ne sortait pas, et maintenant il sort tous les soirs. Il ne chassait pas, il chasse ; il ne jouait pas, il joue. Il laissait traîner ses clefs, il les emporte. Il donnait ses lettres à ouvrir, il défend qu'on y touche. Il ne mentait jamais ; et chacun de ses actes, chacune de ses paroles, chacun de ses regards, renferme un odieux mensonge. Hélas !

il a mis le malheur en train ; et, jour par jour, heure par heure, la victime de ses folies assiste à l'étalage de sa joie nouvelle.

CHAVASSIEUX.

Sac-à-papier ! C'est l'inventaire de tes chagrins que tu fais, et pas celui de la maison !

THÉRÈSE.

Pauvre femme ! Plus savante aux manœuvres dont elle pâtit que si elle les pratiquait elle-même, plus adroite que la plus perfide, elle suit les embûches qu'on lui tend. Ses yeux inquisiteurs et pleins de larmes ne perdent pas un geste ; et sa lucidité ajoute encore à son amertume. Les chagrins d'autrefois ne servent à rien, tout est à recommencer.

CATHERINE.

Mais la femme dont vous parlez a tort de désespérer, madame. En somme, la trahison de son mari ne lui est pas démontrée.

CHAVASSIEUX.

On n'a pas le droit d'échafauder un désastre sur de simples préventions.

Augustin apparaît au fond, les mains surchargées de livres.

THÉRÈSE, violemment.

La douleur nous renseigne exactement, je l'ai dit, et je le maintiens.

AUGUSTIN, du fond.

Tu as raison, maman.

CHAVASSIEUX.

Tu connais le cœur humain, toi, n'est-ce pas ?

AUGUSTIN, de loin.

Dame ! J'ai là, à gauche, de quoi souffrir, comme les autres...

CHAVASSIEUX.

Et de quoi tracasser tout le monde. (Avec colère.) Jalousie du diable !

CATHERINE, allant et venant.

Pour ma part, quand je suis jalouse, j'écarte les soupçons. Il vaut mieux ne pas approfondir, madame, il vaut mieux ne pas savoir.

CHAVASSIEUX.

Pourquoi chercher ? Pourquoi se ronger ? Du moment que la maison marche et que l'homme ne dépense pas ?

THÉRÈSE.

J'attendais ça !

VIRGINIE, à Chavassieux, en classant des livres.

Moi, si j'avais un mari qui me donnât tout ce qu'il me faut, je ne m'inquiéterais pas de ses frasques, et je vous promets que je lui resterais fidèle, aurait-il l'âge de Mathusalem !

AUGUSTIN, de loin, tout en portant des livres.

Salue, bon-papa : cette déclaration est pour toi.

CHAVASSIEUX, à Augustin.

Ramasse donc tes livres qui sont tombés, au lieu de t'occuper de mon avenir.

AUGUSTIN, ramassant ses livres.

Aidez-moi, Virginie.

CHAVASSIEUX.

Décampe, troubadour, ou je te déshérite.

AUGUSTIN, du fond.

Tu oublies que tu es pauvre, grand-père.

CHAVASSIEUX.

Au fait, je n'y songeais plus.

Augustin et Virginie sortent.

THÉRÈSE, triant des volumes.

Je préfère qu'il s'éloigne, et pourtant si sa jeunesse ne

vous défendait pas de l'interroger, je suis certaine qu'il vous répondrait les mêmes choses que sa mère.

CHAVASSIEUX.

Malheureusement.

THÉRÈSE, *avec une gaieté feinte.*

Ma parole, à vous écouter l'un et l'autre, il faudrait attendre le flagrant délit pour être sûre de l'infidélité d'un homme.

CATHERINE, *écrivant.*

Le doute cependant doit profiter à l'accusé.

THÉRÈSE, *continuant sa tâche.*

La certitude? Mais qui est-ce qui la possède? Qui est-ce qui l'obtient? Mais il y a des amants qu'on pince; et presque dans un lit, et qui vous répliquent que c'est de l'amitié? Témoin la compagne de Georges Dandin ou celle de Boubouroche.

CHAVASSIEUX.

Deux Parisiennes, je gage.

THÉRÈSE.

Elles voyagent, les Parisiennes!

CHAVASSIEUX, *des livres dans les mains.*

Qu'est-ce qu'on deviendrait si tous les amants étaient découverts!

THÉRÈSE.

Le monde entier les absout.

CATHERINE.

Ceux-ci les espionnent, et ceux-là les protègent.

Augustin paraît au fond.

THÉRÈSE.

Tromper son mari ou tromper sa femme, c'est comme tromper la douane; et le plus honnête homme prête les mains aux fraudeurs.

AUGUSTIN, de loin.

L'amour doit inspirer des tours cruels, des tours extraordinaires.

THÉRÈSE.

Tu n'as qu'à parcourir cette bibliothèque, mon petit, et tu pourras y puiser toutes les ruses nécessaires.

CATHERINE, des livres dans les mains.

Molière, Beaumarchais, Marivaux, et nos vertueux classiques sont impatients de compléter ton éducation.

AUGUSTIN, circulant.

Bénis soient le fauteuil de Chérubin et le paravent de Fortunio!

THÉRÈSE.

Une phrase indifférente cache souvent un signal, et renferme en même temps le désastre d'une vie.

CATHERINE.

Une bague changée de doigt signifie quelquefois: Je viendrai.

CHAVASSIEUX.

Un rideau qu'on agite agite aussi le cœur.

AUGUSTIN, de loin.

Oh! la torche d'Iseult dans la forêt de Cornouailles!

THÉRÈSE, dissimulant.

Que faire contre deux êtres qui ont juré de se rencontrer? Si pénétrant qu'on soit, les amants seront toujours plus forts que leurs victimes.

AUGUSTIN.

Une rose qui tombe, une phrase de Wagner, le parfum d'un mouchoir, un livre de Verlaine, voilà leurs intermédiaires, voilà leurs armes redoutables!

THÉRÈSE.

La nuit, les bois, les routes, les éléments et les circonstances, le progrès et la nature, ils utilisent tout pour se rejoindre impunément.

CHAVASSIEUX.

Les animaux eux-mêmes leur servent de complices.

VIRGINIE, à Chavassieux.

Dans mon ancienne place, le chien se gardait d'aboyer, quand le monsieur de madame enjambait la clôture.

Elle sort emportant une pile de livres.

CHAVASSIEUX, renchérissant.

Tu te rappelles madame Moultou, qui demeurait à l'angle du petit Séminaire?

THÉRÈSE.

La femme du bijoutier?

CHAVASSIEUX.

Je lui ai plu dans ma jeunesse.

AUGUSTIN.

Jusqu'au crime, bon-papa?

CHAVASSIEUX.

Eh bien, c'est un canari que je lui avais donné qui facilitait nos rendez-vous. Les jours où je pouvais monter chez elle, la cage était accrochée dehors, à la fenêtre. Les jours où le mari était là, le serin chantait dans la maison.

THÉRÈSE, stupéfaite.

Tu plaisantes?

CHAVASSIEUX.

Pas le moins du monde.

THÉRÈSE, avec exaltation.

Ah! La drôle d'idée! L'amusant stratagème!

AUGUSTIN.

Scélérat de grand-père!

CATHERINE.

M. Chavassieux se vante, madame.

THÉRÈSE.

Alors, vraiment, la cage était accrochée à la persienne?

CHAVASSIEUX.

A la fenêtre du pan coupé.

THÉRÈSE.

Comme une fleur...

CHAVASSIEUX.

A la boutonnière.

THÉRÈSE.

Et aussitôt, tu bondissais dans l'escalier?

CHAVASSIEUX.

En ce temps-là, j'étais d'attaque.

THÉRÈSE, s'animant de plus en plus.

Je vois d'ici la fenêtre du coin, et le visage impatient de ta bonne amie.

CHAVASSIEUX.

Ah! l'aimable commerçante!

THÉRÈSE.

Et tandis que vous le dupiez, le mari débonnaire faisait sans doute sa manille au café?

CHAVASSIEUX.

Au Chariot d'or.

THÉRÈSE.

Il n'était donc pas jaloux, l'imbécile! Comment ne s'est-il pas aperçu de votre manège? Pourquoi ne veillait-il pas sur son bien?

CHAVASSIEUX.

Je m'en chargeais.

THÉRÈSE.

Mais il aurait dû rôder autour de la maison, se blottir sous la porte et t'écharper au passage.

CHAVASSIEUX.

Tu aurais voulu qu'on tuât ton père?

AUGUSTIN.

Tu ne serais pas là, maman!

CHAVASSIEUX.

Heureusement, tout le monde n'a pas ta manie de la justice.

THÉRÈSE.

C'est égal, tu en conviendras, de si joyeuses perfidies mériteraient quelquefois une correction.

CHAVASSIEUX.

Ne sois pas plus conjugale que le mari, je t'en conjure.

AUGUSTIN.

Tu contribuais peut-être au malheur de quelqu'un, bon-papa?

CATHERINE.

Et vous n'aviez probablement pas l'excuse de l'amour, monsieur Chavassieux?

CHAVASSIEUX.

Comment? Vous aussi, vous m'entreprenez?

THÉRÈSE, *avec égarement, presque à elle-même.*

La fenêtre!... Je vois la fenêtre!

CHAVASSIEUX.

En voilà des juges! Au lieu de vous liguer tous contre

moi, vous feriez mieux d'aller me quérir ce papier d'affaires que j'attends depuis une heure.

AUGUSTIN.

J'ai réclamé l'acte en haut, à la comptabilité. On m'a répondu qu'il se trouvait ici dans un de ces cartonniers.

CHAVASSIEUX.

Va tout de même te promener au deuxième étage. Je t'ai assez admiré.

AUGUSTIN.

Maman a besoin de moi.

CHAVASSIEUX.

J'ai à causer avec elle.

THÉRÈSE.

Résigne-toi, mon petit. (A tous, en cherchant des papiers.) Quelle brute que ce mari-là !... Les gens qui s'accoutument à de pareils affronts ne sont vraiment pas dignes de pitié. (A Augustin, en lui remettant un paquet d'épreuves.) Tiens.

AUGUSTIN.

Tu me renvoies ?

THÉRÈSE.

Prends ces bonnes feuilles destinées aux Borie. Tu as le temps de les porter chez eux avant le retour de ton père.

AUGUSTIN.

Tu l'exiges ?

CATHERINE, à Chavassieux.

Je vous remets à l'instant le contrat demandé.

CHAVASSIEUX.

Ne vous donnez pas cette peine, mademoiselle ; je parviendrai bien à le dénicher.

THÉRÈSE, à Catherine.

Ne vous préoccupez pas, j'aiderai mon père.

CATHERINE.

Soit.

THÉRÈSE, *à elle-même.*

Une cage... des fleurs... la différence n'est pas grande.

CATHERINE, *à Augustin.*

Passe devant, Augustin.

SCÈNE V

CHAVASSIEUX, THÉRÈSE

THÉRÈSE, *avec violence.*

Ton exemple est sans réplique... Grâce à toi, je suis éclairée.

CHAVASSIEUX.

Domine-toi, voyons. Tu retombes dans ta frénésie.

THÉRÈSE.

Je te suis reconnaissante, et du fond de l'âme.

CHAVASSIEUX.

D'habitude, tu ris des frasques de ton père.

THÉRÈSE.

Tu as raison de le proclamer. Toutes les divinations du cœur ne valent pas le plus petit fait matériel, le fait le plus vulgaire.

CHAVASSIEUX.

Qu'est-ce que le canari de madame Moultou peut bien avoir de commun avec les escapades de ton mari? Je ne comprends pas.

THÉRÈSE.

Parce que tu n'aimes pas assez ta fille.

CHAVASSIEUX.

Je t'aime beaucoup cependant.

THÉRÈSE.

Moins que l'argent.

CHAVASSIEUX.

Dame!... Mais plus que tu ne crois, et sincèrement je me reproche d'avoir provoqué ce nouvel accès de désespoir.

THÉRÈSE.

Tu aurais cherché que tu n'aurais pas trouvé mieux pour me démontrer l'évidence de mon infortune.

CHAVASSIEUX.

Explique-toi, enfin. Je ne comprends toujours pas.

THÉRÈSE.

Tout à l'heure, en passant devant la Commanderie, j'ai aperçu des fleurs attachées à une fenêtre.

CHAVASSIEUX.

Eh bien, après?

THÉRÈSE.

Eh bien! Ces fleurs ont été accrochées là à l'intention de mon mari.

CHAVASSIEUX.

Pour ton mari?

THÉRÈSE.

Pour l'attirer dans la maison.

CHAVASSIEUX.

Et voilà pourquoi tu mets toute une famille à l'envers?

THÉRÈSE.

En ce moment, ils sont là-bas ensemble. T'en faut-il davantage?

CHAVASSIEUX.

Tu es folle d'établir un rapprochement entre l'histoire que je t'ai racontée et ces fleurs de la Commanderie. Un oiseau n'est pas un bouquet.

THÉRÈSE.

Mais un signal est un signal.

CHAVASSIEUX.

Madame Allain demeure sous ton toit. Si elle avait les intentions que tu lui prêtes, elle n'aurait pas besoin de transporter ses charmes à deux lieues d'ici.

THÉRÈSE.

Tu ignores les délicatesses de la trahison.

CHAVASSIEUX.

Et ils iraient se cacher dans une bâtisse ouverte aux quatre vents, et remplie d'ouvriers?

THÉRÈSE.

Le premier étage est parfaitement clos.

CHAVASSIEUX.

Est-ce que ton mari ne perd pas tous les jours son temps à la Commanderie? Pourquoi serait-il plus coupable aujourd'hui qu'hier?

THÉRÈSE.

Hier, madame Allain n'était pas sa maîtresse. Elle l'est aujourd'hui.

CHAVASSIEUX.

Tu n'en sais rien.

THÉRÈSE.

Je le sais tout de même.

CHAVASSIEUX.

De par ta satanée double vue sans doute? Car tu con-

damnes ton mari et cette femme en vertu de tes soupçons et non en vertu de la moindre preuve.

THÉRÈSE.

Ces fleurs, à cette place insolite, confirment leur entente.

CHAVASSIEUX.

Tu fondes ta certitude sur une observation enfantine.

THÉRÈSE.

Si insignifiante qu'elle te paraisse, elle corrobore et justifie mes défiances.

CHAVASSIEUX.

Je voyais bien que tu suivais ton idée, quand tu nous prodiguais tes théories. En somme, les opinions générales ne servent jamais qu'à exprimer un sentiment particulier.

THÉRÈSE, *désignant un seau de cuivre.*

En attendant, ces iris que j'ai cueillis ce matin sont pareils aux iris que j'ai remarqués à la Commanderie.

CHAVASSIEUX.

Tous les iris se ressemblent.

THÉRÈSE.

Ceux de là-bas ont été dérobés à ce vieux seau de cuivre.

CHAVASSIEUX.

C'est bientôt dit.

THÉRÈSE.

Évidemment, je ne les ai pas entre les mains, et je ne peux pas les comparer avec ceux-ci.

CHAVASSIEUX.

Alors, on n'affirme pas.

THÉRÈSE.

Mais, si ce sont des preuves concluantes, palpables, que

tu exiges, je n'ai que l'embarras du choix. Ces tiroirs en sont pleins, et ce meuble surtout...

Elle se précipite vers un meuble.

CHAVASSIEUX, lui barrant le chemin.

Ne fouille pas là dedans. Ton mari ne te le pardonnerait pas.

THÉRÈSE.

Tout m'est égal.

CHAVASSIEUX.

Dieu merci, le meuble est fermé.

THÉRÈSE.

Je m'en moque. Je sais où prendre la clet.

Elle se précipite vers un autre meuble.

CHAVASSIEUX.

On doit le respect à une serrure.

THÉRÈSE.

Rien... Qu'a-t-il fait de ses clefs? Depuis quinze jours il les emporte avec lui ou les cache.

CHAVASSIEUX.

Il a joliment raison.

THÉRÈSE.

Hier je les avais découvertes sous ce flambeau. (Cherchant.) Où sont-elles?... Peut-être ici... dans quelque coin... Peut-être derrière ces volumes... ou tout simplement les a-t-il sur lui.

CHAVASSIEUX.

Pardine, elles sont dans sa poche.

THÉRÈSE.

Ce matin, comme il serrait des lettres dans cette crédence, il s'est aperçu que je le regardais, je me rappelle. De là sans doute ce surcroît de précautions.

CHAVASSIEUX.

Avoue qu'il a eu bon nez.

THÉRÈSE, cherchant.

Ah! ces clefs! je les veux, je les aurai, il me les faut.

CHAVASSIEUX.

Renonce à cette perquisition ridicule.

THÉRÈSE.

Je n'arriverai donc pas à les voler!

CHAVASSIEUX.

Tu pleures de ne pas les trouver et tu pleureras davantage si tu les découvres.

THÉRÈSE.

J'accepte le supplément de chagrin qu'elles vont m'apporter.

CHAVASSIEUX.

Je t'interdis de les chercher.

THÉRÈSE, les trouvant.

Je les tiens!

CHAVASSIEUX, lui barrant la route.

Je ne serai pas complice de ton inconvenance!

THÉRÈSE.

Puisque tu refuses de me croire, ne m'empêche pas de t'édifier.

CHAVASSIEUX.

A ton aise, après tout, je m'en lave les mains.

THÉRÈSE, s'élançant, puis s'arrêtant.

Eh bien!

CHAVASSIEUX.

Tu hésites?

THÉRÈSE, revenant sur ses pas.

Pourquoi les avait-il posées là, sur sa table, en évidence, et comme à dessein? Mon inquiétude ne lui suffit donc pas? (Elle replace les clefs sur la table.) Craint-il que j'ignore l'immensité de ma ruine?

CHAVASSIEUX.

Tu changes d'idée?

THÉRÈSE.

Quel est son but? Aurait-il résolu de m'apprendre de force la vérité?

CHAVASSIEUX.

Commence par te renseigner, tu épilogueras ensuite.

THÉRÈSE, reprenant les clefs et se précipitant vers le meuble.

A la grâce de Dieu!... Au moins je serai fixée... (Reculant.) J'ai peur... Il vaut mieux ne pas savoir, me disait Catherine à l'instant... et Catherine est une amie raisonnable...

Elle s'élance vers le perron en brandissant les clefs.

CHAVASSIEUX.

Qu'est-ce que tu agites en l'air?

THÉRÈSE, jetant les clefs.

Je préfère son conseil honnête à l'invitation perfide de ces clefs.

CHAVASSIEUX.

Tu les a jetées?

THÉRÈSE.

Oui.

CHAVASSIEUX.

Imprudente!

THÉRÈSE, avec désespoir.

Oui, je les ai jetées, comme une folle, comme une malheureuse... Elles sont maintenant au fond de la rivière... et je ne connaîtrai pas ce que je désirais tant connaître... Pourquoi me suis-je désarmée?

CHAVASSIEUX.

Tu regrettes toujours quelque chose.

THÉRÈSE, *se cramponnant aux vêtements de son père.*

Songe qu'il va tabler sur mon ignorance pour m'appliquer de nouvelles tortures, pour me trahir sans scrupule. C'est le droit de continuer que je viens de lui laisser prendre... Et, tout à l'heure, quand je me plaindrai, il m'accusera d'injustice.

CHAVASSIEUX.

Je ne suis pas un prunier, tu me secoues trop fort.

THÉRÈSE, *s'exaltant de plus en plus.*

Et pourtant ma douleur, encore plus atroce que les autres jours, ne peut pas se tromper. Mes yeux ont vu ce qu'ils ont vu, et le désordre de cette chambre est bien un désordre d'amour.

CHAVASSIEUX.

Je ne trouve pas, moi.

THÉRÈSE, *courant éperdue dans la pièce.*

Des preuves? Mais je n'ai qu'à faire un geste pour en ramasser... Mais ce gant que voici n'est-il pas une preuve?

CHAVASSIEUX.

Un gant! La belle affaire!

THÉRÈSE, *folle de rage, brandissant le gant.*

Tu en as tellement vendu que tu souris de mon indignation. Il n'en est pas moins vrai que ce chiffon l'explique, et aussi ce parquet souillé de roses, et aussi ce goûter interrompu, et ce plan de la Commanderie à moitié déchiré, et cette table à la dérive, et tout, et tout autour de nous.

CHAVASSIEUX.

Ne galope pas de cette façon, j'ai peine à te suivre.

THÉRÈSE, *heurtant les meubles, renversant les bibelots, jetant les livres par terre.*

Je n'ai pas besoin d'ouvrir ce meuble, non. Sa trahison

m'environne, je la respire. Elle s'impose à moi en dehors de ma volonté. Le parfum qui court dans cet endroit maudit est le parfum de cette drôlesse. Il dénonce son passage. Il s'accroche aux menus objets de notre intimité.

CHAVASSIEUX.

Tu vas démolir la maison.

THÉRÈSE, saisissant son père par le bras.

Elle a regardé ce livre, dérangé mon travail. Il s'est penché sur elle, elle s'est dérobée. Il l'a rejointe près de ce paravent. Je connais l'homme. Elle s'est débattue, et les fleurs de sa poitrine se sont effeuillées sur mon fauteuil habituel.

CHAVASSIEUX.

Tu me tords le poignet.

THÉRÈSE.

Cependant il est permis de conclure que l'entreprise n'a pas dû marcher assez vite au gré de Michel, car ces papiers qu'il a coupés par petits morceaux, selon sa manie, attestent sa mauvaise humeur. Voilà les ciseaux, du reste. Et ces deux chaises demeurées face à face annoncent un repos dans la lutte. Il a fallu plaider, convaincre, il a débité ses mensonges ordinaires. Naturellement, la bourgeoise s'est refusée une seconde fois, mais elle est tout de même partie avec lui par cette porte, ou plutôt par ici. Ce mouchoir de poupée indique encore sa trace, et maintenant, ils sont d'accord.

CHAVASSIEUX, hors d'haleine.

D'accord, d'accord... peut-être moins que tu ne l'imagines... Il y a des coquettes qui vous faussent compagnie au moment capital.

THÉRÈSE.

Pas à lui.

CHAVASSIEUX.

Même quand la couverture est faite. Tu crois toujours ton mari irrésistible.

THÉRÈSE, avec déchirement.

Je te dis qu'il est son amant, son amant, à la minute où je te parle. Ma jalousie traverse les murailles et m'inflige toutes les images... sa chance est complète, et les souffrances de ma chair dépassent celles de mon âme.

CHAVASSIEUX.

Dans tous les cas, il n'aime pas cette femme, il ne peut pas l'aimer, et cette conviction devrait engendrer ton mépris.

THÉRÈSE.

Qu'importe qu'il l'aime ou non, le bonheur qu'elle lui procure suffit à mon désespoir.

CHAVASSIEUX, choqué.

Thérèse, je suis ton père.

THÉRÈSE.

Mais il n'entend donc pas que tout mon être l'appelle? Comment son cœur n'est-il pas remué de loin? Comment ose-t-il réaliser un plaisir qui me coûte tant de larmes?... Hélas! ma désolation ne l'empêche pas d'être heureux... J'ai beau lui crier que je l'adore.... je ne suis pas celle qu'il écoute, je ne l'intéresse plus... Elle le tient dans ses bras, et les miens dédaignés n'étreignent que le vide.

CHAVASSIEUX.

Ma pauvre fille, comme tu me causes des émotions!

THÉRÈSE, avec déchirement.

Dieu des vaincus, Dieu des miséricordes! si vous avez pitié de moi, rendez-moi le doute. Mon malheur est au-dessus de mes forces... Je ne veux pas de la vérité... Refaites de moi une misérable espionne... Je n'accepte pas mes larmes d'aujourd'hui, elles sont trop cuisantes... Je redemande mon supplice d'hier... Qu'on bannisse de mon cerveau les choses que je sais... qu'on y ramène l'incertitude... Je veux douter, je veux douter encore.

Elle sanglote.

CHAVASSIEUX, attendri.

Thérèse, ma petite Thérèse, surmonte ta douleur, reviens à la raison.

THÉRÈSE.

A quoi bon? Plus j'ai de raison, plus j'ai de chagrin.

CHAVASSIEUX.

Comment ai-je fabriqué un enfant pareil?

THÉRÈSE.

Ce n'est pas seulement un enfant que tu as créé. C'est une femme, et une femme avec toutes ses faiblesses, avec toutes ses haines.

CHAVASSIEUX.

Tu n'as pas honte à ton âge d'aimer un homme à ce point-là?

THÉRÈSE.

Tu ne connais que les cœurs de bonnes, toi!

CHAVASSIEUX.

Si prodigieux que soit ton mari, il ne représente pourtant pas à lui seul la somme de tes joies. Ton fils, ta maison et même ton vieux père comptent peut-être aussi dans ton existence. Considère ce qui te reste encore.

THÉRÈSE.

Et toi, il y a un quart d'heure, quand tu te lamentais pour une contestation de quelques cents francs, songeais-tu aux rentes que tu possèdes?

CHAVASSIEUX.

D'abord, je n'ai pas de rentes.

THÉRÈSE.

Songeais-tu à tes autres biens, à tes terres, à tes vignes, à tes fermes? Eh bien! ta fille te ressemble. Je me soucie de ce que je perds et non de ce que je garde.

CHAVASSIEUX, *éclatant.*

Mais de mon temps, saprelotte, on ne faisait pas tant d'histoires autour d'une infidélité. Un ménage n'était pas détruit par un coup de canif.

THÉRÈSE, *avec épouvante.*

Et si je suis en face d'un amour qui commence? Si sa fantaisie devient un attachement? Si demain, aujourd'hui, il part avec elle?

CHAVASSIEUX.

Calme-toi, je t'en supplie. Épargne mes soixante-dix ans.

THÉRÈSE.

Madame Allain est délibérée, sans scrupules. Elle peut très bien lui suggérer une folie.

CHAVASSIEUX.

Les sentiments de ton mari sont moins fougueux que les tiens.

THÉRÈSE.

Qu'en savons-nous? Ce qui est certain, c'est qu'il devrait être là depuis une heure et qu'il n'est pas encore rentré. Pourvu qu'ils ne s'échappent pas ensemble!

CHAVASSIEUX.

Ma parole d'honneur, tu as l'esprit malade. Autrement tu n'irais pas supposer qu'un père de famille, et dont les tempes sont déjà grises, abandonne avec cette désinvolture sa compagne, son enfant et sa maison de commerce.

THÉRÈSE.

Il ne serait ni le premier, ni le dernier.

CHAVASSIEUX.

On s'amuse, mais on ne part pas. On ne commet pas cette bévue, lui surtout. On ne sacrifie pas à une femme qui passe sa probité de négociant, une industrie en pleine transformation, et qu'un commanditaire ingénu va peut-être convertir en pactole.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que la fortune à côté d'une passion ?

CHAVASSIEUX, indigné.

Malheureuse ! Tu oublies que ton mari est mon débiteur.

THÉRÈSE, éperdument.

Et le mien ? Crois-tu qu'il ne l'est pas ? Il me doit davantage qu'à toi. Je lui ai donné ma jeunesse, ma fidélité, mon intelligence. Je lui ai prodigué les pardons. Il m'a coûté quinze ans de larmes. Et pour tous ces biens jetés à ses pieds, je ne lui demande en échange qu'un peu d'effusion tardive et la sécurité de l'arrière-saison. Moi aussi, je désire être payée.

CHAVASSIEUX.

Oh ! tu le seras certainement avant moi. Car, j'en ai la certitude, les convulsions de votre ménage anéantiront bientôt vos chances de réussite. Et comme toujours, je serai la victime de votre effervescence. Il n'y a pas à dire, la légèreté de ton mari et ta constance incurable paralysent la prospérité d'une maison.

THÉRÈSE, avec jalousie.

Que tu aies tort ou raison, Michel n'est pas encore là.

CHAVASSIEUX, avec colère.

Quand on accorde tant d'importance à l'amour, d'une façon ou de l'autre ; on ne se met pas dans les affaires, on ne signe pas des traités, on n'emprunte pas à Pierre et à Paul, on commence par être riche. Jadis, je ne pensais à la bagatelle qu'à sept heures du soir, une fois le magasin fermé, ou le dimanche. Ce n'est pas avec des trahisons et des jalousies qu'on rembourse ses créanciers.

THÉRÈSE, indignée.

L'argent, ton argent, voilà ce qui t'obsède, pendant que je me désespère. D'ailleurs, sans ton avarice, je ne serais pas si torturée en ce moment.

CHAVASSIEUX.

Tu m'accuses?

THÉRÈSE.

Ce qui arrive est ta faute.

CHAVASSIEUX.

Tu as du toupet.

THÉRÈSE.

Ce matin, quand je t'ai rencontré à deux pas de la grille, tu m'as promis de t'installer ici jusqu'à mon retour et de surveiller les allures de Michel et de Madame Allain.

CHAVASSIEUX.

J'ai tenu ma promesse.

THÉRÈSE.

Bien mal. Vu qu'au bout de cinq minutes, tu t'es empressé de les laisser en tête à tête.

CHAVASSIEUX.

Je ne m'entends pas avec ton mari.

THÉRÈSE.

Parce que tu songes toujours à ton porte-monnaie. Tu auras sans doute eu peur de quelque nouvelle saignée, et tu auras détalé par prudence.

CHAVASSIEUX.

J'ai presque été victime d'une extorsion.

THÉRÈSE.

Pourquoi n'es-tu pas resté davantage auprès d'eux? Pourquoi ne m'as-tu pas sacrifié une heure de ton temps inutile? Une heure de plus, et la chance tournait peut-être en ma faveur, le caprice de Michel s'évanouissait peut-être en fumée... une heure... une heure... et l'imprévu de la vie me conservait ma félicité.

CHAVASSIEUX.

Tu appelles ça ta félicité!

THÉRÈSE, avec désespoir.

Appelle ça le malheur, la duperie, l'imbécillité, si bon te semble. Je m'en contentais, j'étais heureuse. (Avec amour.) Depuis cinq ans, à force d'adresse et de courage, j'avais pris possession de son cœur inoccupé, je remplissais l'intervalle de ses fautes. Sans doute, il ne m'aimait pas comme j'avais rêvé d'être aimée. Mais il me laissait l'idolâtrer, et de ce bonheur partiel, j'avais fait un bonheur complet.

CHAVASSIEUX, embrassant Thérèse.

Mon pauvre mignon, je finis par te plaindre.

THÉRÈSE, sanglotant.

Pourquoi me l'a-t-elle volé? Puisqu'elle ne cherchait que du plaisir, tous les hommes pouvaient la satisfaire, tandis que lui seul pouvait combler mon ambition.

CHAVASSIEUX, avec mélancolie.

Ah! ta mère était moins amoureuse!

THÉRÈSE, se ressaisissant.

Je veux le revoir, il m'appartient, j'ai besoin de lui, je le disputerai.

CHAVASSIEUX.

Bravo, je te préfère ainsi. Essuie tes yeux et reconquiers ton mari.

THÉRÈSE.

Si cette femme ne me le rend pas, je te jure que je la tue.

CHAVASSIEUX.

Pas si haut. Le charpentier d'en face va croire qu'on assassine quelqu'un.

THÉRÈSE.

Ah! la gueuse, l'intrigante. Elle a eu raison de déjeuner dehors. Je lui conseille de ne pas reparaître ici,

CHAVASSIEUX.

Ton explosion est légitime, et je l'approuve, pourvu toutefois qu'elle ne mette pas M. Bussienne en fuite.

THÉRÈSE.

Je me fiche du monde entier.

CHAVASSIEUX.

D'une commandite?

THÉRÈSE.

Quand elle rentrera, elle trouvera ses malles dans la cour. Je lui défends de s'asseoir sur une chaise. Elle ne franchira pas cette porte, ou je l'étrangle de ces mains travailleuses, et plus énergiques que celles d'un homme.

CHAVASSIEUX.

Réfléchis, le scandale peut tourner contre toi. Tu parviendrais mieux à tes fins, en lui disant vertement son fait et en la priant de décamper dans les vingt-quatre heures. Cette marge est suffisante à la conclusion de ses affaires.

THÉRÈSE.

Elles sont réglées depuis longtemps, ses affaires. J'ai vu ses titres de propriété. Les actes sont préparés et n'attendent que sa signature.

CHAVASSIEUX.

Elle a la procuration de son mari?

THÉRÈSE.

La procuration est arrivée. Bardot me l'a déclaré ce matin. Elle mentait en affirmant le contraire.

CHAVASSIEUX.

Pourquoi n'as-tu pas demandé au principal d'envoyer les actes chez toi, afin qu'elle les signe et déménage aussitôt?

THÉRÈSE.

L'idée ne m'en est pas venue. Mais Bardot est un vieil ami à toi. Cours chez lui et fais le nécessaire.

CHAVASSIEUX.

Que je coure chez Bardot, moi, dans l'état d'épuisement où tu m'as mis ?

THÉRÈSE.

Tu n'as pas ta voiture ?

CHAVASSIEUX.

Permets que je souffle un peu ; je suis malade d'émotion, et ma gastralgie de Grenoble est en train de me tirailler.

THÉRÈSE.

Te voilà bien. Pour une fois que je m'adresse à ton cœur, tu me répliques par ton estomac.

CHAVASSIEUX.

Ne te fâche pas, ma petite. Je causerai avec Bardot cette après-midi, je te le promets. Je vais même passer tout de suite à son étude, et j'espère que demain tu seras délivrée de cette gourgandine.

THÉRÈSE, *avec rage.*

Demain ? Est-ce que tu deviens fou à ton tour ? Désires-tu que Michel reste un jour de plus son amant ? Mais d'ici demain, j'ai le temps de mourir de jalousie. Il faut qu'elle parte aujourd'hui, tantôt, dans une heure, dans cinq minutes ; il faut qu'elle débarrasse le plancher. Elle ne s'imposera pas davantage. Je la chasse, je la chasse, je la chasse !!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, AUGUSTIN

AUGUSTIN, *maîtrisant son émotion.*

Qui veux-tu chasser, maman ?

CHAVASSIEUX.

Nous parlions de Catherine.

AUGUSTIN.

Comment ! De Catherine ?

CHAVASSIEUX.

Ta mère lui trouve des allures un peu trop romanesques et elle a résolu de la congédier.

THÉRÈSE.

N'écoute pas les absurdités de ton grand-père.

AUGUSTIN.

Pourquoi pleures-tu, alors ?

CHAVASSIEUX.

Parce qu'elle est folle, parbleu ! D'ailleurs, la maison de tes parents est une maison d'aliénés.

AUGUSTIN.

Ce n'est peut-être pas le moment de le dire.

CHAVASSIEUX.

Un mot de plus, et je le crie par la fenêtre.

THÉRÈSE.

Où vas-tu ?

CHAVASSIEUX.

Tu le sais bien.

THÉRÈSE.

Chez Bardot ?

CHAVASSIEUX.

Naturellement.

THÉRÈSE.

Tu reviens déjeuner ?

CHAVASSIEUX.

Ne compte pas sur moi.

AUGUSTIN.

Tu l'abandonnes ?

CHAVASSIEUX.

J'aime mieux passer pour égoïste que d'assister à des chagrins que je désapprouve.

AUGUSTIN.

Mauvais cœur.

CHAVASSIEUX.

Et puis, ça ne me réussit jamais, quand je déjeune dehors.

SCÈNE VII

THÉRÈSE, AUGUSTIN

AUGUSTIN, d'une voix tremblante.

Maman ?...

THÉRÈSE.

Tu as vu les Borie ?

AUGUSTIN.

Je n'ai rencontré personne. Ils sont tous partis ce matin pour Florence.

THÉRÈSE.

Sans prévenir ?

AUGUSTIN.

Quelqu'un de la famille est mort là-bas.

THÉRÈSE.

Sans doute un frère de M. Borie.

AUGUSTIN.

J'ai à te parler, mère.

THÉRÈSE.

Tu as rapporté les bonnes feuilles ?

AUGUSTIN.

J'ai laissé le paquet au jardinier.

THÉRÈSE.

Il le fera parvenir.

AUGUSTIN.

A Florence ?

THÉRÈSE.

Ou ailleurs.

AUGUSTIN.

Mère, c'est vraiment de Catherine que tu veux te séparer ?

THÉRÈSE.

Tu as entendu ton grand-père ?

AUGUSTIN.

Tu m'as conseillé de ne pas l'écouter.

THÉRÈSE.

Il a une telle façon de s'attaquer aux gens qu'il vous donne tout de suite envie de les défendre.

AUGUSTIN.

Sois franche, maman. Catherine est étrangère à ton émotion.

THÉRÈSE.

Je n'ai plus d'émotion.

AUGUSTIN.

La chose est donc bien grave ?

THÉRÈSE.

Ne m'interroge pas davantage.

AUGUSTIN.

Je suis digne pourtant de connaître la vérité.

THÉRÈSE.

Comme tu es pâle !

AUGUSTIN.

Comme tes mains sont brûlantes !

THÉRÈSE.

Bientôt, je te dirai.

AUGUSTIN.

Maintenant.

THÉRÈSE.

Non.

AUGUSTIN.

Nous ne nous cachons rien d'habitude ?

THÉRÈSE.

Viens aider ta mère à travailler.

AUGUSTIN.

Tout à l'heure. Quand tu m'auras expliqué le motif de ta peine. Que se passe-t-il chez nous, pour que tu éludes, pour que tu mentes, toi ; pour que tu t'associes aux calomnies de mon grand-père ?

THÉRÈSE.

N'as-tu pas été le premier à t'apercevoir combien Catherine semblait préoccupée ?

AUGUSTIN.

Ne continue pas, je t'en prie. Tu n'arriveras pas à me donner le change.

THÉRÈSE.

Augustin !...

AUGUSTIN.

Je ne suis pas un enfant, voyons, et tu me feras difficilement admettre que cette fille si méconnue, si misérable elle-même, et d'ailleurs si loyale, puisse te causer la moindre

inquiétude personnelle. Tu souffres par une autre, plus heureuse, et plus aimée peut-être ? Allons, avoue-le-moi, maman

THÉRÈSE.

Tu es fou d'avoir une pensée pareille ?

AUGUSTIN, avec désespoir.

Mais tu dois te tromper, tu te trompes, j'en suis sûr. Ah ! maman, puisque tu m'adores, je t'en supplie, ne la chasse pas !

THÉRÈSE, épouvantée.

Mon petit Augustin !

AUGUSTIN.

L'heure que tu redoutais est venue.

Un long silence.

THÉRÈSE, gravement.

Et tu tiens beaucoup à sa présence ?

AUGUSTIN.

Je ne veux pas être privé d'elle. Et pourtant si tu as raison de souffrir, il faudra bien que je meure.

THÉRÈSE.

Toi !

AUGUSTIN.

Je ne pourrai pas supporter certaine préférence.

Un silence.

THÉRÈSE.

Je te jure que j'ai tort de souffrir, et que celle dont tu es épris ne songe pas à qui tu crois.

AUGUSTIN.

Tu étouffes ta douleur pour apaiser la mienne. Je te connais, maman.

THÉRÈSE.

Je n'ai pas de tristesse importante, je te l'affirme. Et

rien ne m'autorise à précipiter le départ d'une personne qui ne m'a fait aucun mal.

AUGUSTIN.

Je prévoyais ton sacrifice.

THÉRÈSE.

Mais je n'ai jamais pensé sérieusement à limiter son séjour.

AUGUSTIN.

Ton désespoir pourtant n'était pas simulé.

THÉRÈSE.

Mes paroles n'avaient pas la gravité que tu leur attribues. Ce n'était pas le chagrin qui les dictait, c'était l'irritation, la colère.

AUGUSTIN.

Un autre sentiment.

THÉRÈSE.

L'injustice, mon petit ami, l'injustice humaine. En toute sincérité, je rougis de mon égarement, et, si je t'en révélais la cause véritable, tu sourirais, malgré ton désarroi, tant elle est insignifiante.

AUGUSTIN.

Tu vas encore forger une histoire.

THÉRÈSE.

Je n'ai pas besoin de bâtir un roman, je t'assure, la réalité suffit. Va, elle est très ordinaire, la cause de mon irritation.

AUGUSTIN.

Je sens que tu me leurres.

THÉRÈSE.

Veux-tu que je te dise ? Il faut l'imputer à mon surcroît de besogne, ou plutôt à l'inconséquence actuelle de ton père.

AUGUSTIN.

Parle vite, si tu ne me trompes pas.

THÉRÈSE.

Ce matin, devant toi, il m'avait promis de m'aider à dresser l'inventaire, tu te rappelles ? Et il m'a encore manqué de parole, comme hier, comme tous les jours depuis trois semaines. A mon retour de la vallée, je comptais le trouver ici, installé à sa table... au lieu de cela...

AUGUSTIN.

Eh bien ?

THÉRÈSE.

Eh bien, en constatant son absence, j'ai été déçue, contrariée, j'ai dissimulé mon dépit le plus longtemps que j'ai pu. Mais, une fois seule avec ton grand-père, ce dépit, habilement exploité par lui, s'est répandu en menaces, en récriminations ombrageuses...

AUGUSTIN.

Ombrageuses ?...

THÉRÈSE.

J'ai vu nos intérêts compromis, mon énergie impuissante. j'ai supposé un tas de choses. Bref, j'ai perdu la tête. Voilà l'exacte vérité.

AUGUSTIN.

La vérité complète ? Et tu t'imagines que je suis dupe de cette invention nouvelle ? Ma pauvre maman, je ne suis pas devenu soudain un paysan borné, un fils moins sensible que les autres. Tous ces détours ne servent qu'à m'effarer davantage.

THÉRÈSE.

Comment ne pas ruser avec un être aussi exalté ?

AUGUSTIN.

Un peu de franchise me calmerait sur-le-champ.

THÉRÈSE.

Tu me dois ta confiance, quoi que je dise ou que je taise.

AUGUSTIN.

Il faut que tu t'expliques, j'ai trop soif de certitude. Puisque la vérité était si simple, pourquoi ne pas l'avoir articulée tout de suite? Quel besoin d'appliquer à notre chère Catherine l'attitude équivoque dont tu es encore frémissante? Car, tu as beau prétendre le contraire, si cette femme qui bouleverse la maison ne s'en était pas prise à ton bonheur, l'idée de la mettre à la porte, comme une intruse, ne t'aurait même pas effleuré le cerveau.

THÉRÈSE.

J'ai eu tort.

AUGUSTIN.

Non, tu n'as pas eu tort. En ce moment, tu cherches à me consoler, voilà tout.

THÉRÈSE.

On n'a pas touché à mon bien, je te le jure.

AUGUSTIN.

Tu es le bon sens et l'équité en personne. Tu ne saurais être injuste, fût-ce une seconde.

THÉRÈSE.

Je ne suis pas à l'abri d'un instant de faiblesse, et j'ai pu me laisser émouvoir par la malveillance de ton grand-père.

AUGUSTIN.

Par ses insinuations.

THÉRÈSE.

La méchanceté est souvent avisée.

AUGUSTIN.

Enfin! tu avoues donc quelque chose de vrai.

THÉRÈSE.

Mais je n'ai rien à avouer, rien absolument. N'est-ce pas son rôle habituel de travestir en faute la moindre apparence de gaieté ? Quitte à tourner les talons dès qu'il a constaté le résultat de sa médisance. Voilà quinze ans qu'il pratique ce système, et tu en as presque été témoin tout à l'heure.

AUGUSTIN.

Sa médisance de ce matin était peut-être fondée.

THÉRÈSE.

Que diable ! Il est bien permis à un homme de concilier sa tendresse intime et son droit à la galanterie ; sans compter que l'entrain d'une femme, son air facile, ses provocations mêmes, ne présagent pas nécessairement sa défaillance.

AUGUSTIN.

Madame Allain n'aime pas son mari.

THÉRÈSE.

Que d'épouses affectent ce détachement, et qui sont contentes de leur bonheur régulier ! Quoi qu'il en soit, le caractère sceptique et maternel de notre amie semble défier toute entreprise.

AUGUSTIN.

Si quelqu'un de dangereux, de plus dangereux que les autres, s'occupe d'elle, elle ne pourra pas rester indifférente.

THÉRÈSE.

Ce malheur n'arrivera pas.

AUGUSTIN.

Il est peut-être arrivé.

THÉRÈSE.

Je suis sûre de ton père.

AUGUSTIN.

Admettons, ma mère adorée, admettons, je veux te croire.

Toujours est-il que ce matin, mon grand-père n'était pas là quand tu suggérais à Madame Allain d'abréger son séjour.

THÉRÈSE.

Parce qu'on perd son temps depuis qu'elle est à la maison. Le souci du devoir l'emporte quelquefois sur la courtoisie.

AUGUSTIN.

Et pour elle celui d'un mauvais dessein passe avant l'éducation.

THÉRÈSE.

Tu lui fais trop d'honneur. Madame Allain songe aux distractions présentes, uniquement.

AUGUSTIN.

Comme elle esquivait tes conseils avec la connivence de ton entourage, et sans s'occuper de tes angoisses! Sois de bonne foi, maman, tu n'as pas attendu l'hostilité de ton méchant père pour commencer à souffrir.

THÉRÈSE.

J'ai pâti dans mes occupations, dans nos intérêts, pas une minute dans mes attachements.

AUGUSTIN.

Allons donc ! dès l'apparition de madame Allain, tu as changé de figure et tu t'es tenue à l'écart de nos extravagances, moins par désir de travail que par méfiance et désapprobation.

THÉRÈSE.

Mon Dieu ! quel juge d'instruction tu fais !

AUGUSTIN.

Tes soupçons sont vieux de trois semaines, et tu n'as plus la force de les étouffer.

THÉRÈSE.

Ne me traque pas ainsi, je t'en prie.

AUGUSTIN.

A tel point que réduite à feindre, mais impuissante à te maîtriser, tu les trahissais à l'instant, malgré toi, sous le voile trop clair d'une thèse amoureuse.

THÉRÈSE.

Tu connais assez mon goût pour ce genre de problèmes.

AUGUSTIN.

Ton affolement était visible.

THÉRÈSE.

Il ne faut pas confondre les sentiments et les idées.

AUGUSTIN.

Combien tes raisons sont pauvres, à côté de ton exaltation de tantôt ! Je ne savais pas d'où venait l'orage, et quoique mal à l'aise, je t'écoutais avec candeur.

THÉRÈSE.

Reprends ta crédulité.

AUGUSTIN.

Ce matin pourtant, plusieurs interrogations bizarres sur les faits et gestes de madame Allain m'avaient déjà troublé ; mais, pour démêler les choses, j'étais trop loin de toi, semble-t-il. Ton cri de désespoir, ton triste appel devait seul nous rapprocher.

THÉRÈSE.

Chère âme exagérée.

AUGUSTIN.

Ce cri, vois-tu, je l'entendrai jusqu'à mon dernier souffle. Hélas ! hélas ! En même temps qu'il me renseignait sur l'état de ton cœur, il me révélait le secret du mien.

THÉRÈSE.

Je maudis mon emportement.

AUGUSTIN.

Car je m'en rends compte à présent, sans ta détresse, j'ignorerais peut-être encore que je suis amoureux.

THÉRÈSE.

Voilà mon œuvre.

AUGUSTIN.

J'étais bien sûr que le jour où j'aimerais, mon amour sortirait d'un désastre.

THÉRÈSE.

Ne pleure pas, mon petit Augustin, je te le répète, il n'y a pas de désastre dans la maison, et tu auras ta part en ce monde.

AUGUSTIN.

Dis-moi de souffrir avec toi, mais ne me dis pas d'être heureux.

THÉRÈSE.

Je me charge de ta destinée. Je le jure sur ta tête éperdue, aucun fait, aucun événement ne justifie ta désolation.

AUGUSTIN.

Aucun fait? Tout à l'heure, à cette place, tu déclarais que nos inquiétudes nous instruisaient mieux que toute espèce de preuves.

THÉRÈSE.

Eh! Je ne supposais pas que je préparais ton chagrin.

AUGUSTIN.

J'ai profité de ta leçon trop vite, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Qui pouvait le prévoir?

AUGUSTIN, tragiquement.

Ah! maman! maman! Notre supplice est pareil. Moi aussi, je pleure à cause de lui.

THÉRÈSE.

Tais-toi, je ne veux plus savoir ce que tu penses.

AUGUSTIN.

Moi aussi, je me demande où il est, ce qu'il fait, ce qu'il dit, et pourquoi il ne rentre pas.

THÉRÈSE.

Il sera là bientôt, et tu regretteras ton injustice.

AUGUSTIN.

Il ne rentrera pas.

THÉRÈSE.

Et moi, je t'affirme qu'il est en route.

AUGUSTIN, *tombant aux pieds de sa mère.*

Mais, qu'est-ce que ma jalousie d'une heure, quand songe au martyre de ton existence?

THÉRÈSE.

Je ne connais pas les tourments dont tu me gratifies.

AUGUSTIN.

Je ne te crois pas.

THÉRÈSE.

La bonté de ton père m'a préservée de toutes les épreuves.

AUGUSTIN.

Je ne te crois pas.

THÉRÈSE.

Ma vie, ma vie? Est-ce que chaque jour tu n'en remarques pas toi-même l'accord intelligent et fraternel, la perfection romanesque?

AUGUSTIN.

A présent, peut-être.

THÉRÈSE.

A présent et jadis.

AUGUSTIN.

Tu mens, ma mère infortunée. Tu mens sans cesse et par abnégation. Tout à l'heure, tu mentais pour me consoler, et maintenant, tu mens pour l'absoudre.

THÉRÈSE.

Comment oses-tu accuser ton père qui te défend toujours?

AUGUSTIN.

On a méconnu ton dévouement.

THÉRÈSE.

Jamais.

AUGUSTIN.

On a froissé ton orgueil, on a trahi ton adoration.

THÉRÈSE.

Ce n'est pas vrai. Tout ce que j'ai donné me fut payé de retour. Je n'ai rencontré ni la méconnaissance, ni l'ingratitude. Et je t'assure, beaucoup de femmes ont envié mon sort.

AUGUSTIN.

Tu peux multiplier les démentis et les serments, tu ne réussiras pas à me convaincre : il n'est plus temps.

THÉRÈSE.

J'ai donc perdu ton amitié?

AUGUSTIE.

Il n'est plus temps. Je viens d'acquérir une subite expérience, et mon cœur à présent est aussi vieux que le tien.

THÉRÈSE.

Il est trop tôt pour toi.

AUGUSTIN.

Je comprends maintenant, je comprends tout.

THÉRÈSE.

N'achève pas. Tu vas te tromper encore.

AUGUSTIN, *avec religion.*

Pauvre maman, si nécessaire et si belle ! L'habitude du malheur n'a pas diminué ta tendresse, et tu trembles comme au premier jour.

THÉRÈSE.

Tais-toi.

AUGUSTIN.

C'est bien l'âme en peine d'autrefois qui erre dans la maison depuis l'arrivée de cette femme.

THÉRÈSE.

Ta pitié s'égare.

AUGUSTIN.

Je le reconnais maintenant, ce visage altéré. Je le regardais d'en bas quand j'étais petit ; quand je ne savais pas.

THÉRÈSE.

Tu ne sais pas davantage.

AUGUSTIN.

Oh ! ta chambre de Paris et tes stations près de la fenêtre !...

THÉRÈSE.

Je t'en supplie, n'interroge pas tes souvenirs.

AUGUSTIN.

Je m'explique à présent nos tête-à-tête solitaires et, du fond de mon enfance, j'entends la voix infidèle de celui qui devrait être là.

THÉRÈSE.

Je te défends de le juger.

AUGUSTIN.

Que de fois, maman, nous l'avons attendu ensemble ! Que

de fois tes larmes ont roulé sur mon front, tandis que tu me pressais dans tes bras !

THÉRÈSE.

Ta mémoire te sert mal.

AUGUSTIN.

Plus imprudente encore que tout à l'heure, tu ne te doutais pas que ce triste baptême me consacrait à l'amour.

THÉRÈSE.

Mais l'amour ne fait pas toujours pleurer.

AUGUSTIN.

Oh ! comme il avait raison de proclamer que tu m'avais créé à ton image ! La ressemblance pourtant n'était pas complète. Il me fallait pâtir de la même douleur que toi pour te ressembler tout à fait. Me voilà ton vrai fils, l'enfant de ta misère.

THÉRÈSE.

L'enfant de mon bonheur. Reste incrédule si tu veux, soit. Toute ton aberration n'empêche pas que ce bonheur existe, et qu'il ne soit indestructible.

AUGUSTIN.

Tu le cries, mais tu ne le penses pas.

THÉRÈSE.

Aussi bien, tes souvenirs seraient-ils exacts et tes pressentiments, légitimes, je n'en serais que plus ardente à te protéger.

AUGUSTIN.

C'est à moi de te protéger. Qu'importent mes chagrins ! Je préfère ma tristesse à la tienne. Puisque je suis si pareil à toi, eh bien ! j'aurai ton héroïsme. Il ne sera pas dit que ton petit Augustin aura contribué à ta peine en réclamant la présence d'une ennemie de ton repos. Madame Allain peut s'en aller.

THÉRÈSE.

Je ne t'infligerai pas cette douleur inutile.

AUGUSTIN.

Ta tendresse me dédommagera vite d'une inclination que je désavoue déjà.

THÉRÈSE.

Tu te l'imagines.

AUGUSTIN.

Est-ce que tous les enchantements ne sont pas réunis dans ton cœur?

THÉRÈSE.

Mais c'est le visage d'une autre qu'il te faut.

AUGUSTIN.

Je saurai m'en passer.

THÉRÈSE.

Pauvre petit!

AUGUSTIN.

La souffrance ne me fait pas peur!

THÉRÈSE.

Tu parles de chagrins que tu n'as pas éprouvés.

AUGUSTIN.

Dans tous les cas, je peux attendre, moi, pour être heureux. J'ai seize ans, c'est-à-dire mille chances de félicité en perspective, tandis que toi, maman, tu joues ta dernière partie.

THÉRÈSE.

Tes paroles sont les plus charitables que j'aie jamais entendues.

AUGUSTIN.

Vois-tu, l'idée de te sauver de quelque chose abolit mes regrets.

THÉRÈSE.

Je n'ai pas besoin de compassion, et pourtant ta pitié m'est très douce.

AUGUSTIN.

Tu sais, maman, je ne l'aime pas tant que ça !

THÉRÈSE.

Nous ne sommes trahis ni l'un ni l'autre, mon Augustin.

AUGUSTIN.

Assez de pieux mensonges ! Si quelqu'un jadis a dévasté ta vie, moi, je t'épargnerai. Aucune déception ne te viendra de mon côté.

THÉRÈSE.

Heureuse ou malheureuse, j'ai maintenant un ami.

AUGUSTIN.

Qu'elle parte, cette femme qui a failli m'écarter de ma mère ! Je te reviens, maman. Et je te demande pardon de mon ingratitude, de mes trahisons, de toutes mes complicités. Crois-moi, c'est avec une nature différente de la mienne que je me suis montré si joyeux et si dur. Mais c'est avec mon vrai moi, le moi dont je te suis redevable, que je te rapporte mon cœur pour toujours.

THÉRÈSE.

Je savais bien que je pouvais compter sur toi. Merci, mon adoré, merci de préférer ta mère à l'espérance et peut-être au bonheur. Je te bénis, je t'admire et je suis fière de t'avoir donné la vie. Seulement, cesse de répéter que je te ressemble, ton âme de héros est plus forte que la mienne.

AUGUSTIN.

Tu verras, je te défendrai.

THÉRÈSE.

J'accepte ta sauvegarde, ou du moins, entendons-nous, je m'engage à la réclamer si jamais je cours le danger que tu

appréhendes. Pour l'instant, ta vaillance n'a pas son emploi, car ce danger n'est qu'une chimère de ton inquiétude.

AUGUSTIN.

Quelle puissance de dissimulation peut engendrer le dévouement !

THÉRÈSE, prenant un grand parti.

Veux-tu la preuve de ma bonne foi, une preuve irrécusable ? Je vais te faire un aveu que d'habitude une mère ne fait pas à son fils. Tu prétendais à la minute que j'avais été malheureuse, et je le niais de toutes mes forces. Eh bien, tu avais raison, mon petit, et je ne protestais que parce qu'il m'en coûtait de diminuer ton père.

AUGUSTIN.

Je ne me trompais pas ?

THÉRÈSE.

J'ai supporté des heures très dures.

AUGUSTIN.

Ma pauvre maman !

THÉRÈSE.

Et pourtant, je n'aurais pas échangé mes angoisses contre la tranquillité des autres.

AUGUSTIN.

Voilà un motif de plus pour t'adorer. Mais pourquoi étais-je si jeune alors ? Je t'aurais secourue.

THÉRÈSE.

Bien souvent, tes caresses m'ont rendu mon courage. Tu m'as aidée sans le savoir.

AUGUSTIN.

Plaise à Dieu !

THÉRÈSE.

Quand tu parles de mes tristesses, tu oublies toujours les joies que tu m'as données.

AUGUSTIN.

Je t'idolâtre depuis que je te connais.

THÉRÈSE.

D'ailleurs, mon chagrin dura moins longtemps que tu ne supposes. Paris était pour beaucoup dans ces souffrances-là. Aussitôt arrivés à Vizille, ton père n'a plus aimé que nous deux.

AUGUSTIN.

Oui.

THÉRÈSE.

Ma franchise à propos de ces événements lointains n'est-elle pas une garantie de ma sincérité sur les choses présentes? Quand je te demande de croire à la douceur de mon existence, tu dois te laisser convaincre.

AUGUSTIN.

Je tâche.

THÉRÈSE.

Évidemment, je suis restée un peu endolorie de ce passé. Mais, tu comprends, mon petit Augustin, et mieux que personne puisque tu me ressembles, lorsqu'on a souffert de cette façon au début de sa vie, on garde dans le bonheur une âme inquiète, ombrageuse. J'ai beau être une mère très sage, je n'en suis pas moins une femme déraisonnable. Pour un cadeau fait à une autre, pour une promenade en voiture en compagnie d'une invitée quelconque, pour une injustice de cinq minutes, j'ai la tête perdue. J'imagine un monde de perfidies. Les distractions les plus naturelles de ton père me semblent toujours des commencements de chagrin. Tu vois, je te confesse mes défauts.

AUGUSTIN.

Ne suis-je pas ton meilleur ami ?

THÉRÈSE, *violemment.*

Une telle faiblesse est indigne de moi, et je m'en veux de troubler ainsi la paix de toute une maison. Car, si expli-

cable que soit ma sensibilité, elle ne me confère pas le droit d'incriminer la gaieté d'un homme, les allures d'une amie accidentelle, et surtout de meurtrir le cœur de mon fils.

AUGUSTIN, *fou de joie.*

Alors tu ne vas pas la chasser?

THÉRÈSE.

Mais non, et tu pourras la voir tous les jours, tant que tu voudras, selon ton bon plaisir. Au besoin même, je m'arrangerai pour qu'elle ne parte pas trop vite.

AUGUSTIN.

Malgré moi, je suis bien content.

THÉRÈSE.

En revanche, tu me promets d'être courageux, lorsqu'elle nous quittera?

AUGUSTIN.

Au fait, c'est vrai, son départ est imminent.

THÉRÈSE.

On ne lui rendra sa liberté qu'à la fin de la semaine.

AUGUSTIN.

Mais après?

THÉRÈSE.

Après? Elle passera l'hiver à Paris, et le beau temps te la ramènera.

AUGUSTIN.

Et jusqu'à son retour, je te fatiguerai de mon chagrin; et, quand elle habitera dans notre voisinage, je serai peut-être encore plus malheureux.

THÉRÈSE.

On croit cela!

AUGUSTIN.

Je ne me fais pas illusion va! Pour elle aussi, je ne suis

qu'un enfant. Que n'ai-je un peu de l'héroïsme que tu m'accordes! Je n'écouterais pas tes raisons séduisantes et je brusquerais moi-même son départ, comme j'y étais résolu tout à l'heure.

THÉRÈSE.

Et si nous partions l'un et l'autre?

AUGUSTIN.

Maman...

THÉRÈSE.

Ce soir, sans le dire à personne? Si tu emmenais ta mère en Italie, dans une Venise très triste, et qui comprendrait ta peine?

AUGUSTIN.

Tais-toi, je ne pourrais pas... Autant souffrir à côté d'elle.

THÉRÈSE.

Tu ne veux donc pas guérir?

AUGUSTIN.

N'agitons plus aucun départ, je t'en prie ; ni le nôtre, ni celui de madame Allain.

THÉRÈSE.

Réfléchis.

AUGUSTIN.

Pardonne-moi, maman, mais je ne serais pas ton fils, si je renonçais déjà.

THÉRÈSE.

Comment te reprocherais-je ta faiblesse, moi qui ne suis pas encore affranchie!

AUGUSTIN.

Tiens! Mes yeux n'auraient pas dû se tourner vers le bonheur, puisque tu m'avais communiqué ton âme douloureuse. Je tremble maintenant.

THÉRÈSE.

Je suis là.

Elle l'embrasse.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME ALLAIN.

MADAME ALLAIN, *posant à demi, sur le bras d'un fauteuil, un lourd panier rempli de fruits et de feuillages.*

Ouf! Il était temps!

AUGUSTIN.

Maman...

MADAME ALLAIN.

Eh bien, Augustin, tu ne m'aides pas?

AUGUSTIN, *courant à elle et l'aidant à poser son panier sur une table.*

Je vous demande pardon, madame.

THÉRÈSE.

En voilà une récolte!

MADAME ALLAIN.

Le jardinier apportera des pêches tout à l'heure, mais je les destine à monsieur votre père.

THÉRÈSE.

Je les enverrai aussitôt à Herbeys.

MADAME ALLAIN, *se tamponnant le front et les joues avec son petit mouchoir.*

Mon Dieu!... Comme il fait chaud! On ne pourra pas dire que je mets de la poudre.

AUGUSTIN, *examinant les fruits.*

C'est du plein vent.

MADAME ALLAIN.

Je les ai cueillis moi-même à la Commanderie.

THÉRÈSE.

Toute seule?

MADAME ALLAIN.

En compagnie de M. Fontanet.

En entendant prononcer le nom de son père, Augustin, qui tenait des abricots les laisse échapper de ses mains.

THÉRÈSE.

Il était donc là-bas?

MADAME ALLAIN.

Est-ce que les entrepreneurs n'ont pas toujours besoin de le consulter?

Elle prend une pomme dans le panier et y mord à pleines dents.

THÉRÈSE.

Le fait est que les gens de Vizille ne savent plus se passer de lui.

MADAME ALLAIN.

Prends garde, Augustin, tes abricots dégringolent.

AUGUSTIN.

Il n'y a pas d'autre pomme?

THÉRÈSE.

Ce n'est pas le moment.

MADAME ALLAIN.

Celle que je croque est verte, je t'en réponds.

AUGUSTIN.

J'attendrai l'automne.

MADAME ALLAIN, sans coquetterie, lui offrant sa pomme.

La veux-tu?

AUGUSTIN.

Non.

MADAME ALLAIN.

Tu peux goûter, va. C'est moins dangereux qu'au paradis.

AUGUSTIN, tenté.

Sans doute, mais...

THÉRÈSE.

Bah! ça n'a pas d'importance.

AUGUSTIN, acceptant.

Je vous remercie beaucoup.

Il porte la pomme à ses lèvres, consulte sa mère du regard, puis se ravise, et dépose lentement le fruit sur la table.

MADAME ALLAIN.

Tu n'oses pas la manger?

AUGUSTIN.

Madame Allain...

MADAME ALLAIN, mettant son écharpe, prête à sortir.

Pendant que tu réfléchis, je grimpe m'habiller.

THÉRÈSE.

Il y a une lettre pour vous dans votre chambre.

MADAME ALLAIN.

Vraiment?

AUGUSTIN, effaré.

Une lettre? Je ne savais pas.

THÉRÈSE.

Elle est arrivée au moment où tu sortais.

MADAME ALLAIN.

Est-ce qu'elle vient de Paris?

THÉRÈSE.

Je n'ai pas regardé.

AUGUSTIN, avec angoisse.

Pourvu que ce ne soit pas une lettre qui vous fasse partir !

MADAME ALLAIN.

Nous verrons bien.

THÉRÈSE.

Ne t'émeus pas d'avance.

AUGUSTIN.

On va vous dire de partir demain, j'en suis sûr.

MADAME ALLAIN.

Je n'obéirai pas.

AUGUSTIN.

Et s'il le fallait absolument ?

MADAME ALLAIN.

Dans ce cas, je te donnerais ma journée d'aujourd'hui.

AUGUSTIN.

Sérieusement ?

MADAME ALLAIN

Tout entière.

THÉRÈSE.

Je te le promets.

MADAME ALLAIN.

Tu ne supposes pas, mon petit, que je sois impatiente de voir manger madame Rivollin, ou de causer avec M. Tartavel ?

AUGUSTIN.

Oh ! Je ne vous fais pas cette injure.

MADAME ALLAIN.

Je leur en veux trop de me priver de ces bons amis et de cette bonne maison.

AUGUSTIN, lui barrant la route.

S'il en est ainsi...

MADAME ALLAIN.

S'il en est ainsi?

AUGUSTIN, avec prière.

Mère?...

THÉRÈSE, l'invitant à rester.

Commencez par lui donner votre journée, et ne lisez pas votre lettre à présent.

MADAME ALLAIN.

Vous l'exigez?

THÉRÈSE.

Tous les deux.

MADAME ALLAIN, revenant sur ses pas.

Eh bien, je me laisse faire.

THÉRÈSE, à part.

Pour ne pas changer.

MADAME ALLAIN.

Au diable la famille!

AUGUSTIN.

Bravo!

THÉRÈSE, à madame Allain.

Vous êtes toujours compatissante.

Virginie paraît au fond, sur la terrasse, des assiettes dans les mains.

AUGUSTIN, gaiement à sa mère.

Tu me sauves la vie!

MADAME ALLAIN, se dirigeant vers la terrasse.

Virginie, vous remettrez mon couvert.

AUGUSTIN, à Virginie.

Madame Allain reste.

VIRGINIE, du fond, à part.

Je l'aurais parié.

MADAME ALLAIN, du fond, à Augustin.

Tu vas être gentil et courir chez les Rivollin.

AUGUSTIN.

Arrangeons d'abord la table. Après, je me charge de toute la tribu.

MADAME ALLAIN.

Nous n'avons pas besoin de toi ici.
Fredonnant.

L'amour est enfant de bohème,
Il n'a jamais connu de loi.

Augustin prend le panier posé sur une table et se dirige vers la terrasse.

THÉRÈSE, bas à Augustin.

Es-tu un peu consolé ?

AUGUSTIN.

Je te trahis déjà.

THÉRÈSE.

Je suis contente aussi.

MADAME ALLAIN, sur la terrasse, fredonnant.

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime,
Si je t'aime, prends garde à toi.

A Virginie.

Allez me chercher la lettre qu'on a posée dans ma chambre.
Virginie sort.

AUGUSTIN, s'arrêtant et cherchant dans le panier.

Jusqu'à des noisettes ! Quelle chance ! (Déclamant.)
« Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches » . .

THÉRÈSE, *continuant.*

« Et puis voici mon cœur...

AUGUSTIN, *se précipitant vers sa mère.*

« Et puis voici mon cœur... qui ne bat que pour toi. »

MADAME ALLAIN, *du fond.*

A mon tour d'être jalouse.

Michel entre brusquement et gaiement.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL, *à quelqu'un dans la chambre voisine.*

Je reviens. Le temps de vérifier la date sur mon copie de lettres, et je suis à vous.

THÉRÈSE.

Enfin, c'est toi.

MICHEL, *cherchant des papiers sur son bureau.*

Pourquoi diable Catherine n'est-elle pas à la maison ? J'avais justement besoin du dossier qu'elle a emporté.

THÉRÈSE.

Elle doit le rapporter tantôt avec le travail dont tu l'as chargée.

MICHEL.

Tantôt, tantôt. Ce n'est pas à présent. Ce mémoire était destiné à Bussienne et je ne peux pas le lui soumettre.

THÉRÈSE.

Michel, je voudrais causer deux minutes avec toi.

MICHEL, *sans l'entendre.*

Il me faut Catherine ou mes documents.

MADAME ALLAIN, intervenant.

Allons, ne vous mettez pas à bousculer tout le monde.

MICHEL, sans s'interrompre.

Tiens, vous êtes encore là, vous !

THÉRÈSE.

Ne t'impatiente pas. Augustin aurait vite fait de te ramener Catherine.

AUGUSTIN.

Père, je suis à ta disposition.

MICHEL.

Ne te précipite pas. Voici un ancien relevé qui va sans doute me tirer d'embarras... (A lui-même.) Non... si... tout de même.

MADAME ALLAIN.

Et moi, puis-je vous être bonne à quelque chose ?

MICHEL, allant et venant.

Allez donc vous habiller, puisque vous déjeunez dehors, et laissez-nous tranquilles.

MADAME ALLAIN.

Je déjeune chez vous et je ne m'habille pas.

MICHEL.

Vous avez changé d'idée ?

MADAME ALLAIN.

Par faiblesse.

AUGUSTIN.

Nous l'avons retenue...

MADAME ALLAIN.

Pour la journée...

THÉRÈSE.

Comme elle dit.

MICHEL, circulant.

Soit, mais à la condition que je ne vous verrai pas. J'appartiens à mes chiffres jusqu'à ce soir.

MADAME ALLAIN.

Augustin me suffit.

AUGUSTIN.

Pendant ce temps-là, nous irons peut-être nous promener ensemble.

MADAME ALLAIN.

Du côté de Prémol.

MICHEL, à Augustin.

Non, mon vieux. Tu ne t'échapperas pas avec elle aujourd'hui. J'ai de la besogne à te donner.

THÉRÈSE.

Mais il est invité au casino d'Uriage.

AUGUSTIN.

Les Bertagne comptent sur moi.

MICHEL.

Le devoir avant tout.

MADAME ALLAIN.

Quel ingrat!

MICHEL.

Ah! ça oui, par exemple!

THÉRÈSE.

Michel, il faut absolument que je te parle.

MICHEL, consultant ses dossiers.

Plus tard, ma petite.

THÉRÈSE.

A l'instant même.

MICHEL.

Ne sois pas enfant, voyons. Ce monsieur m'attend.

MADAME ALLAIN.

Pourquoi donc êtes-vous si méchant avec nous?

MICHEL.

Parce que Bussienne est arrivé, parce qu'il me couvre d'or, parce que j'ai toutes sortes de chances depuis que je suis levé. Mon plaisir prend la forme du mécontentement, voilà tout. Chacun sa façon de sentir.

THÉRÈSE.

La tienne est commode.

MICHEL, à madame Allain et à Thérèse.

Si vous n'avez jamais vu un homme satisfait, regardez-moi.

MADAME ALLAIN.

Mes compliments.

MICHEL.

Et maintenant, cet homme vous demande pardon.

Il prend simultanément la main de Thérèse et celle de madame Allain et les baise tour à tour.

AUGUSTIN, avec une admiration mélancolique.

Il n'a pas son pareil.

MICHEL, cherchant dans son portefeuille.

A propos, qui est-ce qui me prête de l'argent? J'ai quatre-vingts francs dans ma poche et trois cents me sont indispensables.

MADAME ALLAIN.

A qui voulez-vous les donner?

MICHEL.

Décidément, vous commencez à me connaître.

MADAME ALLAIN.

Voici toujours cent francs.

MICHEL.

Je désire que mes employés participent à ma joie.

THÉRÈSE, ouvrant un tiroir.

J'ai là de quoi compléter la somme.

MICHEL, prêt à sortir.

A merveille.

THÉRÈSE.

Tu t'en vas déjà ?

MICHEL.

Je te rapporte ton mari dans une seconde.

Virginie parait au fond.

AUGUSTIN, à Virginie.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME ALLAIN, à Augustin.

Rien. Ma lettre que j'avais demandée.

Elle se dirige vers la terrasse, suivie d'Augustin et de Virginie.

MICHEL, revenant sur ses pas.

Sapristi, j'oublie les statuts de la nouvelle société. Les aurais-je encore une fois égarés ?

THÉRÈSE.

Tu les as serrés dans ton secrétaire, avant de sortir.

MADAME ALLAIN, au fond,
jetant un coup d'œil sur sa lettre, presque à elle-même.

Les enfants vont bien. Je lirai le reste tantôt.

MICHEL, à Thérèse.

Suis-je bête ! Je les tiens dans la main.

THÉRÈSE, cherchant à le retenir.

Michel !

MICHEL, tendrement.

Tout ce que tu voudras, quand Bussienne sera parti.

AUGUSTIN, au fond, à madame Allain.

Est-ce qu'on vous réclame ?

MADAME ALLAIN.

Pas encore.

AUGUSTIN, du fond.

Vive la France !

MICHEL, les mains chargées de paperasses, à Augustin.

Tu as raison, mon petit. Vive la France !... La France est le pays des bons fruits et des belles femmes. En attendant, monte à la gravure me chercher deux ou trois photographies de nos presses américaines.

AUGUSTIN.

J'y cours.

MADAME ALLAIN, du fond.

Ne flâne pas, car les Rivollin ne sont pas prévenus.

AUGUSTIN.

Les Picq non plus.

MICHEL.

Ni les Tartavel, probablement.

THÉRÈSE, à Augustin.

Charge donc un prote de la commission de ton père, et fais celle de madame Allain.

MICHEL.

Approuvé.

MADAME ALLAIN, au fond, à Virginie.

Vous avez failli renverser le sel.

VIRGINIE.

Dieu m'en préserve !

Augustin sort.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins AUGUSTIN.

Thérèse se rapproche vivement de Michel. Au fond, madame Allain et Virginie continuent à disposer le couvert. De temps en temps, madame Allain s'interrompt, cueille des fleurs aux arbustes de la terrasse, puis les arrange avec soin sur la table. Loin d'elle, Thérèse et Michel s'expliquent avec animation.

THÉRÈSE.

Puis-je te saisir enfin ?

MICHEL.

Tu es fâchée ?

THÉRÈSE.

Tu m'obliges à te traquer.

MICHEL.

Je n'ai pas l'ombre de méchanceté dans l'esprit, je t'assure. Mets-toi là et raconte, puisque tu as si peu de patience. Je t'écoute d'un cœur pacifique et débonnaire.

THÉRÈSE.

Eh bien !...

MICHEL.

D'abord, que je t'explique à quel point je suis content : notre fortune est faite, mon cher amour. Bussienne souscrit déjà pour cinq cents actions.

THÉRÈSE.

Tu m'entretiendras de ces choses à un autre moment.

MICHEL.

A un autre moment!

THÉRÈSE.

Oui, je suis trop pressée de te dire...

MICHEL, *avec effroi.*

Oh! non, je t'en prie, ne me dis pas... Je démêle suffisamment sur ton visage la nature de tes pensées. Tu n'as pas besoin de me les communiquer.

THÉRÈSE.

Je parlerai.

MICHEL, *regardant du côté de la terrasse.*

Pas de bêtise. Laissons dormir tes jalousies jusqu'à demain. Nous entamerons ce chapitre après le départ de mon bienfaiteur. Attends que j'aie signé.

THÉRÈSE.

Michel...

MICHEL.

D'ici là, je te supplie de m'épargner...

THÉRÈSE.

Vraiment, tu as de l'aplomb.

MICHEL.

Ma petite Thérèse...

THÉRÈSE, *éclatant.*

Tu viens de me tromper indignement.

MICHEL.

Moi ? Quelle est cette histoire saugrenue? C'est faux.

THÉRÈSE.

Il y a une heure, tu étais à la Commanderie avec cette aventurière.

MICHEL.

Allons donc. J'arrive du Lyonnais.

THÉRÈSE.

Tu l'as rejointe là-bas.

MICHEL.

Tu es folle.

THÉRÈSE.

Elle-même me l'a rapporté.

MICHEL.

Alors, vous êtes deux folles au lieu d'une.

THÉRÈSE.

Mais j'ai à t'annoncer quelque chose de plus intéressant que mon propre malheur.

MICHEL.

Quoi encore ?

THÉRÈSE.

Ton fils est amoureux de ta maitresse.

MICHEL.

Je n'ai pas de maîtresse.

THÉRÈSE.

Éperdument amoureux.

MICHEL.

Tu te moques de moi.

THÉRÈSE.

Et, si tu n'y prends garde, ton aberration peut entraîner une catastrophe.

MICHEL.

Ta jalousie invente.

THÉRÈSE.

A la minute, le pauvre enfant me confiait sa peine.

MICHEL.

Il t'a dit qu'il aimait madame Allain ?

THÉRÈSE.

Il me l'a avoué en pleurant.

MICHEL, *regardant du côté de la terrasse.*

Augustin, épris d'elle? Ce n'est pas possible. Je ne te crois pas.

THÉRÈSE.

Je n'ai pas l'habitude de mentir.

MICHEL.

Si tu ne mens pas, tu exagères.

THÉRÈSE.

Pas davantage.

MICHEL.

Dans ce cas, tu auras mal interprété les confidences de ce petit.

THÉRÈSE.

Je connais le cœur d'Augustin.

MICHEL.

Ton roman ne tient pas debout. Une toquade d'adolescent, passe encore; mais une passion sérieuse, jamais de la vie. D'ailleurs, cet enfant est trop gai pour être amoureux.

THÉRÈSE.

Est-ce que tu n'es pas gai, toi ?

MICHEL.

Moi, je n'ai pas d'amour en tête, quoi que tu prétendes.

THÉRÈSE.

Quant à ton fils, il n'est plus le garçon joyeux que tu supposes. Son insouciance s'est changée en désespoir.

MICHEL.

Il n'y a pas longtemps, car ce matin ses gambades étonnaient la maison... Etrange amour qui éclate tout à coup, pareil à un incendie !

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qui te prouve qu'il ne couvait pas depuis trois semaines ? Pour bouleverser un être, est-ce que la nature rusée ne prend pas tous les détours ? Cette fois, elle a pris le chemin du plaisir comme elle aurait pu prendre celui de la mélancolie. Et toute ma vigilance de mère n'a pas pu empêcher mon fils de tomber dans son piège. J'ai été aussi surprise que toi.

VIRGINIE, au fond,
à madame Allain qui circule sur la terrasse, en coupant des roses.

Gare aux épines, madame.

MADAME ALLAIN, à Virginie, en lui jetant des fleurs.

Tendez votre tablier.

Elles disparaissent.

MICHEL, à Thérèse.

Je n'arrive pas à partager tes alarmes. Tu as beau étayer des craintes de considérations générales, je demeure sceptique.

THÉRÈSE.

Tu trouves plus commode de douter?

MICHEL.

Tu vois de l'amour partout, ma pauvre amie. Tu t'abuses autant sur les sentiments de mon fils que sur les miens, ou sur ceux d'autres personnes, car j'insiste là-dessus, je proteste absolument contre tes accusations.

THÉRÈSE.

Pense ce que tu voudras de mes tristes découvertes, et parlons seulement d'Augustin. Est-ce que de telles appréhensions, même un peu grossies, ne doivent pas suspendre un instant ton égoïsme?

MICHEL.

J'adore mon fils, tout le monde le sait.

THÉRÈSE.

Eh bien, puisque tu l'aimes tant que ça, voici le conseil que je te donne : après le déjeuner, prétexte une affaire imprévue et va passer huit jours à Paris.

MICHEL.

Comment!

THÉRÈSE.

Je te dis que ton fils ne peut pas rester davantage le spectateur de ton intimité avec cette femme.

MICHEL.

Tu me demandes d'aller à Paris pour relancer Hachette, quand son représentant est dans la chambre à côté? Décidément, tu déraisonnes.

THÉRÈSE.

Que vient faire là dedans le nom de Hachette? Je te demande de partir, tout simplement.

MICHEL.

Comme j'avais raison de ne pas vouloir causer avec toi!

THÉRÈSE.

Tu consens, n'est-ce pas?

MICHEL, *regardant du côté de la terrasse.*

Ne t'agite pas tant.

THÉRÈSE.

Par affection pour Augustin?

MICHEL.

Par égard pour ta jalousie ?

THÉRÈSE.

Va où bon te semble. Au besoin, va te divertir ailleurs. J'accepte tout, pourvu que tu disparaisses.

MICHEL.

Mais, sacré nom d'un chien, je n'ai pas envie de voyager ! Je me trouve très bien ici.

THÉRÈSE.

Malheureux, tu ne comprends donc pas que cet enfant est capable de se tuer, si par hasard il découvre ce que tu ne prends même pas la peine de dissimuler.

MICHEL.

En admettant que tes affirmations soient exactes?

THÉRÈSE.

Tu sais mieux que moi combien elles sont fondées.

MICHEL.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quelle algarade ! Un jour pareil ! Quand tout me réussit ! Voilà ce qui t'occupe à l'heure où notre fortune se réalise ? Le diable emporte les femmes !... Franchement, avec la meilleure volonté du monde, un homme n'abandonne pas ainsi ses affaires ; d'autant que les miennes sont assez compliquées en ce moment.

THÉRÈSE.

Je t'ai supplié cent fois.

MICHEL.

Va-t'en plutôt à ma place. Emmène ton fils. Rien ne te retient à la maison.

THÉRÈSE.

Au contraire, j'empêche le plaisir de chacun.

MICHEL.

Lorsqu'une femme appréhende un tel danger, elle se sauve avec son enfant, sans se préoccuper des escapades de son mari.

THÉRÈSE.

Naturellement... Si tu crois que je n'ai pas envisagé cette solution, tu te trompes; mais j'ai reculé devant la douleur d'Augustin.

MICHEL.

Il abuse un peu, celui-là.

THÉRÈSE.

Je ne peux pas le séparer aussi brusquement de madame Allain.

MICHEL.

On ne meurt pas d'amour à seize ans.

THÉRÈSE.

Tu n'as pas, comme moi, assisté à sa désolation.

MICHEL.

Ne fais pas de moi un mauvais cœur, je t'en prie.

THÉRÈSE.

Sa jalousie est plus à redouter que la mienne.

MICHEL.

N'insiste pas, ou je le flanque au collège.

THÉRÈSE.

Est-ce que tu perds la raison? Tu n'as pas l'air de te rappeler quel enfant est ton fils.

MICHEL.

Quoi ! quoi !... Je ne dénie pas les égards qui lui sont dus. Aussi bien, ma combinaison offre justement le double avantage de le soustraire à la présence dangereuse de

madame Allain et de lui épargner les certitudes que tu redoutes. De plus, l'occasion est unique de vous calmer l'un et l'autre, et l'un par l'autre.

THÉRÈSE.

Tu t'imagines qu'on aime à ta façon.

MICHEL.

Au fond, tu ne l'avoueras pas, mais tu ne te soucies guère de me laisser derrière toi, en conversation avec une femme charmante.

THÉRÈSE.

Tu es méchant.

MICHEL.

Tu travailles pour ton compte, en plaidant pour ton fils.

THÉRÈSE.

Si ma conduite n'était pas déterminée uniquement par un sentiment pur, j'aurais commencé par mettre ton amie à la porte, lorsqu'elle est revenue de son rendez-vous; en me résignant à la subir et en te conjurant de t'en aller, je ne songe qu'à protéger Augustin. Je te demande seulement quatre ou cinq jours de répit : le temps d'expédier cette voleuse et de convaincre ce pauvre petit de l'extravagance de son rêve.

MICHEL.

C'est tout ?

THÉRÈSE.

Oui, c'est tout.

MICHEL, prêt à sortir.

Eh bien, nous verrons après le déjeuner.

THÉRÈSE.

Tu ne trouves pas autre chose à me dire?

MICHEL.

Déjeunons d'abord, je me déciderai ensuite.

MADAME ALLAIN, à Virginie, du fond du jardin, sans être aperçue.

Ah ! voilà mon jardinier...

VIRGINIE, de loin, à madame Allain.

Avec un panier de pêches.

THÉRÈSE, à Michel.

Vas-tu partir ou non ? Tu dois le savoir.

MICHEL.

Je ne sais pas du tout ce que je vais faire. On ne reçoit pas une pareille tuile sur la tête, sans rester étourdi quelques minutes. A mon tour, je réclame un peu de répit.

THÉRÈSE.

Si cette femme ne rôdait pas autour de nous, tu consentirais bien vite.

MICHEL, prêt à sortir.

A tout à l'heure. J'ai besoin du visage utile de M. Bussienne pour recouvrer mon équilibre.

THÉRÈSE.

Ne t'échappe pas encore.

MICHEL.

Ce monsieur croque le marmot depuis longtemps. Trop de désinvolture de ma part risquerait de l'indisposer.

THÉRÈSE.

Que t'importe, puisque tu as conclu avec lui.

MICHEL.

Pas complètement.

THÉRÈSE.

Lorsque tu cours à ton plaisir, tu t'inquiètes moins de tes intérêts.

MICHEL.

Faut-il aussi que je fasse faillite parce que ma femme est jalouse ?

THÉRÈSE.

Tu parles exactement comme mon père.

MICHEL.

Ton père est d'excellent conseil.

THÉRÈSE.

Tu joues l'homme raisonnable, à l'heure où tu t'engages dans la plus criminelle des folies.

MICHEL.

J'ai toujours été un homme raisonnable, même sur le terrain des folies. Et puis, et puis, en voilà assez; je suis fatigué de tes remontrances. Après m'avoir tourmenté de ton amour d'épouse, tu veux me tourmenter de ton amour de mère ? Je n'accepte pas cette nouvelle persécution.

THÉRÈSE.

Ne prends donc pas de colère artificielle.

MICHEL

Comment n'as-tu pas honte de gâter mon contentement !

THÉRÈSE.

Lequel ?

MICHEL, rompant les chiens.

Bonsoir. Nous réglerons nos différends plus tard.

THÉRÈSE.

Mais je n'ai pas fini de t'expliquer...

MICHEL, s'éloignant.

Pour l'instant, je désire la paix.

THÉRÈSE.

Tu ne vois donc pas que je suis désespérée ?

MICHEL, *reculant.*

La paix ! la paix !

THÉRÈSE.

Michel, une dernière fois...

MICHEL, *revenant sur ses pas.*

Au fait, j'ai de l'argent à distribuer... Il ne faut pas que mes ouvriers soient lésés parce que...

THÉRÈSE.

Je te reconnais là. Tu es bon pour les victimes de la société, mais pas pour celles que tu fais.

MICHEL, *prenant de l'argent sur son bureau.*

Continue sans moi.

Il se dispose à sortir.

THÉRÈSE.

Suis ton instinct, soit. Je prie Dieu que tu n'aies pas à t'en repentir.

MICHEL, *se retournant tout à coup.*

Tu voudrais me rendre triste ? Eh bien, je ne serai pas triste... Je ne serai même pas contrarié. D'ailleurs, on n'a pas le droit d'être susceptible, quand on a un chèque de cent mille francs dans sa poche...

Il se dispose à sortir.

THÉRÈSE.

Un enfant peut mourir !

MICHEL, *allant à elle.*

Tout ceci ne m'empêche pas de t'aimer, tu sais? J'ai beau te trouver difficile à vivre, je tiens à toi.

THÉRÈSE, se précipitant sur ses pas.

Moi aussi, je suis persuadée que tu m'aimes, et je suis certaine que bientôt...

MICHEL, faisant claquer la porte.

A tout à l'heure.

THÉRÈSE, éperdue.

Mauvais homme, mauvais père !

SCÈNE XI

THÉRÈSE, MADAME ALLAIN.

MADAME ALLAIN.

Que se passe-t-il, madame Fontanet ?

THÉRÈSE, éperdue.

Ce qui se passe ? Eh bien, mon fils vous aime, et à cause de ce malheur, il faut que mon mari s'en aille.

MADAME ALLAIN.

Je ne comprends pas.

THÉRÈSE.

Supposons que vous compreniez.

MADAME ALLAIN, se dirigeant vers la porte.

Que je comprenne ou non, ma place désormais n'est plus chez vous.

THÉRÈSE.

Je ne pense pas de cette façon.

MADAME ALLAIN.

Je le regrette profondément, mais vos inquiétudes et vos accusations ne me permettent pas de rester ici.

THÉRÈSE, *lui barrant la route.*

Il y a assez de chagrin dans cette maison. Ce n'est pas la peine de la désoler davantage par un départ imprévu.

MADAME ALLAIN.

Que voulez-vous de moi ?

THÉRÈSE.

J'ai besoin de votre aide.

MADAME ALLAIN.

J'attends.

THÉRÈSE.

Je n'ai pas beaucoup d'orgueil, vous le voyez.

Un silence.

MADAME ALLAIN.

Êtes vous sûre que cet enfant m'aime ?

THÉRÈSE.

Il n'a rien de caché pour moi.

MADAME ALLAIN.

Cet amour n'est pas mon œuvre, je vous le jure.

THÉRÈSE.

La question n'est pas là.

MADAME ALLAIN, *prête à sortir.*

Vous doutez de ce que j'affirme ?

THÉRÈSE.

Ne soyons offensées ni l'une ni l'autre, je vous en prie, et causons.

MADAME ALLAIN.

Je vous plains de tout mon cœur, madame...

THÉRÈSE.

Plaignez-moi seulement du chagrin de mon fils. C'est l'unique souffrance que je ne puis supporter. (*Un silence.*) Je ne vous retiendrais pas en ce moment, je vous assure, je me serais même déjà sauvée avec Augustin, sans la démence où le précipite la seule idée de vous perdre... Et cependant, Dieu sait les risques de votre présence tant qu'un autre en sera troublé comme lui !

MADAME ALLAIN.

Mon départ me semble toujours la meilleure des solutions...

THÉRÈSE.

Parce que vous êtes moins préoccupée de cet enfant que de vous-même. Je crains tout de sa détresse, si on le sépare de vous brusquement, et je crains davantage encore si, trop près de vous et de son père, il prend pour de l'amour l'amitié que celui-ci vous témoigne.

MADAME ALLAIN.

Pauvre petit.

THÉRÈSE.

J'ai confié à mon mari la nature de mes appréhensions et je l'ai supplié de partir sous un prétexte quelconque ; mais il m'a éconduite, en se moquant de moi.

MADAME ALLAIN.

M. Fontanet aime pourtant son fils.

THÉRÈSE.

Soit qu'il n'ait pas cru au chagrin de cet enfant, soit qu'un concours de réussites ait doublé son insouciance, il n'a rien voulu entendre.

MADAME ALLAIN.

Ce refus est trop déraisonnable pour être définitif.

THÉRÈSE.

Vous devinez maintenant le service que je réclame de

votre pouvoir momentané. Je viens vous demander d'obtenir de mon mari ce que moi, je n'ai pas su obtenir.

MADAME ALLAIN.

Je vais tâcher de vous satisfaire.

THÉRÈSE.

La vie d'Augustin est dans vos mains.

Elle salue légèrement et se dispose à sortir.

MADAME ALLAIN, vivement.

Pardon... Est-ce que M. Fontanet est toujours là ?

THÉRÈSE, de loin, presque sur le seuil.

Il discute encore avec ce monsieur.

MADAME ALLAIN, un peu troublée.

Dès qu'il ouvrira la porte, j'aborderai la question ; et loyalement, je vous le promets.

THÉRÈSE.

Je vous laisse.

On entend sonner une horloge.

MADAME ALLAIN.

Mais voilà midi qui sonne. Peut-être vaut-il mieux remettre cette conversation à tantôt.

THÉRÈSE, de loin.

Décidez vous-même.

MADAME ALLAIN.

Alors, après le déjeuner ?

THÉRÈSE.

Si vous le préférez.

MADAME ALLAIN.

Quoi qu'il en soit, d'une manière ou de l'autre, j'espère

que bientôt j'aurai diminué les douloureuses conséquences, toutes les conséquences de mon passage ici.

THÉRÈSE, *avec amertume.*

Ça !...

MADAME ALLAIN, *anxieuse.*

Souhaitons que je ne me heurte pas, comme vous, à une obstination impitoyable.

THÉRÈSE, *prête à sortir.*

Je suis tranquille.

MADAME ALLAIN, *avec hésitation.*

A vrai dire, je ne suis pas sans inquiétude.

THÉRÈSE, *allant à elle.*

Vous ne parlez pas sérieusement ?...

MADAME ALLAIN.

Je ne sais pas pourquoi, mais les difficultés de ma tâche m'apparaissent tout à coup. Malgré moi, je me sens gauche, déconcertée.

THÉRÈSE, *vivement.*

Rassurez-vous. Autant l'homme qui était, à cette place, il y a cinq minutes, me marquait de sécheresse et de résistance, autant celui que vous allez rencontrer se montrera facile et compatissant.

MADAME ALLAIN.

Croyez-vous ?

THÉRÈSE.

Vous n'avez pas perdu subitement votre influence dans cette maison ?

MADAME ALLAIN.

Je vous en prie...

THÉRÈSE.

Exercez-là tout à l'heure, cette influence, et je vous en

réponds, M. Fontanet reconnaîtra vite l'impossibilité de trop de contentement à côté d'un enfant malheureux.

MADAME ALLAIN, presque à elle-même.

Oh! je compte plus sur ses sentiments de père que sur toute autre considération.. D'ailleurs, au fond, je ne m'explique pas ma lâcheté... En somme, il n'est pas dit que j'échouerai... Je peux réussir...

THÉRÈSE, insistant.

Vous auriez tort de douter de vous.

MADAME ALLAIN.

Oui, je réussirai, j'en suis sûre... Quand j'aurai démontré à M. Fontanet le danger de son obstination, il cédera...

THÉRÈSE.

Vous revoilà prête à l'affronter.

MADAME ALLAIN.

Il faut qu'il parte aujourd'hui même, à tout prix. Je m'en charge, dussé-je faire appel à ses défauts... (Presque à elle-même.) Au besoin, s'il s'entête, rien ne m'empêche d'employer l'adresse... de lui mentir un peu... en lui signalant les bienfaits d'une séparation provisoire qui arrange le présent et réserve l'avenir.

THÉRÈSE, avec jalousie.

Est-il bien nécessaire de le gagner par de fausses promesses ?

MADAME ALLAIN, avec prière.

Serait-ce un crime d'acheter son consentement par une espérance illusoire ?

THÉRÈSE.

Pas cela.

MADAME ALLAIN, avec prière.

Permettez-moi cependant de lui donner à entendre qu'une fois cette crise terminée, nous pourrions, les uns et les autres, nous rencontrer à Paris cet hiver, ou voisiner ici l'été prochain, quand je m'installerai à la Commanderie... L'intérêt d'Augustin autorise peut-être cette infraction à la délicatesse...

THÉRÈSE.

Réussissez comme il vous plaira, mais ne me dites pas de quelle façon.

MADAME ALLAIN, vivement.

Vous vous méprenez sur mes desseins. Je préférerais décliner toute espèce de démarche, plutôt que d'agir à l'encontre de vos idées.

THÉRÈSE.

A la bonne heure.

MADAME ALLAIN, s'animant.

Au surplus, M. Fontanet n'est pas démuni de qualités, loin de là. J'ai beau redouter sa légèreté incorrigible, fondamentale, je reste confiante dans son amour paternel...

THÉRÈSE.

Persistez.

MADAME ALLAIN.

Quant à son irritation, je commencerai par la laisser s'exhaler. En général, ses accès de brusquerie et même de résistance ne sont pas longs, vous l'avez sans doute observé.

THÉRÈSE.

Sa nature n'est pas difficile à démêler.

MADAME ALLAIN.

D'habitude, aussitôt après, tout naturellement, à moins qu'on ne le contrarie, il a des retours de faiblesse et de

sensibilité dont une femme intelligente doit tirer parti. Et ma foi, puisque vous m'attribuez quelque influence en ce moment, je peux vous certifier...

THÉRÈSE, avec colère.

Mais je comprends, que diable! Je comprends. Vous n'avez pas besoin d'insister de la sorte. Vous serez plus habile que moi, je n'en doute pas.

MADAME ALLAIN.

Vous sollicitez mon intervention, et vous me reprochez déjà de réussir.

THÉRÈSE.

Je blâme votre assurance.

MADAME ALLAIN.

Ma certitude n'est qu'apparente, je vous l'affirme. Je me monte afin de jouer utilement mon personnage, voilà tout.

THÉRÈSE.

Je ne vous ai pas demandé de me servir aussi bien.

MADAME ALLAIN.

Vous oubliez la gêne où m'a jetée votre proposition.

THÉRÈSE.

Si votre gêne avait été sincère, elle durerait encore. Vous n'oseriez pas vous prévaloir d'un tel ascendant sur mon mari. Vous n'auriez pas l'audace, vous qui n'êtes qu'une de ses passades...

MADAME ALLAIN.

Madame!...

THÉRÈSE.

Vous n'auriez pas l'aplomb de le connaître mieux que moi, qui l'aime depuis vingt ans! Vous croyez donc qu'une heure de plaisir vous rapproche davantage d'un homme que toute une vie d'adoration?

MADAME ALLAIN.

Vous allez m'insulter longtemps ?

THÉRÈSE.

Ma parole d'honneur, cette confiscation est plaisante.

MADAME ALLAIN.

Je n'ai pas l'outrecuidance que vous m'accordez et, je vous le déclare, j'éprouve autant de surprise que de chagrin à me voir mêlée à de si graves événements.

THÉRÈSE.

Pour le coup, vous devenez trop modeste.

MADAME ALLAIN.

Pouvais-je supposer que ma bonne humeur, mes talents domestiques, mes habitudes journalières et jusqu'à mon appétit, déchaîneraient de pareilles tempêtes ?

THÉRÈSE.

Voilà bien comme vous me l'avez pris cependant ! C'est avec ces vertus-là que vous avez débauché le père, et presque tenté le fils.

MADAME ALLAIN.

Je vous défends de me calomnier à propos d'Augustin.

THÉRÈSE.

J'offense votre délicatesse maternelle.

MADAME ALLAIN.

Je n'ai pas le remords d'une parole, ni d'un regard, ni même d'une pensée.

THÉRÈSE.

Avec ça que vous n'êtes pas femme à cueillir le premier trouble d'un jeune homme !

MADAME ALLAIN.

Encore une fois, je vous le jure, je ne me suis pas aperçue du mal que je lui faisais.

THÉRÈSE.

Vous étiez si attentive à celui que vous me faisiez!

MADAME ALLAIN.

Et votre mari alors? Vous ne le rendez responsable de rien? Monsieur Fontanet est pourtant l'instigateur de toutes les folies de la maison.

THÉRÈSE.

Dites-moi donc aussi qu'il a profité de votre inexpérience.

MADAME ALLAIN, *s'excusant.*

Que je me sois mal défendue, je n'en disconviens pas. En revanche, l'importance de mon adversaire, et son habileté auraient eu raison de la plus récalcitrante. Votre mari, madame, n'est pas un homme ordinaire.

THÉRÈSE.

Et voici pourquoi vous tenez à revenir l'année prochaine?

MADAME ALLAIN.

Où prenez-vous cela?

THÉRÈSE.

Dans vos paroles. Après l'honnête invitée, l'accueillante voisine!

MADAME ALLAIN.

Prêtez-moi tous les manèges.

THÉRÈSE.

En vérité, j'admire cet esprit pratique qui organise déjà son plaisir futur, à la faveur d'un devoir présent.

MADAME ALLAIN.

Si vous dénaturez les moindres phrases, quand je n'ai pas encore causé avec Monsieur Fontanet, de quoi ne m'accuserez-vous pas tout à l'heure?

THÉRÈSE.

Préparez votre retour, je ne vous en empêche pas. Mon mari se chargera lui-même de me venger.

MADAME ALLAIN.

Je ne songe qu'à disparaître, je vous prie de le croire.

THÉRÈSE.

Six mois d'absence réservent des surprises avec un professionnel. Vous comptez sans son cœur variable.

MADAME ALLAIN.

Je ne l'aime pas assez pour en souffrir.

THÉRÈSE.

Dans tous les cas, vos bontés de la Commanderie ne l'enchaîneront pas longtemps, je vous en préviens. J'en ai vu passer quelques-unes comme vous; vous n'êtes qu'un chiffre dans un nombre, pas autre chose. L'homme que vous divertissez est un de ces malfaiteurs dont aucune admiration, aucune vertu, aucun charme, aucun vice ne saurait fixer l'instabilité. Si de tels amants étaient capables de constance, j'avais plus de titres que personne à retenir celui-là.

MADAME ALLAIN, sèchement.

Vous n'avez pas eu de chance.

THÉRÈSE, indignée.

J'ai eu, j'aurai des heures que vous ne connaîtrez jamais!...

MADAME ALLAIN, se précipitant vers la porte.

Eh bien, débrouillez-vous ensemble!

THÉRÈSE, avec calme, lui barrant la route.

Non, vous ne partirez pas ce matin.

MADAME ALLAIN.

Vous perdez la raison.

THÉRÈSE.

Dans deux ou trois jours, quand j'aurai repris un peu d'empire sur mon fils... pas avant.

MADAME ALLAIN.

Mais encore !

THÉRÈSE.

D'ici là, vous accomplirez ce que je vous demande, et comme je vous le demande... de point en point... Je n'entends pas que mon fils pâtisse de ma colère.

MADAME ALLAIN.

Vous parviendrez à le consoler.

THÉRÈSE.

Constatez mon bouleversement. Je suis résolue à tout, si vous n'entrez pas complètement dans mes vues.

MADAME ALLAIN.

Soit. J'ai pitié de vous tous.

THÉRÈSE.

Votre consentement me suffit.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MICHEL, puis VIRGINIE, puis AUGUSTIN

MICHEL, sur le seuil, considérant Thérèse et madame Allain.

A la bonne heure. En vérité, vous êtes charmantes, à côté l'une de l'autre.

MADAME ALLAIN.

Votre homme est-il enfin parti ?

MICHEL.

Je dois le revoir après le déjeuner.

THÉRÈSE.

Vous êtes toujours d'accord?

MICHEL.

Presque trop. Si je l'écoutais, il ferait main basse sur toutes les actions et nous expulserait de l'imprimerie.

MADAME ALLAIN.

Alors, vous voilà riches.

MICHEL.

L'affaire est dans le sac. Nous aurons terminé tantôt.

MADAME ALLAIN.

Décidément, vous tenez la veine.

VIRGINIE, du fond, à Thérèse.

Les artichauts sont sur la table.

THÉRÈSE, à Virginie.

Monsieur Augustin n'est pas rentré.

VIRGINIE.

Je l'entends, madame.

Augustin parait et se dirige vers madame Allain

MICHEL, à Thérèse.

Que dis-tu de cette chance inespérée?

THÉRÈSE.

J'en suis très heureuse pour toi.

MICHEL.

Tu n'as pas l'air convaincue.

AUGUSTIN, à madame Allain.

Vos affreux parents sont avertis.

MICHEL, à Thérèse.

Tu as beaucoup de qualités, ma chère Thérèse. Mais, au fond, vois-tu, tu as un petit défaut.

THÉRÈSE.

Lequel?

MICHEL.

Tu n'es jamais contente en même temps que tout le monde. (Brusquement, avec embarras, à Augustin.) Eh bien?

AUGUSTIN, les yeux dans les yeux.

Eh bien?...

Michel s'arrête interdit.

ACTE V

La même chambre. On vient de déjeuner. Il est deux heures environ.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, MADAME ALLAIN, AUGUSTIN

Thérèse est en train d'écrire. Augustin et madame Allain jouent aux petits chevaux.

AUGUSTIN.

Encore la casaque rouge.

MADAME ALLAIN.

J'ai gagné.

AUGUSTIN.

Ces deux francs vous appartiennent. (Remettant les petits chevaux en mouvement.) Marchons.

MADAME ALLAIN.

Prends ta revanche.

THÉRÈSE, écrivant.

Pas si fort. Tes chevaux sont insupportables.

MADAME ALLAIN.

Mon pauvre Augustin, tu arrives bon dernier.

AUGUSTIN.

Décidément, mes couleurs n'ont pas de chance.

MADAME ALLAIN.

Console-toi avec le dicton : heureux au jeu, malheureux en amour.

AUGUSTIN.

Hélas ! la réciproque n'est pas vraie.

SCÈNE II

LES MÊMES, MICHEL

MICHEL, *gaiement.*

Cette fois, la chose est conclue.

THÉRÈSE.

Il a signé ?

MICHEL, *lui tendant des papiers.*

Jette un coup d'œil là-dessus.

THÉRÈSE.

Je t'admire.

MICHEL.

Il a signé des deux mains. Et c'est content de lui et de moi qu'il regagne son hôtel. Eh bien, tu ne félicites pas ton père, Augustin ?

AUGUSTIN.

Je t'écoutais.

MICHEL, *tendrement.*

Allons, secoue-toi un peu.

AUGUSTIN.

Nous n'avons pas ta jeunesse.

Madame Allain s'installe devant sa machine à coudre.

MICHEL, *à Thérèse.*

Tu remarqueras que je conserve la direction de l'imprimerie et que je demeure le principal actionnaire de la société.

THÉRÈSE.

Enfin, la souscription est close.

MICHEL.

Dieu merci !... Le capital se trouve amplement formé avec Bussienne, moi et quelques autres.

AUGUSTIN, à Thérèse.

Quand commences-tu à te reposer ?

THÉRÈSE.

Pas aujourd'hui.

MICHEL, à Augustin.

Demain. (A madame Allain.) Vous me pardonnez ce langage intéressé, madame ?

MADAME ALLAIN, raillant.

Et vous êtes doublé d'un homme d'affaires !

MICHEL, tendant des papiers à Augustin.

Augustin, procure-moi une expédition de ce rapport.

AUGUSTIN.

Bon.

MICHEL.

Au galop. Dans six mois, mon petit, tu seras millionnaire.

AUGUSTIN.

Et peut-être habiterai-je Paris ?

MICHEL.

Pendant l'hiver.

THÉRÈSE.

Dans un an.

MICHEL.

Ça dépend.

Augustin sort.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins AUGUSTIN

THÉRÈSE.

Quand repart ton associé ?

MICHEL.

Ce soir.

THÉRÈSE.

Il rentre à Paris ?

MICHEL.

Directement.

THÉRÈSE.

Sans repasser par Marlioz ?

MICHEL.

Sa cure est terminée.

MADAME ALLAIN.

Vous ne l'accompagnez pas, monsieur Fontanet ?

MICHEL.

Vous prétendez m'exiler ?

MADAME ALLAIN.

Dame, si vos intérêts l'ordonnent.

MICHEL.

D'aucune façon. J'ai tout simplement à remettre à ce monsieur les documents qu'on est en train de lui copier, plus deux ou trois comptes que mademoiselle Catherine s'est appropriés ce matin. Ceci exécuté, je l'ignore jusqu'à l'automne.

MADAME ALLAIN.

Je n'exigeais pas ces détails.

THÉRÈSE, *travaillant, à Michel.*

Aussitôt ce mémoire collationné, je cours chez Catherine et je te rapporte le dossier dont tu as besoin.

MICHEL.

Si j'y courais moi-même ?

THÉRÈSE.

La montée du Clodis est trop dure pour toi. D'ailleurs, j'ai quelques éclaircissements à réclamer de Catherine.

Thérèse et madame Allain échangent un regard d'intelligence.

MADAME ALLAIN, à Michel.

Elle a travaillé depuis l'aube. Une heure de marche lui sera bienfaisante.

MICHEL, à madame Allain.

Vous aussi, vous êtes laborieuse. (Considérant sa machine à coudre.) Que fabriquez-vous là ?

MADAME ALLAIN.

Un petit bonnet pour les orphelins de Vizille.

MICHEL.

Ce qu'on est maternel dans cette maison !

MADAME ALLAIN, gravement.

On ne se préoccupe jamais trop des enfants.

Elle se lève et cherche quelque chose.

MICHEL, à madame Allain.

De qui, cette lettre étalée à mon intention ?

MADAME ALLAIN.

Vous joignez l'effronterie à la curiosité.

MICHEL.

Je reconnais l'écriture commerciale de votre mari.

MADAME ALLAIN.

Cherchez-moi donc le patron de cette brassière, au lieu de vous inquiéter de ma correspondance... Qu'en ai-je fait ?

THÉRÈSE, se levant et allant à madame Allain.

Le voici.

MADAME ALLAIN, à Thérèse.

Il ne fallait pas vous interrompre.

MICHEL, considérant le courrier de madame Allain.

Comment ! Il parle de vous relancer ici ?

THÉRÈSE, à Michel.

Tu es sérieux ?

MADAME ALLAIN.

Pas avant quelques jours.

MICHEL, résigné.

Rien ne dure.

MADAME ALLAIN, à Thérèse.

En attendant, il me recommande de ne pas négliger mes parents de Vizille.

MICHEL.

Louvat, Tartavel et Cie.

MADAME ALLAIN.

Sans préjudice des Borie, que vous méprisez moins.

SCÈNE IV

Les mêmes, AUGUSTIN

AUGUSTIN, à Michel.

Les trois cents francs que tu as distribués ont réjoui l'atelier. L'allégresse est générale.

MICHEL.

Je sais bien, moi, que je suis bon.

AUGUSTIN.

Je n'ai constaté qu'un seul mécontentement.

THÉRÈSE.

Celui de Colombel.

AUGUSTIN.

Je viens de l'apercevoir, les bras croisés devant ses planches; il maugréait de n'avoir pas encore reçu son papier de Chine.

MICHEL.

Ces Breton sont toujours inexacts.

Augustin s'assied et prend un livre.

THÉRÈSE, *à Michel.*

N'accuse personne que moi. En sortant, ce matin, je suis entrée chez Bardot et je m'y suis tellement attardée que je n'ai pas fait Grenoble.

MICHEL.

Bah! Augustin n'a qu'à sauter dans le tram et, d'ici le dîner, Colombel pourra facilement nous soumettre deux ou trois eaux-fortes.

MADAME ALLAIN.

Tu ne te remues pas, Augustin?

AUGUSTIN.

J'ai entendu.

MICHEL.

Quand il a envie de lire, celui-là...

SCÈNE V

LES MÊMES, VIRGINIE

VIRGINIE, *à madame Allain.*

Le maître clerc de Me Bardot demande à vous parler, madame.

THÉRÈSE.

Le clerc de Bardot?

VIRGINIE, à Thérèse.

Il réclame la signature de madame Allain.

MICHEL, à madame Allain.

Quelle lubie a pris à Bardot de vous dépêcher son clerc ?

MADAME ALLAIN.

La procuration de mon mari lui est sans doute parvenue.

THÉRÈSE, prête à sortir, à madame Allain.

Je vais le remettre à un autre jour, ne vous dérangez pas.

AUGUSTIN, essayant de la retenir.

Maman...

MADAME ALLAIN, sortant.

Autant m'en débarrasser tout de suite.

MICHEL.

Il doit y avoir du Chavassieux là-dessous.

Madame Allain sort.

SCÈNE VI

MICHEL, THÉRÈSE, AUGUSTIN, VIRGINIE

VIRGINIE.

Quand faut-il envoyer les pêches à monsieur Chavassieux, madame ? L'omnibus de Villeneuve est en train de gravir la côte. Le conducteur se chargera bien de la commission.

MICHEL, gaiement.

Vous allez sauter dans la diligence, Virginie, et vous poserez le panier sur vos genoux ; mon beau-père trouvera les pêches meilleures, si vous les lui apportez vous-même.

VIRGINIE, à part.

Probablement. (A Thérèse.) Que décide madame ?

THÉRÈSE.

Monsieur plaisante toujours.

AUGUSTIN, *sans quitter son livre.*

Pas sur ce chapitre.

THÉRÈSE

Nous verrons tout à l'heure.

Virginie sort.

MICHEL, *avec humeur, à Thérèse.*

Bardot t'a entretenu du départ de madame Allain?

THÉRÈSE.

Nullement. Quand je suis entrée dans son cabinet, Labourin était présent et la conversation n'a roulé que sur la vente de Sassenage.

MICHEL, *allant à son bureau.*

Je te crois.

THÉRÈSE, *avec empressement.*

Labourin offre quarante mille francs de la ferme d'en haut, et quinze mille de celle qui s'adosse aux gorges du Furon.

MICHEL.

Trop tard. Nous n'avons plus besoin de son argent.

THÉRÈSE.

Je lui écrirai que tu as changé d'idée.

MICHEL.

Ne prends pas cette peine, je l'aviserai tantôt.

THÉRÈSE.

Et nos Thomson ?

MICHEL.

Je vais donner contre-ordre à Chabert, à moins qu'elles ne soient déjà vendues.

AUGUSTIN, à Michel.

Tu n'oublies rien.

Thérèse, absorbée dans sa tâche, écrit, se lève, circule, range des livres au fond, sans participer à la conversation de Michel et d'Augustin.

MICHEL, examinant le livre que tient Augustin.

Werther, hum ! voilà une lecture bien mélancolique.

AUGUSTIN.

Que veux-tu, père? Quand on est triste, il n'y a encore que les choses tristes qui peuvent consoler.

MICHEL.

Bon Dieu, quelle amertume ! un tel découragement est funeste, et je te l'interdis.

AUGUSTIN.

Je serai peut-être plus gai ce soir.

MICHEL, s'installant à son bureau.

J'en accepte l'augure. (Lui tendant des papiers.) Tiens, classe-moi ces lettres.

AUGUSTIN.

Par ordre de date ?

MICHEL, tendrement, sans se lever.

Tu n'as pas de chagrin, je suppose ?

AUGUSTIN, avec ironie.

Et si j'en avais?

MICHEL, gaiement.

Mais non, mais non, tu n'en as pas. Je connais ton cœur mieux que toi. Tu es simplement victime de ta vocation sentimentale, ou d'une fausse interprétation des faits.

AUGUSTIN, triant des lettres.

Je ne comprends pas.

MICHEL, sans oser le regarder.

De certaines allures, on tire quelque fois des conséquences inexactes et, partant, douloureuses. Au surplus, à ton âge, on se leurre souvent sur la nature véritable de ses impressions.

AUGUSTIN, posant les lettres sur le bureau.

Ceci est trié.

MICHEL.

Dans ces cas-là, il faut bannir de son esprit toutes les conjectures pénibles...

AUGUSTIN.

Tu as raison.

MICHEL.

Et renoncer héroïquement à ses inclinations chimériques.

AUGUSTIN.

Tu as raison encore, mais ça fait de la peine.

MICHEL, se levant.

On s'arme d'énergie, que diable! et de scepticisme. On se domine. Et, peu à peu, bientôt, la bonne indifférence arrive. On oublie. Que de choses j'ai oubliées, moi, si tu savais!

AUGUSTIN.

Sans effort, je parie?

MICHEL.

Moque-toi de ton père. Puisse Dieu t'envoyer son insouciance!

AUGUSTIN.

Tu étais si fier de ma sensibilité?

MICHEL.

J'avais tort. (Avec emportement et tendresse.) Oh! quand je vois cette pauvre petite figure, je suis contrarié... ému, très ému... et n'importe quel sacrifice me semblerait léger...

AUGUSTIN.

Malheureusement dans une heure, cette pauvre petite figure ne sera pas sous tes yeux.

MICHEL.

Elle me trouble à tel point en ce moment qu'elle ne sortira plus de ma mémoire... Je refuserais volontiers toutes les aubaines de ce monde pour diminuer son anxiété.

AUGUSTIN, *gagné.*

Papa...

MICHEL, *inconsciemment.*

En l'espèce, je n'aurais pas grand mérite à me sacrifier. D'abord, et ceci t'explique la rapidité de mes oublis, je n'ai jamais tenu à rien.

AUGUSTIN.

Ni à personne ?

MICHEL.

A personne.

AUGUSTIN.

Tu as de la chance.

MICHEL, *désignant Thérèse et Augustin.*

Exception faite de vous deux.

AUGUSTIN.

Naturellement.

MICHEL, *avec embarras, allant et venant.*

Sacré mâtin, comme l'agrément de chacun est difficile à concilier !... Tu n'imagines pas, mon petit, combien, par instant, l'existence est compliquée ! (*Tendrement.*) N'empêche que tu m'es cher entre des millions d'êtres. Et je suis résolu à te défendre contre tous, fût-ce contre moi-même. Car, journellement, sans le vouloir, par faiblesse, par égoïsme, nous meurtrissons des cœurs précieux. Qui sait si déjà je ne dois pas assumer une part de ton chagrin ? (*L'embrassant.*) Que j'en sois responsable ou non, pardonne-moi ta peine d'aujourd'hui.

AUGUSTIN.

Et de demain ?

MICHEL, déconcerté.

Tu souris ? Pourquoi me considères-tu avec ces yeux nouveaux ? Tu me juges ; tu ne crois plus en moi ; on m'a changé mon fils !... Que t'a-t-on dit ? Que supposes-tu ?... Mes paroles ont l'air de tomber dans le vide... Me prends-tu pour un écervelé féroce, pour une sorte de pantin criminel ? Allons, desserre les dents, réponds-moi quelque chose.

AUGUSTIN.

Est-ce qu'à présent je peux aller chez les Breton ?

MICHEL.

Va, puisque tu as envie de me quitter... (Gaiement.) Personne ne m'aime depuis le déjeuner... Je suis puni.

SCÈNE VII

Les mêmes, MADAME ALLAIN

MADAME ALLAIN, à Michel.

Vous aviez deviné. C'est à monsieur Chavassieux que je dois la visite de ce clerc.

MICHEL.

Les prévenances de mon beau-père tombent toujours à propos.

THÉRÈSE, au fond, à Augustin.

Tu demanderas une pâte très fine.

AUGUSTIN, prêt à sortir.

Deux rames n'est-ce pas ?

THÉRÈSE.

Pas trop jaunes.

AUGUSTIN.

Mais.

MADAME ALLAIN, très affectueusement.

Et surtout, reviens vite. Car, ne l'oublie pas, ma journée est à toi.

MICHEL.

A lui ?

MADAME ALLAIN.

A lui seul.

MICHEL, à Augustin.

Quels sont vos projets ?

AUGUSTIN.

Les siens.

MADAME ALLAIN.

Nous irons dans les bois.

MICHEL, s'approchant de la fenêtre.

Si le temps le permet.

AUGUSTIN, à Michel, avec ironie.

Il commence à se couvrir, ne désespérons pas.

MICHEL, à Augustin.

Petit méchant ! (bas à Madame Allain.) Jadis, sa mère ne s'exprimait pas autrement.

Augustin sort.

SCÈNE VIII

MADAME ALLAIN, THÉRÈSE, MICHEL

THÉRÈSE, près de la fenêtre.

Mais non, le ciel sera pour lui.

MADAME ALLAIN, sincèrement.

Je le souhaite.

MICHEL.

Et puis, à défaut de la montagne, il vous reste Uriage et là musique de Berlioz.

THÉRÈSE.

Est-ce que les jeunes Bertagne ne l'attendent pas tout à l'heure au Casino ?

MADAME ALLAIN.

Baste !

THÉRÈSE.

Roméo est inscrit au programme.

MICHEL.

C'est son affaire.

MADAME ALLAIN.

Pour ma part, je l'avoue, les coteaux de Prémol m'attirent davantage. Je me contenterai de la musique des oiseaux.

MICHEL.

Berlioz est pourtant votre pays.

THÉRÈSE.

Si vous montez à Prémol, je vous engage à pousser jusqu'à la Roche-Béranger. De la Baraque, on découvre toutes les cimes qui entourent le Bourg-d'Oisans.

MICHEL.

Quand je chasse là-haut en compagnie du préfet, je regrette vraiment d'habiter en plaine.

MADAME ALLAIN, à Michel.

Je n'ai qu'à prendre à droite, en sortant, n'est-ce pas ?

MICHEL, à Madame Allain.

Il ne faut pas toujours prendre à gauche.

THÉRÈSE, prête à sortir, à Madame Allain.

Je laisse mon mari vous indiquer le bon chemin.

MICHEL.

File au Clodis, je ne bouge pas.

THÉRÈSE.

Entendu.

MICHEL, à Thérèse.

Au fait, j'ai envie de donner la clef des champs à tout le monde, cet après-midi.

THÉRÈSE.

En quel honneur ?

MICHEL, gaiement.

Pour célébrer le couronnement de ma fortune.

THÉRÈSE.

A tous les employés ?

MICHEL.

Sans exception.

THÉRÈSE.

Soit.

MICHEL.

Entre à l'imprimerie et fais le nécessaire.

MADAME ALLAIN.

C'était bien la peine d'expédier ce pauvre Augustin à Grenoble.

THÉRÈSE, à Madame Allain.

Dans le cas où vous le reverriez avant moi, je vous le confie.

MADAME ALLAIN.

Partez tranquille.

Thérèse sort.

SCÈNE IX

MADAME ALLAIN, MICHEL

MICHEL, gaiement.

Votre accord est édifiant.

MADAME ALLAIN.

Je ne l'ai pas recherché.

MICHEL.

Donc, ma chère alliée, vous voilà passée à l'ennemi.

MADAME ALLAIN.

Comme je vous le disais à la minute, on ne se préoccupe jamais trop des enfants ; et le vôtre devrait vous inquiéter davantage.

MICHEL, goguenard.

Il est malade?

MADAME ALLAIN.

Non, il est malheureux.

MICHEL, ému.

Vous en êtes sûre ?

MADAME ALLAIN.

Je vous l'affirme.

MICHEL.

Qu'est-ce qui a formé votre conviction, soyez franche ? Sont-ce vos remarques personnelles, les confidences d'Augustin, ou le désarroi de sa mère ?

MADAME ALLAIN.

J'ai simplement causé avec madame Fontanet.

MICHEL, haussant les épaules.

Alors !...

MADAME ALLAIN.

Aussitôt ma religion fut éclairée.

MICHEL.

Comment ! cette histoire est sérieuse ?

MADAME ALLAIN.

Absolument.

MICHEL, *ému.*

Mon pauvre petit! (*Avec insouciance.*) S'il en est ainsi, la fête est terminée et nous pouvons nous serrer la main.

MADAME ALLAIN.

Vous m'avez comprise.

MICHEL.

Nous ne sommes pas moraux, mais nous avons du cœur.

MADAME ALLAIN.

Je l'espère.

Un silence.

MICHEL.

Quand pensez-vous partir?

MADAME ALLAIN, *surprise.*

Moi? Bientôt. Dans trois ou quatre jours. Dès que les circonstances auront modifié l'état de la maison et que, grâce à ce changement, Augustin aura repris un peu de sa gaieté.

MICHEL.

Je ne saisis pas très bien; mais du moment que je ne vous perds pas aujourd'hui, j'approuve. J'avais peur d'être abandonné ce soir.

MADAME ALLAIN.

On ne vous quitte jamais, mon cher. Il est écrit que c'est toujours vous qui quitterez les autres. Puisque vous avez du cœur, vous allez préparer une valise quelconque, et décamper sur-le-champ.

MICHEL, *avec humeur.*

Vous plaisantez?

MADAME ALLAIN.

Votre départ immédiat est préférable au mien.

MICHEL.

Traduction libre : vous adoptez le plan de ma femme.

MADAME ALLAIN.

Non. Seulement, elle a peut-être raison de redouter pour son fils les conséquences de ma disparition trop rapide ; et elle a raison, cent fois raison de vouloir lui épargner le spectacle barbare de votre réussite.

MICHEL.

Mais mon éloignement n'empêchera pas ce collégien de vous aimer.

MADAME ALLAIN.

Sans doute, mais vous absent, le danger principal est écarté ; et nous n'avons plus qu'un chagrin naturel à combattre...

MICHEL, *l'interrompant.*

Nom d'un chien !...

MADAME ALLAIN.

Quelques jours me suffiront sans doute à l'endormir...

MICHEL.

Savoir !...

MADAME ALLAIN.

Et quand mon tour sera venu de m'en aller, sa mère fera le reste...

MICHEL.

On ne peut donc pas me laisser tranquille ?

MADAME ALLAIN.

Je conçois votre ennui. Si j'osais, je dirais que je le partage. En revanche, l'imminence de mon départ doit rendre votre sacrifice moins pénible.

MICHEL.

Vous me donnez ce conseil, vous !

MADAME ALLAIN.

En toute conscience.

MICHEL, *radouci.*

Soit, soit. Puisque vous m'en démontrez la nécessité, je m'embarquerai ce soir. Je me soumets... Nom d'un chien!

MADAME ALLAIN.

Je vous remercie de capituler, et de capituler sans conditions.

MICHEL.

Qu'est-ce que je désire, en somme?... Que ce petit ne souffre pas. Je l'aime, cet enfant... Maintenant que j'ai obtenu tout ce que je souhaitais, je ne demande pas mieux que d'être bon. Je suis coulant, n'est-ce pas?

MADAME ALLAIN.

Je redoutais votre résistance.

MICHEL.

Ma femme divague tellement quand elle croit son fils menacé; et elle est si jalouse, grâce à vous, pour son propre compte, que j'avais haussé les épaules à chacun de ses arguments. (*Tendrement.*) Comme ces mêmes arguments sont persuasifs dès qu'ils passent par une bouche aimée!

MADAME ALLAIN.

Soyons d'honnêtes gens.

MICHEL, *gaiement.*

Qui sait? on se reverra peut-être à Paris.

MADAME ALLAIN.

Pour le quart d'heure, occupons-nous de votre départ.

MICHEL.

Au fait, il s'agit de l'exécuter. Quel prétexte alléguer?

MADAME ALLAIN.

Cherchez.

MICHEL.

Me voilà tout à coup embarrassé.

MADAME ALLAIN.

Vous n'êtes pas à un mensonge près, j'imagine ?

MICHEL.

Non, mais quand je mens sans bénéfice, je mens mal.

MADAME ALLAIN.

Inventez une histoire, la première venue.

MICHEL.

J'y songe, je peux me servir de Bussienne.

MADAME ALLAIN.

Ou de n'importe qui. Votre femme sera plus crédule aujourd'hui que les jours où vous mentez bien.

MICHEL.

Évidemment, puisque c'est elle qui vous a chargée de m'expédier.

MADAME ALLAIN.

Pas le moins du monde.

MICHEL.

Allons donc ! vous n'auriez pas eu cette idée toute seule. Votre intervention est son ouvrage, avouez-le.

MADAME ALLAIN.

Peut-être, mais ne me vendez pas.

MICHEL.

Je vous plains de l'avoir affrontée. Car la conversation entre vous deux a dû être plutôt orageuse.

MADAME ALLAIN.

Le nom seul d'Augustin a été prononcé.

MICHEL.

Elle n'a point parlé de nous ?

MADAME ALLAIN.

Elle a côtoyé la question ; mais à travers son désespoir maternel, j'en distinguais facilement un autre qu'elle n'articulait pas.

MICHEL.

Elle a deviné, parbleu !

MADAME ALLAIN.

Avant nous.

MICHEL, *riant aux éclats.*

Son cœur est de la police.

MADAME ALLAIN.

Pas si haut.

MICHEL, *gaiement.*

Vous avez raison. Les femmes mûres ont des oreilles.

MADAME ALLAIN.

Cet à peu-près est indigne de vous.

MICHEL.

Mais pas de l'Académie.

MADAME ALLAIN.

Et puis, vous êtes injuste. Malgré ses trente-cinq ans, madame Fontanet a des grâces particulières que je ne possède pas.

MICHEL.

Hier, je le croyais encore. Depuis ce matin, je ne le crois plus.

MADAME ALLAIN.

Vous le croirez demain.

Elle s'assied.

MICHEL, *tendrement.*

J'ai beaucoup de peine de cette solution inattendue.

MADAME ALLAIN.

Taisez-vous. Votre mélancolie serait capable de me gagner. Et pourtant, j'en ai la certitude, si tout à coup une autre

femme était là, à ma place, vous lui débiteriez les mêmes banalités, tant vous avez l'habitude mécanique de ces sortes de crises.

MICHEL, lui caressant la main.

Vous me jugez bien.

MADAME ALLAIN.

On substituerait en ce moment une autre main à la mienne que vous continueriez le même geste galant. Tenez, il ne s'aperçoit pas que j'ai retiré mon bras, et il caresse le fauteuil.

MICHEL.

Je caresse un projet surtout.

MADAME ALLAIN.

Vous me faites trembler.

MICHEL, avec reproche.

Car enfin vous m'aviez promis une saison, et vous ne m'avez accordé qu'une matinée.

MADAME ALLAIN.

J'étais de bonne foi, je vous assure.

MICHEL, s'exaltant.

Comment n'ai-je pas pressenti tout à l'heure que j'allais devenir si vite un étranger pour vous? Ah! certainement, j'eusse été plus prodigue dans mes témoignages d'amitié.

MADAME ALLAIN.

Consolez-vous. Une seconde expérience gâte souvent la première.

MICHEL.

Laissons les vieillards répandre ce bruit.

MADAME ALLAIN.

Vous avez quarante ans.

MICHEL.

Vous trouvez?

MADAME ALLAIN.

Vous êtes tout de même à cet instant de la journée où le chasseur un peu las commence à compter ses cartouches.

MICHEL, *se versant du café.*

Vous me connaissez mal.

MADAME ALLAIN.

Fichtre !

MICHEL.

Que diable! Lorsqu'on dit adieu à quelqu'un, on s'exprime d'une façon différente que lorsqu'on lui dit au revoir ou simplement bonjour.

MADAME ALLAIN.

Ce café est froid. Inutile d'en reprendre. D'ailleurs, vous avez assez de vitalité sans en chercher davantage.

MICHEL.

Je vous en conjure, ne me persécutez pas de votre hygiène. Vous n'arriverez pas à me communiquer votre tempérance. Je ne suis pas comme vous, ma chère : un canard ne me suffit pas.

MADAME ALLAIN.

Allons, ne répétez pas vos extravagances de ce matin. On ne sait jamais où elles peuvent conduire.

MICHEL.

Mais à la Commanderie.

MADAME ALLAIN.

Encore ?

MICHEL.

Pourquoi pas ?

MADAME ALLAIN.

Vous avez déjà oublié le chagrin de tout le monde ?

MICHEL, *sans l'écouter.*

Je vous propose une combinaison.

MADAME ALLAIN.

Gardez-là pour vous...

MICHEL.

C'est de passer ensemble un moment incomparable avant mon départ ?...

MADAME ALLAIN.

Vous perdez votre temps. D'abord, je monte à Prémol avec Augustin.

MICHEL.

Ne parlons pas de lui.

MADAME ALLAIN.

Vous ne rêvez donc que plaisirs et cruautés ?

MICHEL.

Rien de plus commode, puisqu'on ignore ici l'accident arrivé sur la ligne, et le renvoi à ce soir de l'express de l'après-midi.

MADAME ALLAIN.

Vous êtes trop dangereux, on devrait vous arrêter...

MICHEL.

Je vais leur annoncer que je pars avec Bussienne, et tantôt vers l'heure habituelle de mon train, je prendrai la route de la Commanderie au lieu de prendre celle de la gare...

MADAME ALLAIN.

Vous trouverez la porte fermée.

MICHEL.

Vous l'ouvrirez vous même, car vous m'attendrez là-bas, après vous être libérée de votre promenade.

MADAME ALLAIN.

Vous ne m'obligerez pas à décevoir cet enfant.

MICHEL.

Vous m'attendrez, le cœur ému. Et je vous interdis de m'objecter un empêchement quelconque. Avec cette lettre de votre mari, vous pouvez vous évader dans les cinq minutes, en prétextant des visites de famille.

MADAME ALLAIN.

Votre ingéniosité est superflue. J'aimerais mieux me sauver au bout du monde plutôt que de retourner à cette maison de folies.

Elle fait un pas pour sortir.

MICHEL.

Heureusement qu'une pitié maternelle vous retient parmi nous.

MADAME ALLAIN, *s'arrêtant, avec colère.*

Que de tourments j'aurai subis pour une matinée de distraction !

MICHEL.

Et moi donc ! Je n'entends que des cris de douleur autour de moi. En ce moment, je le voudrais, que je serais bien ennuyé, mais je suis déterminé à rester gai.

MADAME ALLAIN.

Malgré tant de désolation ?

MICHEL.

A quoi la gaité servirait-elle, si on n'en usait pas aux heures de tristesse ?

MADAME ALLAIN.

Vous êtes renversant.

MICHEL.

Il dépend de vous que cette bonne humeur persiste et que je disparaisse avec docilité.

MADAME ALLAIN.

Vous ne comprenez donc pas que mon explication avec votre femme a créé entre elle et moi un pacte, dont la violation serait la dernière des perfidies ?

MICHEL.

Je ne connais que le pacte conclu entre nous deux, sur l'oreiller. Et celui-là, Dieu me damne, vous impose plus de devoirs envers moi qu'envers ma femme.

MADAME ALLAIN.

Mon seul devoir est de prévenir un malheur.

MICHEL.

Alors imitez-moi, puisque vous êtes si dévouée. Immolez-vous à l'intérêt général.

MADAME ALLAIN.

Je ne commettrai pas de nouvelle trahison.

MICHEL.

Quelle ardeur de néophyte! Calmez-vous, je vous en prie. Votre droiture excessive compromettrait les meilleures causes... A mesure que vous me résistez, mon départ me semble moins facile, et j'ai peur de changer d'idée.

MADAME ALLAIN, *effrayée.*

Vous n'avez pas le droit de revenir sur votre décision. J'ai votre consentement. Ce qui est acquis est acquis.

MICHEL.

Ne vous effarez pas. Je suis tout disposé à m'en aller, mais j'entends m'en aller satisfait.

MADAME ALLAIN.

Ainsi, c'est un chantage ?

MICHEL.

Un chantage amoureux.

MADAME ALLAIN.

Vous seriez cet homme-là ?

MICHEL, avec folie.

Et bien d'autres !... Ah ! vous vous liguez tous contre moi ! Ah ! madame Allain, vous êtes du complot ! Ah ! bourgeoise pudibonde, vous avez résolu de m'expédier à Paris ! Eh bien, je ne m'embarquerai que si vous me portez à la Commanderie le viatique nécessaire à ce triste voyage.

MADAME ALLAIN.

Je n'accepte pas le marché.

MICHEL.

Qui veut la fin, veut les moyens. Donnant, donnant.

MADAME ALLAIN.

Vous désirez qu'on pleure davantage ?

MICHEL.

Après moi, le déluge. Vous et le chemin de fer, je prendrai les deux. Sinon, il n'y a rien de fait.

MADAME ALLAIN, carrément.

Transigeons.

MICHEL.

De quelle manière ? Que m'offrez-vous ?

MADAME ALLAIN.

Partez aujourd'hui, sagement, comme il est convenu ; et nous nous verrons à Paris la semaine prochaine.

MICHEL.

Vous, vous cherchez à vous dérober.

MADAME ALLAIN.

Nullement. Rendez tout à l'heure la quiétude aux vôtres par une bonne action et je vous récompenserai bientôt d'une façon inoubliable.

MICHEL.

Pourquoi pas maintenant, sapristi ?

MADAME ALLAIN.

Un peu de patience. Deux ou trois jours sont vite passés.

MICHEL.

Si la récompense précédait les bonnes actions, on apporterait plus d'empressement à les accomplir.

MADAME ALLAIN.

Je rentre samedi soir, et je vous invite aussitôt.

MICHEL.

Qu'est-ce qui me prouve qu'en ce moment vous ne me tendez pas un piège ?

MADAME ALLAIN.

Vous êtes fou.

MICHEL.

Afin de vous débarrasser de moi !

MADAME ALLAIN.

Je vous jure que non. Ce n'est pas mon genre. Je tiendrai ma promesse, quoi qu'il advienne, quels que soient mes sentiments. Les affaires sont les affaires.

MICHEL.

Je n'ai pas confiance.

MADAME ALLAIN.

Vous avez tort, j'ai la mémoire du cœur. L'amour m'a toujours fait des amis ; et je sais ce qu'on doit à l'amitié. Mais avec moi, mon cher, on ne rompt jamais complètement.

MICHEL.

Jamais ?

MADAME ALLAIN.

Guère.

MICHEL.

Mazette ! la confession est précieuse.

MADAME ALLAIN.

Insolent.

MICHEL, très gaiement.

C'est égal, voilà une philanthropie qui défriserait un amoureux. Est-ce que vous agissez de même avec tous ceux qui vous ont détournée ?

MADAME ALLAIN.

Vous êtes trop curieux.

MICHEL.

Si demain, à l'improviste, vous trouviez sur votre chemin un ami d'autrefois; tenez, par exemple, cet homme cultivé qui vous fournissait de Baudelaires; est-ce que vous seriez aussi généreuse qu'envers moi ce matin ?

MADAME ALLAIN.

Quelle est cette histoire de Baudelaires que vous déterrez là ?

MICHEL.

Une histoire ancienne et véridique.

MADAME ALLAIN.

Où l'avez-vous pêchée ? Je ne la comprends pas.

MICHEL.

Je l'ai ramassée dans un souper, il y a sept ou huit ans; et je me demande pourquoi elle me revient aujourd'hui à la mémoire.

MADAME ALLAIN.

Probablement par délicatesse, Au surplus, ce bavardage est inexact.

MICHEL.

Je le crois authentique et, soit dit sans vous offenser, ma certitude repose moins sur mes souvenirs que sur la mauvaise opinion que j'ai de vous.

MADAME ALLAIN.

On n'est pas plus galant.

MICHEL, avec folie.

Mais cette mauvaise opinion n'exclut pas chez moi l'estime de vos charmes. Au contraire, elle me monte l'imagination, et je vous supplie de faillir une seconde fois, au nom de toutes les faiblesses que je vous attribue, de tous les crimes dont je vous pare, au nom même de votre mission maternelle. Et, bien entendu, sans préjudice de vos bontés futures.

MADAME ALLAIN.

Vous voilà reparti.

MICHEL.

Au diable votre invitation de Paris et vive mon chantage! Un tien vaut mieux que deux tu l'auras.

Il se précipite sur elle.

MADAME ALLAIN.

Asseyez-vous donc un peu. Vous avez une façon de bondir qui m'épouvante.

MICHEL.

Dame, j'ai faim, moi.

MADAME ALLAIN.

Ah! vous avez encore déchiré ma robe.

MICHEL.

Elle me semble toujours inutile.

MADAME ALLAIN.

Deux jours de suite. Êtes-vous maladroit!

MICHEL.

Maladroit? Ça dépend des heures. Vous pensiez autrement avant le déjeuner.

MADAME ALLAIN.

On dit tant de choses dans ces minutes-là.

MICHEL.

Je me rappelle vos paroles reconnaissantes.

MADAME ALLAIN.

Méfiez-vous, mon cher. On prend quelquefois son contentement personnel pour celui de sa voisine.

MICHEL.

Nous dissiperons bientôt ce malentendu.

MADAME ALLAIN.

La semaine prochaine.

MICHEL.

Aujourd'hui...

MADAME ALLAIN.

A Paris.

MICHEL.

En attendant, recevez cette avance.

Il l'embrasse.

MADAME ALLAIN, cherchant à se dégager.

Vous m'ennuyez à la fin.

MICHEL.

Voilà un baiser qui vous fait changer de couleur.

MADAME ALLAIN, troublée.

Il ne faut pas m'embrasser avec cette science. Vous m'ôtez ma force morale.

MICHEL.

Qui ne serait encouragé par mes découvertes de ce matin et mes surprises imminentes...

MADAME ALLAIN, se débattant.

Vous êtes infernal...

MICHEL.

Sans compter la mollesse de votre âme et la fermeté de son enveloppe.

MADAME ALLAIN.

Mon Dieu, que la vertu est malaisée ! Pour une fois que je repousse un homme qui me plaît, je n'ai pas de chance.

MICHEL.

Résignez-vous.

MADAME ALLAIN.

La belle victoire ! Quand je vous céderais par lassitude. Je vous demande un peu ce que ce nouvel exploit pourrait vous apporter d'extraordinaire. En somme, ce sont toujours les mêmes sacrements.

MICHEL.

Vous savez bien que non.

MADAME ALLAIN.

La curiosité assouvie, que reste-il ?

MICHEL.

Le bonheur.

MADAME ALLAIN.

Lorsqu'on s'aime. Mais sur le terrain du plaisir l'imprévu seul est divertissant.

MICHEL.

Quelle aberration ! Apprenez que les meilleures délices sont les délices déjà pratiquées. Un mets est d'autant plus savoureux qu'on en connaît par expérience toute la délica-

tesse. L'imprévu ne fut inventé que pour les palais affadis ou incompétents. Ah ! Brigitte, succulente Brigitte, pourquoi n'êtes-vous pas de cet avis ?

MADAME ALLAIN.

Je ne veux pas... je ne dois pas... A quoi servirait votre départ si dès maintenant j'en détruisais les bienfaits par une étourderie inexcusable ?... Un enfant malheureux peut tout découvrir.

MICHEL.

Bah ! le destin qui me comble depuis quelques jours me protégera bien encore.

MADAME ALLAIN, résolue.

Je préfère ne pas jouer cette partie, et tenir ma promesse envers Augustin.

MICHEL.

Vrai ?

MADAME ALLAIN.

Vrai.

MICHEL, rompant les chiens.

Eh bien, hâtez-vous de sortir avec lui, et bonne promenade ! (S'asseyant). Pendant que vous le consolerez, je vais m'enfermer ici à double tour et me livrer à la volupté du travail, puisque vous ne m'en laissez pas d'autre.

MADAME ALLAIN.

Vous refusez de partir ?

MICHEL.

Je vous ai prévenue.

MADAME ALLAIN.

Votre générosité n'aura pas duré longtemps.

MICHEL, s'installant à sa table.

Prêtez-moi des idées criminelles, ne me prêtez pas d'idées méchantes.

Un silence.

MADAME ALLAIN.

Il sera là dans un instant: et j'aurais voulu commencer mon œuvre, car il est jaloux, très fragile, vous ne l'ignorez pas, et d'une sensibilité interdite à son père.

MICHEL.

Oublieuse !

MADAME ALLAIN.

Je me proposais de le sermonner et de le distraire. Tout en marchant je l'aurais entretenu de sujets étrangers à sa peine. J'aurais attiré son attention sur les problèmes sérieux de l'existence. Enfin, j'aurais entrepris de le rassurer par le désaveu de mes sentiments réels, et par une sorte de prédilection mensongère.

MICHEL.

Mêlée de sincérité.

MADAME ALLAIN.

Admettons.

MICHEL, railleur, allant à elle,

Tenez, ce projet vous ressemble ! Ma parole, quand je constate votre sagesse, je maudis presque la fatalité qui vous a conduite sur mon chemin. Votre cœur s'est trompé d'adresse, madame Allain. Tant de mesure et de clairvoyance étaient faites pour un débutant.

MADAME ALLAIN.

Je vous défends de continuer.

MICHEL.

Plaisanterie à part, entre nous, hein ? Croyez-vous que le hasard serait intelligent si de pareils dons se dirigeaient demain vers un jeune homme de l'âge, de l'apparence d'Augustin ? Quelle magnifique préparation à la vie qu'une première maîtresse de votre mérite ! Et quelle sécurité dans une famille !

MADAME ALLAIN.

Vous êtes un impie

MICHEL.

Celui-là connaîtrait bientôt la juste valeur des choses. Vous lui démontreriez l'importance du travail, les inconvénients du rêve, et, grâce à vous, sans péril, avec honneur, il franchirait le tournant dangereux des forces encore pures.

MADAME ALLAIN.

Votre cynisme est révoltant.

MICHEL.

Ne vous choquez pas. Vous avez été créée et mise au monde pour ce genre d'éducation. Je vous vois près de cet adolescent, je vous entends. Il passerait de la fatigue aux tartines, au chocolat ; de l'étude à la récompense ; du latin au bonheur ; et, comme Jean-Jacques aux Charmettes, dans ses exercices les plus passionnés, il vous appellerait maman... Ah ! Madame de Warens, Louise de Warens que vous êtes, vous venez de manquer un petit Rousseau !

MADAME ALLAIN, *révoltée.*

J'admire votre ingratitude et votre inconscience. Comment avez-vous le courage de plaisanter dans un moment si grave, et de cette façon ! Je vous méprise et je vous déteste.

MICHEL.

Je ne l'ai pas volé.

MADAME ALLAIN.

Non pas que je sois autrement indignée de votre opinion sur mon compte. Je m'en moque. Et, même, si vous voulez toute ma pensée, j'estime qu'en principe, il n'y a pas plus de déshonneur à devenir la première maîtresse d'un novice que la vingtième d'un débauché.

MICHEL.

Votre fureur m'amuse.

MADAME ALLAIN.

Mais je vous trouve abominable, comme père et comme

homme, d'associer, par un rapprochement équivoque, ma faiblesse à votre égard et le chagrin de votre fils.

MICHEL.

Tudieu ! la fibre maternelle vous rend éloquente.

MADAME ALLAIN.

Faut-il que le plaisir soit votre règle unique, pour que ce chagrin ne désarme pas votre égoïsme ? Croyez-vous donc, que, moi, je ne m'impose aucun sacrifice en vous suppliant de partir et en rebutant votre fantaisie ? Il se présente encore des cas, je vous assure, où des amants se séparent et se résistent sans cesser de s'aimer. Ce n'est pas quand je m'efforce à réparer le mal dont je suis responsable que vous devez augmenter ma peine et rabaisser mon caractère.

Elle fond en larmes.

MICHEL.

Vous pleurez ?

MADAME ALLAIN.

Vous vous trompez.

MICHEL.

Vous m'aimez donc vraiment ?

MADAME ALLAIN.

Mon caprice est passé, si le vôtre ne l'est pas.

MICHEL.

Ces larmes que vous étouffez attestent le contraire.

MADAME ALLAIN.

Vous vous réjouissez trop vite. Je ne pleure pas d'amour, je pleure de colère et de désenchantement, voilà tout.

MICHEL, sincèrement.

Je vous prie de me pardonner.

MADAME ALLAIN.

Est-ce qu'on aime quand on est ce que je suis? Vous

oubliez votre jugement de tout à l'heure. Je ressemble de point en point à la femme que vous avez décrite. Je suis cette bourgeoise à la fois raisonnable et facile...

MICHEL.

A votre tour, ne vous calomniez pas.

MADAME ALLAIN.

Cette maîtresse accommodante, un peu cousine, un peu maman, mais dont personne n'a pu troubler le cœur.

MICHEL.

Jusqu'à présent.

MADAME ALLAIN, avec ironie.

Je prévoyais le mot.

MICHEL, à ses genoux.

Allons, ne prenez pas au tragique mes déductions fantaisistes. Je vous ai mal jugée, je le confesse, et je m'en veux d'avoir cru que votre modération, votre aménité, votre enjouement impliquaient une indifférence fondamentale et le mépris de toutes les barrières. J'ai commis là une bévue inqualifiable et nul dépit ne saurait l'excuser.

MADAME ALLAIN.

Ne devenez pas sincère.

MICHEL.

Et pourtant, vous en conviendrez, vos refus répétés, à la minute précise où vous mouriez d'envie de tomber dans mes bras, étaient de nature à m'exaspérer. En ce moment, je me domine, mais je ne suis pas calmé.

MADAME ALLAIN.

Si vous vous mettez à être bon, je suis perdue.

MICHEL, revenant à son idée.

Je ne m'expliquais pas, et je ne m'explique pas encore

votre résistance inflexible devant un départ décidé, en présence de ma soumission, de notre ardeur réciproque et même de votre sécurité. Car, rappelez-vous, on est parfaitement tranquille dans votre chambre de là-bas...

MADAME ALLAIN.

Ne déplaçons pas la question.

MICHEL.

En somme, vous me demandez une chose extraordinaire, et celle que je vous demande est toute simple.

MADAME ALLAIN.

Plus un mot là-dessus.....

MICHEL.

Quand vous aurez consenti.

MADAME ALLAIN.

Je voudrais bien agir. Soyez généreux, ne m'en empêchez pas. J'ai tant d'incertitude.

Elle fond en larmes.

MICHEL.

Je vous défends de pleurer.

Il prend son mouchoir et se dispose à lui essuyer les yeux.

MADAME ALLAIN.

Laissez-moi. Je n'ai pas besoin de votre grand mouchoir... Allez donc plutôt sécher les larmes de votre femme. Sa tristesse est plus émouvante que la mienne.

MICHEL.

Peut-être, peut-être ; mais vous comprenez ? La sienne, j'y suis accoutumé ; tandis que sur la vôtre, je ne suis pas blasé.

MADAME ALLAIN.

Vous avez toujours de l'esprit, quand il faut avoir du cœur.

MICHEL.

Comme l'amour vous embellit !

MADAME ALLAIN.

On me l'a souvent dit.

MICHEL.

Effrontée !

MADAME ALLAIN.

Ne me bousculez pas encore... Quelle poigne ! Diantre ! Qui donc vous a donné cette habitude ?

MICHEL.

Je suis si tendre !

MADAME ALLAIN.

Regardez. Le bas de ma jupe est décousu. Vous allez me faire tomber.

MICHEL.

Je ne rêve que ça.

MADAME ALLAIN.

Doucement, j'ai beau être infidèle, je tiens tout de même à ma réputation.

MICHEL.

Nous sommes née Guiboiseau, ne l'oublions pas.

MADAME ALLAIN.

Toujours est-il que si ma tante Grattier vous apercevait tantôt aux environs de la Commanderie, elle ne manquerait pas de le colporter partout.

MICHEL.

Vous avez donc résolu de m'y recevoir.

MADAME ALLAIN.

Elle serait d'autant mieux disposée à la médisance que vous n'ôtez jamais votre chapeau, lorsque vous la rencontrez.

MICHEL.

Excusez-moi, je ne reconnais que les femmes que je désire.

MADAME ALLAIN.

Mademoiselle Prat était là, n'est-ce pas? quand je vous ai annoncé que le départ de l'express était renvoyé à sept heures?

MICHEL.

Catherine ne reparaîtra pas de l'après-midi.

MADAME ALLAIN.

Mais votre femme est chez elle en ce moment, et mademoiselle Prat peut la renseigner.

MICHEL.

Catherine sait d'avance ce qu'il faut dire ou ne pas dire.

MADAME ALLAIN.

Pourvu que madame Fontanet n'ait pas l'idée de vous accompagner à la gare!

MICHEL.

Qu'à cela ne tienne, je la chargerais d'un travail pressé.

MADAME ALLAIN.

Et si votre fils vous exprime le même désir?

MICHEL.

Je m'arrangerai.

MADAME ALLAIN, *tentée.*

J'ai honte des pensées qui m'agitent.

MICHEL.

Allons, du courage, Paris vaut bien une messe, et surtout célébrée à ma façon.

MADAME ALLAIN.

Garnement!

MICHEL.

Vous consentez?

MADAME ALLAIN.

Vous étiez un si brave homme tout à l'heure.

MICHEL.

C'est mon dernier jour de légèreté.

MADAME ALLAIN.

Je ne sais à quoi me résoudre...

MICHEL.

Dépêchez-vous donc de me céder, j'ai un train à prendre.

MADAME ALLAIN.

Allez toujours commencer vos malles, Un peu de recueillement m'est indispensable.

MICHEL, prêt à sortir.

Soit; mais, songez-y, donnant, donnant.

MADAME ALLAIN, sonnant.

Je sonne Virginie, pour qu'elle vous aide.

MICHEL.

Virginie doit être en ce moment sur la route de Villeneuve, avec votre panier de pêches.

MADAME ALLAIN, vivement.

La mâtine est capable de tuer votre beau-père.

MICHEL.

Je la couvre d'or si elle me rend ce service.

Chavassieux entre.

SCÈNE X

LES MÊMES, CHAVASSIEUX.

CHAVASSIEUX.

Je vous pince une seconde fois.

MICHEL, goguenard.

Je suis meilleur garçon que vous, mon beau-père. Quoi ! je vous adresse Virginie à Herbeys, avec mission de vous distraire un peu ; et vous, sans l'ombre de gratitude, vous me députez un clerc de notaire pour brusquer le départ de cette amie irréprochable !

CHAVASSIEUX.

Mon âge et nos liens de famille ne me permettent pas de m'associer à ce genre de plaisanteries. Au surplus, je n'ai pas aperçu le moindre tablier blanc sur la côte.

MICHEL.

Votre cabriolet se sera peut-être croisé avec la diligence qui vous apportait Virginie ?

MADAME ALLAIN.

On a confié à celle-ci le panier de pêches que je vous avais promis.

CHAVASSIEUX.

Je vous remercie de la demoiselle et des comestibles. Quant au principal de Me Bardot, je me déclare absolument étranger à sa démarche intempestive.

MADAME ALLAIN.

Je l'aurais parié.

MICHEL.

Mais alors, comment savez-vous que l'homme qui s'est présenté chez moi tout à l'heure était précisément le principal de Me Bardot ?

CHAVASSIEUX.

Je connais les us de l'étude.

MICHEL.

Simple divination.

CHAVASSIEUX.

Quoi qu'il en soit, madame, je serais personnellement affligé, je vous l'affirme, si le zèle d'un vieux gratte-papier marquait le terme de votre séjour à Vizille, Votre baiser brûle encore mes pommettes, et je ne désire pas être privé de vous.

MADAME ALLAIN.

Je suis sensible à votre galanterie, cher monsieur.

MICHEL.

C'est de moi que vous allez être privé, mon beau-père, et non pas de notre invitée.

CHAVASSIEUX.

Cessons de badiner.

MICHEL.

Une affaire impérieuse exige ma présence à Paris ; et selon toutes probabilités, je m'éclipserai tantôt...

MADAME ALLAIN.

Et madame Allain ne partira qu'à la fin de la semaine, monsieur Chassavieux.

CHAVASSIEUX.

Je ne m'attendais pas à cette double joie, madame.

MADAME ALLAIN.

On a toujours des surprises, même lorsqu'on tient le fil des événements.

CHAVASSIEUX.

Drôle de maison !

MADAME ALLAIN.

Vous pouvez le dire.

CHAVASSIEUX.

En somme vos combinaisons ne me regardent pas (à madame Allain.) Pour ma part, j'aime autant que le plus méchant s'en aille.

MICHEL.

Réjouissez-vous donc. Demain matin, je me réveillerai sans doute en sleeping.

CHAVASSIEUX.

Je suis si content du bon hasard qui vous éloigne que je serais tenté de pourvoir à votre voyage.

MICHEL.

Je n'ai pas besoin de votre argent, mon beau-père.

CHAVASSIEUX.

Voilà une phrase que j'entends pour la première fois.

MADAME ALLAIN.

A l'heure actuelle, votre gendre a près de trois cent mille francs dans ses caisses.

CHAVASSIEUX.

Lui? Il en est incapable.

MADAME ALLAIN.

Un autre a fait ce que vous aviez refusé de faire.

CHAVASSIEUX.

M. Bussienne?

MICHEL.

En personne.

CHAVASSIEUX.

Qu'est-ce que vous me chantez là? Je ne vous crois pas.

MICHEL.

Courez à l'hôtel du Parc et questionnez mon commanditaire.

CHAVASSIEUX.

Je ne vous crois pas. Vous me contez cette histoire pour m'extirper un nouveau prêt, et par un moyen que je ne démêle pas encore.

MICHEL.

Si je vous étalais sur la table tout ce que je vous dois, seriez-vous convaincu ?

CHAVASSIEUX.

Vous songeriez à me rembourser ?

MICHEL.

Sur-le-champ.

CHAVASSIEUX.

Vous vous jouez de moi ?

MICHEL.

Passons dans les bureaux.

CHAVASSIEUX, prêt à sortir.

Je verrai cela, de mon vivant ?

MICHEL, bas à madame Allain.

Grigou !

MADAME ALLAIN, à Michel.

Pourquoi prenez-vous cette figure lugubre ?

MICHEL, à madame Allain.

Je ne sais rien de plus triste que de rembourser un avare.

Quelque chose tombe de sa poche.

MADAME ALLAIN.

Qu'est-ce qui glisse de votre poche ?

MICHEL.

Rien de précieux. Le calepin où j'inscris mes courses.

MADAME ALLAIN, le ramassant.

La bonne odeur de cuir de Russie.

MICHEL, le lui laissant.

Respirez-la en pensant à moi.

MADAME ALLAIN.

Quand j'aurai fait un point à ma robe.

Michel sort, suivi de Chavassieux.

CHAVASSIEUX, tendrement.

Après vous, mon cher fils.

Madame Allain prend un dé, une aiguille et du fil. Elle pose le pied sur un tabouret, relève un peu sa robe et se dispose à coudre.

SCÈNE XI

MADAME ALLAIN, puis AUGUSTIN

Augustin entre précipitamment, tenant un rouleau sous le bras. A la vue de madame Allain, il s'arrête interdit sur le seuil, et contemple longuement l'attitude audacieuse de celle-ci.

MADAME ALLAIN, avec surprise, en ramassant son dé.

Tu étais là ?

AUGUSTIN.

J'arrive.

Madame Allain laisse retomber sa robe, se rassied, et se remet à coudre d'une façon réservée.

MADAME ALLAIN.

On dirait que tu as couru ?

AUGUSTIN.

Seulement depuis la station du tram.

MADAME ALLAIN, *lui essuyant le front avec son mouchoir.*

Imprudent,

AUGUSTIN.

Vous m'aviez recommandé d'aller vite.

MADAME ALLAIN.

On n'aurait pas dû t'envoyer si loin. Cinq minutes plus tôt, tu m'aurais entendu reprocher à ton père sa tyrannie.

AUGUSTIN.

Qu'importe, puisque me voilà près de vous.

MADAME ALLAIN.

A quoi bon ce rouleau, maintenant que les ateliers sont fermés ?

AUGUSTIN.

Fermés ?

MADAME ALLAIN.

Tu peux t'en assurer, en faisant le tour de la maison. L'imprimerie est déserte.

AUGUSTIN.

Pourquoi ?

MADAME ALLAIN.

Ton père a donné congé à tout le personnel.

AUGUSTIN.

Quelle fantaisie lui a pris ?

MADAME ALLAIN.

Il a tenu à fêter largement la venue de monsieur Bussienne.

AUGUSTIN.

Encore !

MADAME ALLAIN.

Par contre, ce monsieur l'emmène à Paris,

AUGUSTIN, maîtrisant sa joie.

Mon père s'en va ?

MADAME ALLAIN.

Pour quelques jours.

AUGUSTIN.

Et quand part-il ?

MADAME ALLAIN.

Tantôt.

AUGUSTIN.

Aujourd'hui ?

MADAME ALLAIN.

Ce départ te dispense de ta besogne.

AUGUSTIN.

Il s'en va... Je ne m'attendais guère à cette nouvelle.

MADAME ALLAIN.

Elle m'étonne autant que toi.

AUGUSTIN, se dirigeant vers la porte par où Michel est sorti.

Il faut que je l'embrasse avant de sortir.

MADAME ALLAIN, le retenant.

Commençons par monter à Prémol. Tu l'embrasseras tout à l'heure, quand nous reviendrons. D'ailleurs, en ce moment, il est en conférence avec ton bon-papa.

AUGUSTIN.

En effet, j'ai vu la voiture de grand-père à la porte.

MADAME ALLAIN.

On est en train de le rembourser.

AUGUSTIN.

Diable ! ne troublons pas son émotion.

MADAME ALLAIN, *gaiement.*

Je t'engage à ne pas le déranger.

AUGUSTIN.

Vous avez raison, allons nous promener d'abord.

MADAME ALLAIN, *cousant.*

J'ai presque fini. (*Lui désignant un escabeau.*) Mets-toi sur ce tabouret. (*L'invitant à se rapprocher.*) Ici. (*Sans coquetterie, lui donnant sa robe à tenir.*) Et tiens le bas de ma jupe que je fronce mon volant.

Une pause.

AUGUSTIN, *avec anxiété.*

Ma mère ne vous a pas demandé de me gâter un peu ?

MADAME ALLAIN, *tendrement.*

Si.

AUGUSTIN, *frappé.*

Ah !...

MADAME ALLAIN, *tout en cousant.*

Sans insister autrement. Du reste, pour te gâter, je n'ai qu'à suivre ma pente naturelle.

Une pause.

AUGUSTIN.

Ça ne vous ennuie pas de sortir avec moi ?

MADAME ALLAIN.

Je sors avec toi, parce que j'en ai envie.

AUGUSTIN.

Uniquement ?

MADAME ALLAIN.

Par plaisir.

AUGUSTIN.

Vous consolez très bien.

MADAME ALLAIN, se détournant.

Ramasse mes ciseaux... Je te sacrifie seulement mes devoirs de famille.

AUGUSTIN, vivement.

Alors je n'ai pas de scrupules.

MADAME ALLAIN, lui désignant une lettre ouverte.

Pourtant, si tu parcourais ces longues pages de M. Allain, tu frémirais de ses remontrances.

AUGUSTIN.

M. Allain, c'est moins grave.

MADAME ALLAIN, regardant du côté du jardin.

Pourvu que ce brouillard se dissipe !

AUGUSTIN.

Voilà bientôt huit jours que nous ne sommes pas sortis ensemble.

MADAME ALLAIN.

Trois jours, ingrat.

AUGUSTIN.

Quatre.

MADAME ALLAIN.

Tu oublies notre promenade en barque, sur le lac de Laffrey.

AUGUSTIN.

La belle matinée!

MADAME ALLAIN.

N'est-ce pas ?

AUGUSTIN.

Vous ramez ferme !

MADAME ALLAIN, montrant la paume de ses mains.

Mes ampoules ne sont pas guéries.

AUGUSTIN.

Vous ne souffrez pas?

MADAME ALLAIN, maternellement.

Non. Tu te rappelles? en rentrant, nous avons aidé un charretier à dételer son cheval qui était tombé...

AUGUSTIN.

L'homme et la bête descendaient de Saint-Jean avec une voiture chargée d'anthracite...

MADAME ALLAIN, gaiement.

Et, à ce propos, tu m'as infligé un discours sur la formation de la houille et l'âge de la terre.

AUGUSTIN.

Vous m'en avez gardé rancune?

MADAME ALLAIN.

Au contraire. Je sais maintenant que l'anthracite sert à la fabrication des bûches économiques.

AUGUSTIN.

Vous vous moquez de moi?

MADAME ALLAIN.

Tu te trompes. Ces détails m'intéressent toujours.

AUGUSTIN, tristement.

L'étude et la connaissance des choses sont parfois salutaires, je vous assure; surtout à certaines heures de la vie (vivement). Ainsi, tenez, moi, depuis quelque temps, je suis possédé d'un impérieux désir de travail.

MADAME ALLAIN.

Et de raison?

AUGUSTIN.

De raison aussi. J'entends m'assagir complètement. Je veux devenir un garçon sérieux...

MADAME ALLAIN.

Tu parles d'or...

AUGUSTIN.

Je crains les rechutes de ma sensibilité...

MADAME ALLAIN, renchérissant.

Je me réjouis de tes résolutions. Et, même, te le dirais-je ? tu préviens les conseils que je me disposais à te donner. Conserve ces idées-là, mon petit Augustin. Le travail engendre l'équilibre, le succès, la domination ; et de plus, il nous démontre l'infériorité des affaires sentimentales.

AUGUSTIN, cherchant à l'arrêter.

Madame Allain...

MADAME ALLAIN, continuant.

A vingt ans, tu te trouveras pourvu de scepticisme et de bon sens ; et, quand le moment des femmes sera venu, tu t'en iras légèrement à un rendez-vous, comme à une autre distraction.

AUGUSTIN, avec effusion.

Un rendez-vous, madame Allain, un rendez-vous ! Comment osez-vous prononcer un mot pareil avec indifférence ! Vous ne songez donc pas à tout ce que représente cet instant prodigieux ?

MADAME ALLAIN, stupéfaite.

Qu'est-ce qui te prend ?

Elle s'empare du calepin laissé par Michel et le tourne entre ses doigts.

AUGUSTIN.

Je me connais, madame Allain, et pour moi un rendez-vous serait fatalement une minute grave où j'apporterais toute ma religion et toute mon espérance.

MADAME ALLAIN, troublée.

Tu aurais tort.

AUGUSTIN, avec enthousiasme.

Un jour, elle sonnera cette minute. Il faut bien qu'une femme adorée franchisse aussi mon seuil...

MADAME ALLAIN.

Ah! tu n'es pas long à te contredire...

AUGUSTIN, avec folie.

Un rendez-vous! Oh! moi, j'arriverai toujours le premier, et je partirai toujours le dernier. J'attendrai humblement, embusqué près de la fenêtre, aux aguets, le front contre la vitre. Un roman de d'Annunzio sera sur la cheminée. J'attendrai qu'elle apparaisse au détour de la rue, disparaisse sous la grande porte. J'attendrai qu'elle frappe. Seul, heureux et malheureux, j'arpenterai la chambre. Je penserai: Elle va venir... elle ne vient pas... elle ne viendra pas... Son mari a sans doute appris notre histoire? Pourvu qu'il ne la tourmente pas!... Elle ne m'aime plus... Je suis oublié... Mes souffrances ne sont pas finies. C'est elle... Ce n'est pas elle... Si... Non... la voilà.

MADAME ALLAIN.

Qui t'enseigna ces choses?

Elle regarde la porte par où Michel est sorti.

AUGUSTIN, avec folie.

Elle entrera, et tout d'abord, nous nous tairons. Et quand elle se sera donnée et redonnée; après les serments, les pardons et les caresses, quand elle me quittera, je regarderai ma victoire s'en aller. J'entendrai décroître dans l'escalier, marche à marche, le bruit de son talon plus alerte. Et, maintenant, je penserai: Demain, elle frappera encore. Et les semaines qui vont succéder la ramèneront. Ce rendez-vous sera suivi d'innombrables rendez-vous. Un éternel rendez-vous est en train de commencer. Elle ne m'a pas fait l'aumône de quelques heures de sa journée ou de sa nuit. Je suis l'unique intérêt de son existence. Elle est ma maîtresse, et je suis un amant!

MADAME ALLAIN, dissimulant son émotion personnelle, et comme attirée vers la porte par laquelle Michel est sorti.

Si c'est cela que tu appelles être sérieux !

AUGUSTIN, presque avec reproche.

Et il y a des créatures qui reculent devant cette minute extraordinaire ! Devant cette clémence de la destinée, il y a des êtres qui raisonnent, qui tergiversent, qui s'embarrassent de scrupules...

MADAME ALLAIN, avec effroi.

Tais-toi...

AUGUSTIN

Il y en a qui sont retenus par des devoirs, des pitiés, des lois divines ou humaines, je ne sais quelles considérations. Il y a des insensés qui disent : Pas ce soir.... Et il y en a de plus insensés encore qui disent : Jamais...

MADAME ALLAIN, respirant l'odeur du calepin oublié par Michel.

Ceux-là ont raison.

AUGUSTIN.

Manquer un rendez-vous ! Repousser cette ivresse ! La voilà, la vraie faute. C'est cette prudence qui constitue l'erreur et la cruauté. C'est ce renoncement qui va susciter le désespoir et le remords...

MADAME ALLAIN, se maîtrisant.

Au contraire...

AUGUSTIN.

Mais ce rendez-vous que vous refusez est peut-être le seul qu'on a résolu de vous accorder ? Ce qui est possible aujourd'hui ne le sera peut-être pas demain. Demain, celle qui s'offre à présent se sera peut-être reprise. Elle sera peut-être infidèle. Son mari l'aura peut-être emmenée en voyage. Enfin, on n'aura pas connu sa possession.

MADAME ALLAIN, bouleversée.

Ne défends pas si bien l'amour.

AUGUSTIN, *de plus en plus exalté.*

Que tout à l'heure, ou bientôt, dans trois mois, dans six mois, une lettre m'arrive et me convie à cette félicité...

MADAME ALLAIN.

Une lettre ?...

AUGUSTIN, *follement.*

Une lettre du Ciel!... Je n'hésiterai pas, moi, je vous en réponds. Je me précipiterai, je saisirai ma chance...

MADAME ALLAIN.

Tais-toi, tu ne comprends pas le danger de tes paroles...

AUGUSTIN.

Est-ce qu'on s'occupe des conséquences d'un tel événement ? Qu'importe la douleur des autres ! Je voudrais avoir une femme à trahir, de vieux parents à méconnaître, des enfants à sacrifier pour courir à ma joie !

MADAME ALLAIN, *à part.*

Il me fait songer à la mienne.

AUGUSTIN.

Quel est le triomphe qui ne coûte pas de victimes ? Chaque fois qu'un bonheur se réalise, on peut toujours s'écrier : Qui est-ce qui en souffre ? Qui est-ce qui est trompé ? Qui est-ce qui en meurt ?

MADAME ALLAIN, *dissimulant.*

Eh bien, tu en as de l'enthousiasme, du fanatisme... et de l'intuition... A seize ans !...

AUGUSTIN.

Passés !...

MADAME ALLAIN.

Tu promets...

AUGUSTIN, *timidement.*

Je ne vous ai pas déplu ?

MADAME ALLAIN, presque à elle-même.

Sais-tu bien que ta véhémence risquerait fort de perdre une créature indécise entre son devoir et ses sentiments ? Je m'étais juré de te convertir à mes idées, et me voici presque troublée par les tiennes.

AUGUSTIN.

Vous pensez comme moi, maintenant ?

MADAME ALLAIN, éludant.

Ferme la porte, le vent commence à fraîchir.

AUGUSTIN, lui offrant son écharpe.

Enveloppez-vous de votre écharpe.

MADAME ALLAIN, avec embarras.

Laisse-la sur ce fauteuil.

AUGUSTIN.

Je pose votre ombrelle à côté.

MADAME ALLAIN.

Merci.

AUGUSTIN, revenant vers elle, après avoir fermé la porte ; tendrement.

Méfiez-vous. Je n'oublie pas que nous sortons.

MADAME ALLAIN, contrainte.

Ni moi non plus.

AUGUSTIN.

D'abord, nous n'avons pas tout dit sur ce beau chapitre de l'amour et je me propose de vous troubler davantage, pendant notre promenade.

MADAME ALLAIN, dissimulant.

Tu as un genre de sagesse qui t'est particulier.

AUGUSTIN, posant devant elle son chapeau et ses gants.

Allons, dépêchez-vous.

MADAME ALLAIN, *cherchant à gagner du temps.*

Tu m'autorises à boutonner mes gants ?

AUGUSTIN.

Vous les boutonnerez en route.

MADAME ALLAIN, *ouvrant un petit sac.*

Mais j'ai la permission de vérifier mon sac ?

AUGUSTIN, *se dirigeant vers la chambre voisine.*

Le temps d'entrevoir mon père, et nous décampons.

MADAME ALLAIN.

Que sont devenues mes épingles à chapeau ?

AUGUSTIN, *entr'ouvrant la porte de la chambre.*

Hum ! bon-papa est toujours là. Je n'ose pas entrer.

MADAME ALLAIN, *le dos tourné, s'apprêtant.*

Comment ! ils n'ont pas encore terminé ?

AUGUSTIN.

Ils sont assis tous les deux et fument tranquillement.

MADAME ALLAIN, *continuant à s'apprêter.*

Tu m'étonnes, surtout quand je consulte cette horloge. Ton père dispose de très peu de minutes, puisqu'il part à quatre heures.

AUGUSTIN, *frappé.*

A quatre heures ?

MADAME ALLAIN, *sans le regarder.*

Je te répète ce qu'il vient de m'apprendre.

AUGUSTIN.

Sitôt ?

MADAME ALLAIN.

Dame, il prend l'express ordinaire.

AUGUSTIN.

Vous êtes sûre ?

MADAME ALLAIN.

Absolument.

AUGUSTIN.

Il vous l'a déclaré ?

MADAME ALLAIN.

Lui-même, à la seconde.

AUGUSTIN, atterré.

Quatre heures !... En effet, c'est l'heure habituelle.

MADAME ALLAIN, tout à coup, avec une surprise simulée, examinant sa robe.

Diable ! Qu'est-ce que je découvre ? Nous avons mal réparé ma robe.

AUGUSTIN.

Vous vous rasseyez ?

MADAME ALLAIN, assise.

Passe-moi ma corbeille à ouvrage.... Je m'aperçois que je n'ai pas suffisamment arrêté cette valencienne.

AUGUSTIN.

Elle s'est décousue ?

MADAME ALLAIN, cousant.

Comme le jour est gris ! On ne se croirait jamais au mois d'août. (Regardant sa montre.) Trois heures...

AUGUSTIN, tristement.

Déjà !

On entend sonner l'heure à l'église.

MADAME ALLAIN.

Écoute... Ma montre et le clocher marchent toujours ensemble, et cette petite montre est scrupuleuse... (S'interrompant.) Mais on n'y voit pas dans ta maison !

AUGUSTIN.

Approchez-vous de la fenêtre.

MADAME ALLAIN, assise près de la fenêtre, tout en considérant le temps qu'il fait.

Bon ! si maintenant le brouillard se met à descendre, ce sera l'obscurité complète...

AUGUSTIN, amèrement.

Et nos projets d'excursion seront renvoyés à la semaine prochaine.

MADAME ALLAIN, tout en cousant, avec une dernière hésitation.

Qu'est-ce qui nous empêche de les réaliser cet après-midi ? Il est vrai que ce pâle soleil n'invite guère à la promenade.

AUGUSTIN, tristement.

Je suis de votre avis.

MADAME ALLAIN, renchérissant.

Mon Dieu, sans la crainte de ta peine, j'aurais peut-être accordé cette fin de journée à ma famille.

AUGUSTIN, vivement.

Ne vous occupez pas de moi.

MADAME ALLAIN, lui désignant une lettre étalée sur la table.

Tu as lu la lettre de mon mari ?

AUGUSTIN.

Je n'ai pas regardé.

MADAME ALLAIN, sans cesser de coudre.

Constate. Mes parents de Vizille sont indignés de mon indifférence, et les Borie plus que les autres...

AUGUSTIN.

Les Borie ?

MADAME ALLAIN, avec volubilité, continuant à coudre.

Ce matin, je les ai rencontrés avant le déjeuner, et ils m'ont reproché si affectueusement de les négliger que je leur ai promis d'entrer chez eux tantôt.

AUGUSTIN, stupéfait.

Vous avez rencontré les Borie ?

MADAME ALLAIN.

Place de l'Église.

AUGUSTIN.

Toute la tribu ?

MADAME ALLAIN.

Le mari et la femme.

AUGUSTIN.

Voilà un engagement qui tranche la question.

MADAME ALLAIN.

J'hésite.

AUGUSTIN, résigné.

Bah ! tenez votre promesse envers eux, puisque le ciel est hostile, puisque la fatalité ne vous permet pas d'être bonne avec moi.

MADAME ALLAIN, acquiesçant.

Soit. Mais demain on se promènera tous les deux.

AUGUSTIN.

Que votre volonté soit faite !

Il prend son chapeau et se dispose à sortir.

MADAME ALLAIN.

Où vas-tu ?

AUGUSTIN, avec désespoir et gaieté.

La montagne est restée claire du côté d'Uriage et, si je me

presse un peu, j'aurai certainement la chance, oh ! la chance modeste, d'entendre quelques mesures de *Roméo*.

MADAME ALLAIN.

Berlioz est redevenu ton musicien.

AUGUSTIN, avec folie.

Ses paroles d'amour seront plus émouvantes, mais elles ne seront pas plus sincères que celles que je vous aurais dites en marchant près de vous...

MADAME ALLAIN.

Qu'est-ce que tu inventes encore ?

AUGUSTIN, éperdument.

Car, puisque vous m'échappez, et pour jamais sans doute, il faut que je vous le confesse, madame Allain, je vous aime, je vous aime, et c'est mon être tout entier que je jette dans ce premier et dernier aveu...

MADAME ALLAIN.

Tu es décidément dans un jour de démence...

AUGUSTIN.

Oh ! l'enfant qui vous parle n'est pas un amoureux qu'on redoute. Je m'en rends compte aussi bien que vous, allez. Vous n'avez devant vous qu'un apprenti, mais son cœur est héroïque, fermé à l'espérance, et plein de cette désolation que lui transmit sa mère...

MADAME ALLAIN, prête à sortir.

Si émue que je sois, tu vas me contraindre à disparaître...

AUGUSTIN, lui barrant la route.

Pourquoi cette cruauté, lorsque je ne vous demande rien? Je vous offre mon obscure adoration, voilà tout. Et je vous offre peut-être davantage, en cette seule minute, que le plus fameux des hommes de sa jeunesse à ses vieux jours...

MADAME ALLAIN.

Je te supplie de t'interrompre, mon tendre ami.

AUGUSTIN.

Non, non, je ne me tairai pas. Et, vous l'avouerais-je, je bénis presque votre défection d'aujourd'hui. Sans elle, vous n'auriez pas connu l'importance de mon secret. Sans elle, vous ne sauriez pas avec quelle folie je m'abandonne aux délices de votre présence, et combien je vous fais la cour dans mon âme, quand vous n'êtes pas là.

MADAME ALLAIN, tristement.

Ah ! je n'aurais pas voulu cette révélation !

AUGUSTIN.

Vous êtes tout ce que je désire, tout ce que je regarde, tout ce que j'admire et tout ce que je regrette. Vous êtes le mobile de toutes mes actions. Vous êtes mon bien et mon mal, mon principe et ma vie. Je vous aime malgré moi et avec mon assentiment. Hélas ! depuis trois semaines, au seuil de toutes mes pensées, votre visage tranquille se substitue au visage éploré de ma mère. Je vous aime, et il n'est pas de malheur présent ou de bonheur futur qui puisse abolir ce grand événement. Ce qui est arrivé est arrivé.

Il se dispose a sortir.

MADAME ALLAIN.

Augustin !

AUGUSTIN.

Adieu, madame Allain.

MADAME ALLAIN, le retenant.

Maudit soit ce moment cruel ! J'assiste à ton désespoir et je n'ai pas le droit d'accepter ton amour magnifique.

AUGUSTIN.

Ne me retenez pas.

MADAME ALLAIN.

Crois-le bien. Je ne méprise pas l'offrande de ton âme. Je

suis glorieuse au contraire d'inspirer une telle dévotion. J'ai quelquefois entendu des aveux, mais personne ne m'a jamais parlé de cette façon.

AUGUSTIN.

Ceux qui sont aimés n'ont pas besoin d'éloquence.

MADAME ALLAIN, tendrement.

Ne sommes-nous pas d'accord l'un et l'autre pour juger ton rêve insensé ?

AUGUSTIN.

J'en conviens.

MADAME ALLAIN.

Comment te consoler ? De quelles paroles me servir, sans augmenter ta peine ? Je ne sais vraiment pas.

AUGUSTIN.

Épargnez-moi votre charité...

MADAME ALLAIN, le retenant.

Je t'en prie, mon cher Augustin, considère mon âge et la voie différente que nous suivons. Redis-toi avec sagesse ce que tu viens de dire avec exaltation, et tu comprendras mon embarras. En fin de compte, je suis une mère de famille. Je ne suis ni jeune, ni libre, ni même indépendante de mes actes, ou de mes sentiments...

AUGUSTIN, fondant en larmes.

N'expliquez pas davantage, et laissez-moi partir.

MADAME ALLAIN.

Ne pleure pas, voyons. Qu'as-tu fait de la raison que je t'avais donnée ? Est-ce qu'on gaspille tant de chagrin et d'extravagance en faveur d'une bourgeoise pratique ? Est-ce qu'on dissipe un pareil trésor en l'honneur d'une créature aussi terrestre ? Dont les questions de ménage absorbent l'intelligence, dont les enfants accaparent la tendresse ? En

réalité, je n'appartiens qu'à ces petits, et très souvent j'apaise leurs larmes, comme j'apaise les tiennes.

Elle l'embrasse purement sur le front.

AUGUSTIN, bouleversé.

Brigitte Allain...

MADAME ALLAIN, avec un tendre reproche.

Ne prends pas cette voix romanesque. Je suis maternelle, sois filial. Au moindre mot, ta fièvre se rallume. Je t'interdis de penser à moi de cette manière. Et je vais plus loin, je t'ordonne presque de penser à une autre de cette manière-là.

AUGUSTIN, amèrement.

A une autre ?

MADAME ALLAIN.

Pas tout de suite, naturellement. J'anticipe. Mais bientôt. Je n'admets pas que tu restes malheureux longtemps.

AUGUSTIN.

Ne formez pas de vœux pour moi.

MADAME ALLAIN.

Tu as beau t'y opposer, l'avenir te réserve des joies.

AUGUSTIN.

J'ai rempli ma destinée.

MADAME ALLAIN.

A seize ans ? Bêta ! Ta vraie vie n'a pas seulement commencé. Retiens ceci : on s'attache, on se détache et on se précipite à de nouvelles tentations. Tu aimeras encore, et plusieurs fois, et sans mesure, en dépit de mes conseils. Attendons. Et tu raconteras à madame Allain tes conquêtes, et ces rendez-vous que tu dépeins si bien d'avance.

AUGUSTIN.

Trop bien, peut-être.

MADAME ALLAIN, *gravement.*

Pour ma part, quelle que soit l'existence que tu adoptes, désordonnée ou régulière, je te souhaite avant tout et surtout une amie fidèle, éprise aveuglément, et dont tu seras la première, la première émotion. Car avec ta nature exclusive, tu pâtirais autant de ses faiblesses d'autrefois que de ses trahisons d'aujourd'hui...

AUGUSTIN.

Le mal serait moins grave.

MADAME ALLAIN.

La confiance et la certitude te seront toujours nécessaires, même dans le passé. Si par mégarde un jour, tu trouvais dans les tiroirs de ta maîtresse une déclaration fanée, ou l'image d'un compagnon disparu, tu ne saurais que pleurer. Ce n'est pas toi qui plaisanterais à propos de tel ou tel livre de poète, offert jadis par un amant à la femme que tu posséderais !

AUGUSTIN, *brusquement.*

A quel poète pensez-vous ?

MADAME ALLAIN, *négligemment.*

A aucun, d'une façon précise. Choisis celui que tu voudras, Musset, Verlaine ou Baudelaire...

AUGUSTIN.

Baudelaire, plutôt...

MADAME ALLAIN.

Tu n'as pas tort. Justement, ces jours-ci quelqu'un mêlait son nom à certaine histoire... dont je préfère ne pas me souvenir.

AUGUSTIN, *atterré.*

Quelqu'un ?

MADAME ALLAIN.

Quelqu'un.

AUGUSTIN, avec désespoir.

Allons, adieu, madame Allain. Adieu pour de bon.

MADAME ALLAIN.

Où cours-tu?

AUGUSTIN.

Je vous l'ai annoncé.

MADAME ALLAIN.

A *Roméo?...*

AUGUSTIN, avec ironie et désespoir.

Oui, *Roméo...* Vous direz à mon joyeux père, vous direz à mes parents que je me suis enfoncé dans les bois que voici.

MADAME ALLAIN.

Quelle idée! Le meilleur chemin qui mène à Uriage est celui du vallon.

AUGUSTIN, avec exaltation.

C'est la route ordinaire des voyageurs sans amour, je ne tiens pas à la prendre. Mais je vais me hâter, et j'aurai bientôt fait d'arriver là-bas. En moins de cinq minutes, j'aurai franchi les herbages. J'entrerai sous les châtaigniers. Et de là-haut, sur la colline la plus fleurie, comme à vos pieds, dans une sorte de rendez-vous suprême, je vous crierai mon désespoir et ma gratitude une seconde fois. Et, si lointaine, si absorbée que vous soyez, il n'est pas possible que le vent, les parfums et ma volonté ne vous apportent pas quelque lambeau de mes supplications dérisoires!

Il se sauve éperdu.

MADAME ALLAIN, le rappelant.

Augustin!

AUGUSTIN.

Adieu, ma chère aventure!

MADAME ALLAIN.

Augustin...

AUGUSTIN, allant à elle et lui couvrant les mains de baisers.

Adieu, les battements de mon cœur!

MADAME ALLAIN.

Mon petit Augustin...

AUGUSTIN.

Adieu, mon désir éternel!

MADAME ALLAIN.

Tu perds la tête.

AUGUSTIN.

Adieu, mes larmes préférées!

SCÈNE XII

LES MÊMES, CHAVASSIEUX, MICHEL

CHAVASSIEUX, à Michel.

J'en conviens, ma fille est insupportable.

MADAME ALLAIN, rappelant toujours Augustin.

Augustin!

AUGUSTIN, du fond, à madame Allain.

Adieu, ma misère et ma joie!

CHAVASSIEUX, à madame Allain, sans entendre Augustin.

Je suis remboursé.

MICHEL, à madame Allain, sans entendre Augustin.

Avec les intérêts.

MADAME ALLAIN, sans les écouter, rappelant toujours Augustin.

Augustin! Voici ton père.

AUGUSTIN, revenant sur ses pas.

Ah !

Chavassieux s'approche de Madame Allain, Michel se dirige vers Augustin.

MADAME ALLAIN, à Chavassieux, tandis que celui-ci compte des billets de banque.

Mais vous tenez une fortune entre vos mains !

CHAVASSIEUX, bas, à Madame Allain.

Inutile d'apprendre à Virginie que j'ai touché cet argent.

MICHEL, à Augustin, tendrement.

Où courais-tu ?

AUGUSTIN.

A Uriage.

MICHEL.

Et votre fameuse excursion ?

MADAME ALLAIN.

Elle est remise à demain.

AUGUSTIN, à son père.

Tu vas à Paris ?

MICHEL.

Je pars à quatre heures.

AUGUSTIN, dissimulant.

Comme d'habitude.

CHAVASSIEUX, à l'écart, tout en épinglant ses billets de banque.

Le compte est exact.

MICHEL, à Augustin, en l'embrassant.

Je serai là dans quelques jours.

AUGUSTIN, prêt à sortir.

Alors...

MICHEL, achevant.

Embrasse-moi.

AUGUSTIN, à Michel, prêt à l'embrasser.

Adieu.

CHAVASSIEUX, survenant.

Adieu ? Que diable, d'ici quatre heures, vous avez le temps de vous revoir; à moins qu'Augustin ne prolonge indéfiniment sa promenade.

MICHEL.

Monsieur Chavassieux a raison.

AUGUSTIN.

Mon grand-père oublie qu'Uriage est à plusieurs kilomètres de Vizille.

MADAME ALLAIN.

Mais au fait, je réfléchis, sa voiture pourrait bien t'y déposer.

AUGUSTIN, vivement.

Je ne voudrais pas le détourner de son chemin.

MADAME ALLAIN, insistant.

Vous acceptez votre petit-fils, n'est-ce pas, Monsieur Chavassieux ?

CHAVASSIEUX, avec ennui.

Avec joie, madame.

MICHEL, à Augustin.

Voilà un moyen d'abréger ton absence.

AUGUSTIN, se résignant.

Soit.

Michel, qui semble inquiet, s'approche de Madame Allain. On entend résonner les grelots d'un cheval.

CHAVASSIEUX, *à Augustin, se disposant à sortir.*

J'entends ma bête qui secoue son collier. Pressons-nous. Je n'aime pas beaucoup traîner dans la montagne, quand j'ai des fonds sur moi.

AUGUSTIN.

Tu es capon, grand-père.

CHAVASSIEUX.

Très capon, mon enfant; et c'est sans doute à ma lâcheté que je dois d'avoir vécu si longtemps.

MICHEL, *soucieux à Madame Allain.*

A quoi pensez-vous ?

MADAME ALLAIN.

A rien.

AUGUSTIN, *bas à Chavassieux.*

Écoute, puisque tu as peur dans la montagne, tu m'abandonneras près d'Augonnes, au bas des Quatre-Seigneurs ; je continuerai à pied ; et tu prendras par le plus court pour rentrer à Herbeys.

CHAVASSIEUX, *bas à Augustin.*

On verra.

AUGUSTIN, *bas à Chavassieux, désignant Michel et Madame Allain.*

Chut !

CHAVASSIEUX, *prenant congé de Michel et de Madame Allain.*

Au plaisir.

MADAME ALLAIN.

Je vous recommande de garder ce petit avec vous jusqu'à Uriage.

CHAVASSIEUX.

Je vous le promets.

MICHEL, à Chavassieux.

Veillez bien sur mon trésor.

CHAVASSIEUX, à Michel.

Soyez tranquille, J'ai la main sur mon portefeuille.

MICHEL, à Chavassieux.

Je parlais d'Augustin.

AUGUSTIN, du fond, prêt à sortir, à Madame Allain ; significativement, avec une gaieté feinte.

Je disparais.

MADAME ALLAIN.

A ce soir.

MICHEL.

A tantôt.

AUGUSTIN, à Michel.

Peut-être. Dans tous les cas, bon voyage.

MICHEL, l'embrassant.

Bonne route.

AUGUSTIN, sur le seuil, à Michel.

Oh ! moi, j'aurai atteint mon but avant toi.

MADAME ALLAIN, rappelant Augustin.

Augustin !

Augustin et Chavassieux disparaissent. On entend résonner les grelots d'un cheval.

SCÈNE XIII

MADAME ALLAIN, MICHEL

MICHEL, brusquement.

Pourquoi le rappelez-vous encore ?

MADAME ALLAIN, troublée.

Vous n'avez pas remarqué son attitude singulière ?

MICHEL, un peu troublé à son tour.

Sa voix tremblait en me disant adieu.

MADAME ALLAIN.

Pourvu...

Elle s'arrête.

MICHEL.

Pourvu... quoi ?

MADAME ALLAIN.

Pourvu qu'il n'ait pas trop de chagrin.

MICHEL.

Alors sérieusement, vous lui avez trouvé un air étrange.

MADAME ALLAIN, se rassurant elle-même.

Sa façon de partir m'a un peu surprise, vous l'avez vu ; mais cette impression n'était sans doute pas fondée. Elle commence d'ailleurs à se dissiper... elle est même complètement dissipée.

MICHEL.

Vous me l'affirmez ?

MADAME ALLAIN, avec amour.

Je ne pense qu'à vous, maintenant. Le désordre où m'a jetée votre réapparition domine tous mes autres sentiments.

MICHEL.

Et si je n'étais pas la cause principale de votre anxiété ?

MADAME ALLAIN, sincèrement.

Je n'éprouve aucune inquiétude, je vous le jure ; et je peux obéir à vos désirs fantasques... sans remords véritable. (Avec amour.) Je peux garder toute ma puissance d'émotion pour enrichir cette minute que vous m'avez demandée.

Elle se dispose à sortir.

MICHEL, *avec indifférence.*

Sauvez-vous.

MADAME ALLAIN, *s'apprêtant.*

Je m'arrête un instant chez une amie de ma famille, et dans un quart d'heure, je suis là-bas.

MICHEL, *légèrement inquiet.*

Pardon... Quelle sorte d'explication avez-vous eue avec lui ?

MADAME ALLAIN, *prête à sortir.*

Plus tard, je vous raconterai.

MICHEL, *sans amour.*

Soit. Devancez-moi.

MADAME ALLAIN.

Comme ce matin ?

MICHEL.

Ma femme va rentrer. Autant qu'elle ne vous rencontre pas.

MADAME ALLAIN.

Je suis sûre que vous n'avez jamais dû arriver le premier à un rendez-vous.

MICHEL.

J'entraîne d'abord, et l'on m'entraîne ensuite. Ma vie entière est là dedans.

MADAME ALLAIN.

Déjà vous m'aimez moins.

MICHEL, *l'engageant à partir.*

Nous perdons du temps.

Elle sort. Un long silence. Michel se promène, un peu troublé malgré lui.

SCÈNE XIV

MICHEL, THÉRÈSE

THÉRÈSE, *avec empressement.*

Voilà ce fameux dossier.

MICHEL, *avec embarras.*

A l'instant même, Bussienne me demandait à le consulter.

THÉRÈSE.

Ce monsieur est revenu ?

MICHEL, *balbutiant.*

Pour préciser une question secondaire sur laquelle nous divergeons... Oublieuse Catherine !... Son absence m'a désorienté.

THÉRÈSE.

Elle sera ici dans une heure ou deux, peut-être avant.

MICHEL.

Bah ! maintenant que je possède ces pièces, je n'ai plus besoin d'elle ni de personne. D'ailleurs, dans une heure ou deux, je roulerai sans doute en wagon ; et sur le chemin de Paris.

THÉRÈSE, *se maîtrisant.*

Tu pars ?

MICHEL.

Avec Bussienne.

THÉRÈSE.

Sérieusement ?

MICHEL.

Il m'emmène.

THÉRÈSE.

Tu resteras longtemps là-bas ?

MICHEL

Fort peu de jours j'espère.

THÉRÈSE.

Tu avais prévu ce voyage ?

MICHEL.

Nous le redoutions l'un et l'autre.

THÉRÈSE.

Je vais préparer tes affaires.

MICHEL, tendrement.

Rien ne presse. Nous sommes loin de quatre heures.

THÉRÈSE.

Augustin est encore là ?

MICHEL, sans la regarder, tout en feuilletant des papiers.

Non.

THÉRÈSE.

Il est déjà sorti avec madame Allain ?

MICHEL, de même.

Oui.

THÉRÈSE.

Tu as dit au petit que tu partais ?

MICHEL.

Naturellement.

THÉRÈSE.

Ah !

MICHEL.

Je viens de l'embrasser.

THÉRÈSE, posant des papiers sur sa table.

Je crois que tu ferais bien d'emporter ces papiers.

MICHEL.

En effet... (Balbutiant.) C'est un désaccord avec Bussienne, un désaccord inattendu et relatif à l'application de notre traité qui me force à t'abandonner.

THÉRÈSE.

Vous résoudrez cette difficulté sur place, à Paris.

MICHEL.

Je présume.

THÉRÈSE.

A coup sûr.

MICHEL, vidant ses poches.

Je ne suis pas en peine... (Lisant.) Près de vingt pages... Diable ! Je reconnais ta main. A quel moment as-tu dressé ce bilan provisoire ?

THÉRÈSE.

Hier, dans la soirée.

MICHEL, un peu honteux.

Pendant que j'étais au casino ? Tu as trop de conscience.

THÉRÈSE.

Ce carnet renferme quelques indications nécessaires. Je le pose à côté de ta montre.

MICHEL.

Et ces relevés que tu es en train de caser dans ma serviette, dois-je les prendre aussi ?

THÉRÈSE.

Je te le conseille.

MICHEL, lisant.

Encore ton écriture. Mais hier au soir, quand je suis rentré, ces comptes n'étaient pas en état. Tu les a donc vérifiés cette nuit ?

THÉRÈSE.

J'ai travaillé assez tard, je l'avoue

MICHEL.

Trop tard.

THÉRÈSE.

La maison dormait.

MICHEL, *ému.*

Tes soucis personnels ne t'ont pas empêchée d'accomplir ta besogne. Charmante créature !

THÉRÈSE.

Occupons-nous de ta valise, veux-tu ?

MICHEL, *tendrement.*

Mais, j'y songe tout à coup, mon train ne part qu'à sept heures.

THÉRÈSE.

Tu ne te trompes pas ?

MICHEL.

Non, non. Je suis si troublé que je l'oubliais. Je ne sais plus quel accident est arrivé sur la ligne. Toujours est-il qu'on a déplacé l'heure de l'express.

THÉRÈSE.

Alors ?

MICHEL.

Alors nous avons largement le temps de dîner ensemble.

THÉRÈSE.

A ton gré.

MICHEL.

Au fait, non. Je réfléchis. Je préfère dîner à l'hôtel du Parc avec Bussienne. Nous ne serions pas seuls comme tu le souhaiterais... comme avant.

THÉRÈSE.

Merci.

Un silence.

MICHEL, *gravement.*

Quand tu m'écriras de revenir, je reviendrai.

THÉRÈSE.

Bien.

MICHEL.

Et tout ce qu'il me reste d'intelligent, d'un peu juste et d'humain, je jure de l'employer à ton contentement.

THÉRÈSE.

Ne fais pas de promesses.

MICHEL, *insistant.*

Jusqu'à mon dernier jour.

THÉRÈSE.

Pourquoi me proposer un bonheur éternel que tu vas peut-être anéantir dans cinq minutes ?

MICHEL.

Je conçois ta défiance.

THÉRÈSE, *fondant en larmes.*

Malgré mon scepticisme, je ne m'attendais pas à tant de chagrin.

MICHEL.

Thérèse !

THÉRÈSE, *se dérobant.*

A ton retour.

MICHEL, *la prenant dans ses bras.*

Je t'en prie.

THÉRÈSE.

Non.

MICHEL, *tendrement.*

Si misérable que tu sois, c'est encore sur mon cœur infidèle que tu trouves quelque douceur à pleurer.

THÉRÈSE, *dans ses bras.*

C'est là que ma vie a commencé, et c'est là que j'aurais voulu la terminer.

Un silence.

MICHEL.

Tu penseras à moi ?

THÉRÈSE, *tristement*

Comment ferais-je pour ne pas penser à toi ? Quand je pense à toi, je pense à moi-même.

MICHEL, *presque gaiement.*

Sans ton pardon, je ne serais pas parti, tu sais ? Ton pardon m'était indispensable.

THÉRÈSE.

Pour dormir en wagon.

MICHEL.

Assez d'explications mélancoliques. (*Avec amour.*) La paix est rétablie, signée, indestructible. Installons-nous chacun à notre table et revivons notre paisible existence.

THÉRÈSE, *désarmée.*

Augustin manque.

MICHEL.

J'ai consolé la mère. A toi de consoler le petit.

THÉRÈSE.

Je m'en charge.

MICHEL.

On n'a jamais été désunis, n'est-ce pas ? Je n'ai pas été coupable, et tu n'es pas malheureuse.

THÉRÈSE.

Tu m'en demandes beaucoup.

MICHEL.

Tu m'aimes, tu crois en moi et tu vas souffrir uniquement de mon absence... Mon Dieu ! Que je suis enfant ! Je dis toutes les folies que je voudrais voir s'échapper de tes

lèvres et, à force de les répéter, je m'imagine que c'est toi qui les as dites.

THÉRÈSE.

Ta mobilité me déconcerte.

MICHEL, assis à sa table.

Je suis content, Thérèse. Et toi ?

THÉRÈSE, assise à sa table.

Moi aussi.

MICHEL.

J'ai l'horreur de ces dissentiments, qu'ils soient latents ou déclarés.

THÉRÈSE, à elle-même.

Où donc est mon copie de lettres ?

MICHEL.

Je ne supporte pas d'être fâché avec toi.

THÉRÈSE, à elle-même.

Il faut avoir l'esprit plus clair pour débrouiller une pareille correspondance.

MICHEL.

Tiens, on a touché à ma plume.

THÉRÈSE.

Ce n'est pas moi.

MICHEL, se levant.

Je devine... Tout à l'heure, en dansant, Madame All... (Mouvement de Thérèse.) ...on l'aura fait tomber.

THÉRÈSE, assise.

Décidément, le temps se gâte.

MICHEL, debout près d'elle.

J'en prends une à toi.

THÉRÈSE.

La boîte est sur ce dictionnaire.

MICHEL.

Bah ! Ce n'est qu'une averse.

THÉRÈSE.

Compliquée de brouillard; la promenade d'Augustin me paraît compromise.

MICHEL, allant et venant, ramassant les débris de fleurs qui jonchent le parquet et les déposant avec soin dans une coupe.

Drôle de femme ! Mazette ! Quel numéro !

THÉRÈSE.

Pourquoi ramasses-tu ces fleurs une à une ?

MICHEL.

Dame, j'ai peur de glisser.

THÉRÈSE, railleuse.

Encore !

MICHEL.

Dieu m'en garde ! Mais, je te le garantis, tout le monde m'aurait accordé des circonstances atténuantes.

THÉRÈSE.

Ne parlons plus de cette histoire.

MICHEL.

Qu'importe à présent, puisque nous avons liquidé cette perfection, puisque je suis en train de l'oublier ?

THÉRÈSE.

Tu crois ?

MICHEL.

Ma parole, la loi devrait défendre l'introduction de ces anges-là dans les familles.

THÉRÈSE.

On irait les chercher.

MICHEL.

Ouf ! Le bon débarras ! Nous pouvons respirer.

THÉRÈSE.

Un instant.

MICHEL, avec admiration.

A-t-on jamais vu soulever les pianos de cette façon ? Grimper sur les échelles avec cette désinvolture ? Je défie bien une danseuse d'avoir l'agilité de cette boulotte. Ah ! Je comprends son appétit.

THÉRÈSE, gravement.

Qu'est-ce que tu prépares, en arpentant la chambre ?

MICHEL, éludant.

Mon voyage.

THÉRÈSE.

Seulement ?

MICHEL.

Sans plaisanterie, j'ai hâte de quitter Vizille.

THÉRÈSE.

Tu n'es donc pas sûr de toi ?

MICHEL.

Hé ! Hé !

THÉRÈSE.

Ne ris pas.

Un silence.

MICHEL, saisissant la guitare détachée par Madame Allain.

Est-ce que tu étais déjà sortie, quand elle a décroché cette guitare et qu'elle s'est mise à chanter *Carmen* ?

THÉRÈSE.

L'enjôleuse !

MICHEL, renchérissant.

D'accord ; et je t'affirme qu'avec un homme moins clairvoyant, plus neuf, ce n'est pas une crise passagère qu'elle aurait déchaînée sous ce toit, mais bien plutôt une révolution complète d'existence. Heureusement qu'elle est tombée sur un gaillard expérimenté.

THÉRÈSE.

Heureusement pour toi.

MICHEL, gravement.

Tout de même, il y a trois semaines, lorsqu'elle a franchi notre porte, je ne me suis pas douté une minute du péril que j'allais courir. La première, tu as flairé le danger.

THÉRÈSE.

La belle avance !

MICHEL.

D'ailleurs, tu distingues toujours avant moi la femme qui est susceptible de me plaire ou que je suis capable d'intéresser. Toc ! Tu changes de visage. Je me retourne, je regarde, et je me rends compte que, si je m'en donnais la peine, je... je... (L'embrassant.) Je t'adore.

THÉRÈSE.

Je préférerais que tu m'aimes un peu.

MICHEL, retournant à sa table.

Ah ! Voilà le soleil qui revient.

THÉRÈSE.

Tu as pensé à Chabert ?

MICHEL, assis.

Non, mais je vais lui écrire. (D'un ton de prisonnier.) La bonne lumière !

THÉRÈSE.

Débarrasse-toi aussi de Bardot, pendant que tu tiens la plume.

MICHEL, *sans comprendre.*

Bardot ?

THÉRÈSE.

A propos de Labourin ?

MICHEL.

Alors, nous ne vendons pas ?

THÉRÈSE.

Puisque tu l'as décidé.

MICHEL.

Bardot, Bardot. (*Consultant sa montre.*) Mon Dieu, j'ai deux ou trois heures devant moi, je peux y passer.

Il se lève et prend son chapeau.

THÉRÈSE.

Tu sors ?

MICHEL.

Le temps s'est remis. Par la même occasion, j'abattrai Chabert. Sans compter que j'ai de l'argent à prendre au Crédit Lyonnais.

THÉRÈSE.

De l'argent ! Quand nous avons plus de deux cent mille francs à la maison ?

MICHEL.

Eh bien, je les déposerai.

THÉRÈSE.

Je t'en prie.

MICHEL.

Tu me barres la route ?

THÉRÈSE, *avec jalousie.*

Consacre-moi ta derniere après-midi.

MICHEL, galamment.

Je te promets une conversation de ton goût, une fois ces quelques points réglés.

THÉRÈSE.

Fais tes courses par téléphone, et viens t'asseoir à côté de moi.

MICHEL.

Quand j'aurai terminé. Actuellement, il me serait impossible de rester cinq minutes en place.

THÉRÈSE.

Diable !

MICHEL.

D'autre part, en dehors de Chabert ou de Bardot, j'ai à voir Bussienne.

THÉRÈSE.

Toujours.

MICHEL.

Je ne t'ai point caché avec quelle impatience il attendait ces comptes.

THÉRÈSE.

Je vais dire à Virginie de les porter.

MICHEL.

Mais Virginie est montée à Herbeys.

THÉRÈSE.

Bah ! Charge un employé de cette mission.

MICHEL.

Tu oublies que nous avons donné campos à tout le monde, même au jardinier.

THÉRÈSE.

Conclusion : tu remettras ces documents à M. Bussienne quand tu seras en chemin de fer avec lui.

Elle fait un geste pour s'emparer des papiers que tient Michel.

MICHEL, *durement.*

Ne me les arrache pas des mains, voyons. Ton insistance est ridicule à la fin.

Un silence.

THÉRÈSE *tristement.*

L'heure des ménagements est passée.

MICHEL.

Tu conviendras que, pour un homme qui a tous les torts, je me suis montré de bonne composition.

THÉRÈSE.

En effet, tu m'as pardonné.

MICHEL.

Que diantre, ces paperasses qu'on nous réclame ne sont pas chimériques.

THÉRÈSE.

Elles le seront bientôt.

MICHEL.

En quoi cette simple visite à un confrère peut-elle abriter quelque chose de galant ou de frauduleux ?

THÉRÈSE.

Je m'en rapporte à toi.

MICHEL.

Si tu redeviens l'être inquisiteur de jadis, notre désaccord est irrémédiable.

THÉRÈSE.

Ce n'est pas moi qui avais changé, c'étaient les événements.

MICHEL.

Tant pis alors.

THÉRÈSE, *jalouse.*

Qu'est-ce qui me prouve que tu cours chez ce monsieur ?

Qui sait ? Tu médites peut-être un projet auquel tu avais renoncé par pitié pour moi ; et auquel tu es revenu parce que tu me supposais tranquillisée.

MICHEL.

J'admire ta subtilité.

THÉRÈSE.

Dès que ça marche, tu recommences.

MICHEL.

Ainsi, tu crois que je vais rejoindre Madame Allain ?

THÉRÈSE.

Son cœur doit battre dans le voisinage.

MICHEL.

Dis plutôt sur la montagne. Nous nous sommes quittés d'une façon très loyale, apprends-le. Et en ce moment, de son petit pied gras, elle escalade les rochers de Prémol.

THÉRÈSE.

En compagnie d'Augustin.

MICHEL.

Sans doute.

THÉRÈSE.

A moins que tu ne m'aies menti, et qu'il ne soit pas avec elle.

MICHEL.

Autre histoire maintenant.

THÉRÈSE.

Tout à l'heure, en traversant le pont de la Romanche, j'ai croisé la voiture de papa. Il conduisait. La capote de son cabriolet était relevée car il pleuvait déjà, et, dans le fond, à côté de lui, une forme jeune, presque identique à celle d'Augustin, semblait se profiler.

MICHEL.

Tu as eu la berlue, ma chère enfant.

THÉRÈSE.

Je suis en train de me le demander.

MICHEL.

Allons, tu as rêvé.

THÉRÈSE.

Les nuages qui commençaient à descendre sur la route et la rapidité de cette rencontre ne m'ont pas permis d'en distinguer davantage, il faut bien l'avouer.

MICHEL.

Tu le confesses ?

THÉRÈSE.

Mais, depuis quelques minutes, malgré moi, peu à peu, au fur et à mesure de ton impatience, l'image d'Augustin se précise dans mon esprit. Si c'était lui ?... Si je ne m'étais pas trompée... pourvu que je me trompe !...

MICHEL, prêt à sortir.

Tu as trop d'imagination. Au revoir.

THÉRÈSE.

Prends garde.

MICHEL.

C'est un homme qui m'attend, ce n'est pas une femme.

THÉRÈSE, s'animant.

Prends garde, mon ami. Puisque tu es assez généreux pour disparaître aujourd'hui, sois-le assez pour ne pas renouveler l'aventure de ce matin, et ne pas nous perdre tous dans cette équipée.

MICHEL.

Alors, il ne te suffit pas de m'expédier à Paris. Tu prétends me séquestrer jusqu'à l'heure de mon départ.

THÉRÈSE.

Que t'importe une bonne fortune de plus ou de moins ! Tu retrouveras toujours des gloires de ce genre. Pourquoi gagner une partie, dont la mort de ton fils est peut-être l'enjeu ?

MICHEL, *violemment.*

Tais-toi, ta jalousie dépasse les bornes. On n'a pas le droit de se servir de ces arguments-là... Par bonheur, Augustin est en sécurité.., sinon...

Il est pris d'une peur superstitieuse.

THÉRÈSE, *s'excusant.*

Pardonne-moi.

MICHEL, *renonçant à sortir.*

Soit, je t'obéis.

THÉRÈSE.

Merci.

MICHEL, *se rasseyant.*

Te voilà satisfaite.

THÉRÈSE.

Tu m'en veux ?

MICHEL.

Tu n'as donc de joies que celles que tu soufires ?

THÉRÈSE.

Je n'ai pas le choix.

Un silence. Elle s'écarte de lui, tournant le dos à la fenêtre. Un éclair sillonne la chambre. On entend le tonnerre.

MICHEL, *avec inquiétude.*

Dieu, quel éclair !

THÉRÈSE, *se retournant.*

Je n'ai pas vu.

MICHEL, *très ému.*

Il était formidable.

THÉRÈSE, étonnée.

Tu es tout pâle ?

Michel parcourt la chambre avec agitation.

MICHEL, avec émotion, prenant le livre qu'Augustin feuilletait tout à l'heure.

Werther... (Avec effroi.) *Werther* ! (Avec une colère feinte, prêt à sortir.) Non, non, ton despotisme est trop intolérable, et je ne le subirai pas davantage. .

THÉRÈSE, avec jalousie.

Tu te ravises ?

MICHEL, dissimulant sa peur.

Si j'agitais les combinaisons que tu m'attribues, je comprendrais. Mais Dieu m'est témoin que je suis hanté de préoccupations différentes.

THÉRÈSE, lui barrant le chemin.

Tu ne sortiras pas.

MICHEL.

Un peu de sagesse. Le soin de mes affaires s'accommode mal avec celui de ta jalousie.

THÉRÈSE.

Reste, je t'en supplie. Tes affaires sont suffisamment réglées.

MICHEL.

J'en suis le seul juge.

THÉRÈSE.

Rien de capital, rien d'impérieux ne t'oblige à t'absenter.

MICHEL.

Qu'en sais-tu ?

THÉRÈSE.

Précise.

MICHEL.

Je ne dois d'explications à personne. Quel que soit le mobile de mes sorties, je n'entends pas que tu les entraves.

THÉRÈSE.

Je défendrai mon bonheur, ou les débris de ce bonheur.

MICHEL.

En l'espèce, d'ailleurs, il s'agit moins d'un fait particulier que de l'exercice légitime de ma liberté.

THÉRÈSE.

Tu as de l'aplomb.

MICHEL.

Quoique ma visite à ce monsieur ne soit pas absolument sans utilité. Bussienne ne se doute pas du renvoi à ce soir de son train, et l'éducation la plus élémentaire me commande de l'avertir.

THÉRÈSE.

Je ne t'ai jamais vu aussi correct.

MICHEL.

Puis-je décemment l'exposer à m'attendre à la gare, surtout quand je pars avec lui ?

THÉRÈSE, déterminée.

Tu ne sortiras pas.

MICHEL.

Tu me lasses.

THÉRÈSE.

Tu n'iras pas retrouver cette femme.

MICHEL.

Madame Allain m'est totalement indifférente.

THÉRÈSE.

Assez de trahisons.

MICHEL.

Justifiées ou non, mes allées et venues ne te regardent pas.

THÉRÈSE.

Si tu ne disputes que ton indépendance, pourquoi tant te presser ?

MICHEL.

Parce que...

THÉRÈSE.

Laisse passer l'orage.

MICHEL.

Non.

THÉRÈSE.

Tu n'as pas de rendez-vous fixe avec ce monsieur ?

MICHEL.

Que t'importe ?

THÉRÈSE.

Cette rafale peut bien te retenir une seconde.

MICHEL.

Au contraire.

THÉRÈSE.

Comment ? Au contraire ?

MICHEL, revenant sur ses pas.

Je ne sais plus ce que je dis. Que diable, j'ai encore le droit de sortir quand bon me semble, quelque temps qu'il fasse.

THÉRÈSE.

Ça dépend.

MICHEL.

Quel homme ne perdrait pas la tête aux prises avec une telle défiance ?

THÉRÈSE.

Et quelle femme ne la ressentirait pas ? Quelle femme à ma place n'établirait pas un lien entre l'heure tardive de ton départ, ton silence initial à propos de cette heure et l'apparition d'Augustin aux côtés de mon père ?

MICHEL.

Mais tu n'as pas rencontré Augustin, je te le certifie.

THÉRÈSE.

Hélas !

MICHEL.

Tu as été le jouet d'une hallucination. Tu n'as vu que ce que le désarroi t'a suggéré.

THÉRÈSE.

Si, je l'ai vu, je l'ai reconnu. Il avait sa petite veste en velours de chasse et sa tête était penchée comme d'habitude. Maints détails dont je me souviens à présent reconstituent son apparence.

MICHEL.

Tu divagues.

THÉRÈSE.

Tu l'as confié à mon père, n'est-ce pas ? Conviens-en, cette femme et toi, vous vous êtes débarrassés de lui dans le dessein de vous rejoindre une dernière fois, et en complète sécurité ?

MICHEL.

Madame Allain n'existe plus pour moi, je te le répète.

THÉRÈSE.

Serais-tu aussi agressif, aussi fébrile, aussi opiniâtre, si elle ne t'attendait pas aux alentours de la maison ?

MICHEL.

Tu te méprends sur la nature de mon trouble.

THÉRÈSE.

Allons donc ! Tu es impatient de recevoir le prix de ta soumission. Du reste, elle m'avait annoncé ce marché, et je ne suis pas autrement surprise de votre nouvelle fourberie.

MICHEL, bouleversé.

Tu ne sais pas, Thérèse, tu ne peux pas savoir combien

tu es injuste et presque coupable en ce moment. Puisque je pars ce soir même, et avec tant d'obéissance, pourquoi me marchander quelques minutes de crédit et de liberté?... Pourquoi cette rébellion, pourquoi ce mépris? Quand je suis déchiré par le regret de mes actions mauvaises, et plus encore par le besoin superstitieux de les réparer.

THÉRÈSE.

Tes mensonges sont usés.

MICHEL.

Tu crois donc que le plaisir est le seul but de mes pas?

THÉRÈSE.

L'unique objet.

MICHEL.

Pas aujourd'hui.

THÉRÈSE.

Je te connais.

MICHEL.

L'accent de ma voix n'est donc pas sincère?

THÉRÈSE.

Elle a toujours un son loyal.

MICHEL.

Je te jure qu'à cette heure où je suis si calomnié et peut-être si malheureux, je te jure à deux genoux que toutes les forces de mon être, tout le torrent de mes pensées se précipitent uniquement vers mon fils et sa mère.

THÉRÈSE, émue.

Michel!

Un éclair sillonne la chambre.

MICHEL, avec terreur.

Ah! la tragique tempête!

THÉRÈSE.

Pourquoi as-tu crié?

MICHEL.

Moi ?

THÉRÈSE.

A la seconde, quand cet éclair nous a séparés ?

MICHEL.

Pour rien... par simple effroi naturel.

THÉRÈSE.

Tu mens.

MICHEL.

Ne me retarde pas.

THÉRÈSE, affolée.

Tu mens, c'est en songeant au petit que tu as jeté ce cri d'épouvante ?

MICHEL.

Je t'en prie, ne te mets pas en travers de la porte.

THÉRÈSE.

Je te somme de t'expliquer.

MICHEL, sur le point de tout dire.

Eh bien... eh bien... Je... je... (S'arrêtant par pitié.) Non... non...

THÉRÈSE.

Achève.

MICHEL, revenant sur ses pas.

Allons, allons, rassemblons nos idées l'un et l'autre. Reste une femme jalouse. Ne deviens pas une mère effarée.

THÉRÈSE.

Comment ?

MICHEL.

La vérité est assez lamentable. Ce n'est pas la peine de la déformer.

THÉRÈSE.

Tu combines un nouveau mensonge.

MICHEL, tendrement.

Quelle inquiétude Augustin peut-il bien m'inspirer? Que risque-t-il... puisqu'il n'est pas seul dans la montagne?

THÉRÈSE.

Tu trembles en parlant de lui.

MICHEL, la serrant dans ses bras.

Je n'éprouve aucune inquiétude, je te le répète. Et si, par extraordinaire, j'étais tourmenté... de la moindre angoisse paternelle, la pluie et le tonnerre y seraient étrangers.

THÉRÈSE.

Tu dois mentir encore.

MICHEL.

Augustin ne court pas plus de danger sur les coteaux de Prémol que je n'en vais courir en traversant la ville.

THÉRÈSE.

Quelle est ta peur, alors? Car tu as peur, la chose est indéniable. Tu as peur pour Augustin, et cette peur est maintenant l'unique motif qui t'attire hors de la maison... (Déchainée.) Qu'as-tu fait de mon fils?...

MICHEL.

Ton fils n'est pas en cause.

THÉRÈSE.

Je ne te crois pas.

MICHEL.

Cherche ailleurs. Le mobile de ma hâte est moins pur, moins généreux que celui que tu redoutes. Je t'assure qu'il ne trouble pas mon cœur de père.

THÉRÈSE.

Je ne peux pas te croire.

MICHEL.

Me croirais-tu si je t'éclairais sur mes contradictions, sur mes réticences, sur la valeur de mes serments ? Si je te démontrais la justesse de tes soupçons ? Enfin, si je te révélais que j'aime encore cette femme et que je me dispose à la revoir ?

THÉRÈSE.

Ce n'est pas vrai.

MICHEL.

Il n'est pas vrai que tu as croisé Augustin sur la route ?

THÉRÈSE.

Je ne sais plus.

MICHEL.

Tu ne t'es pas trompée. Elle et moi, nous l'avons confié à ton père et nous avons résolu de nous rencontrer pendant qu'il le conduirait à Uriage.

THÉRÈSE.

Lâches que vous êtes !

MICHEL.

Elle attend à deux pas, dans la châtaigneraie. Ce qui t'explique le saisissement dont je n'ai pu me défendre quand l'orage a redoublé.

THÉRÈSE.

Pour une fois que tu essaies d'être charitable, il faut que tu me tortures.

MICHEL.

Tu m'y forces.

THÉRÈSE.

A quoi bon, puisque tu ne me convaincras pas ? J'ai croisé Augustin et tu as donné rendez-vous à cette coquine ? Admettons. Mais, à l'heure qu'il est, tu renies tes pratiques. Tu voudrais bien que ton fils soit dans la maison et que cette femme n'y soit jamais entrée.

MICHEL, dissimulant son inquiétude.

Je la rejoindrai bientôt.

THÉRÈSE.

Tu ne penses qu'à ton fils.

MICHEL.

Je n'aime qu'elle au monde.

THÉRÈSE, éperdue.

Je ne suis plus jalouse.

MICHEL, désignant le meuble du fond.

Vas-tu me réduire à te torturer davantage pour te prouver à quel point je fus ému par elle ?

THÉRÈSE.

Je ne suis plus jalouse.

MICHEL, frappant sa poitrine.

En attendant, son portrait n'a pas quitté ce portefeuille.

THÉRÈSE.

Et moi, j'affirme que nous partageons la même anxiété.

MICHEL, jetant le portrait de Madame Allain sur la table.

La voici, les épaules nues.

THÉRÈSE.

Je ne suis plus jalouse.

MICHEL, désignant le meuble du fond.

Sais-tu bien que ces tiroirs sont pleins de nos souvenirs ?

THÉRÈSE.

Je ne suis pas jalouse et tu n'es pas amoureux.

MICHEL, allant au meuble.

Ce meuble t'apprendra l'importance de nos liens.

THÉRÈSE.

N'en cherche pas la clef, je l'ai jetée dans la rivière.

MICHEL.

J'en briserai les portes.

THÉRÈSE, éperdue, tandis qu'il force le meuble.

Je te mets au défi de me rendre jalouse. Je te mets au défi de substituer une douleur personnelle à ma douleur désintéressée. Imprudent qui m'a passé son angoisse et qui s'imagine me l'ôter à sa guise !

MICHEL, à Thérèse.

J'y parviendrai !

Il brise le meuble.

THÉRÈSE.

Il est trop tard. Défonce, fouille, exhume. Que m'importe à présent ! Je brave tes trahisons, je les brave toutes, celles d'hier et celles d'aujourd'hui, celles que tu étales et celles que tu caches. J'immole à mon fils mes désespoirs de femme et le souvenir de mes joies premières. Ton règne est terminé. Je ne veux plus souffrir que pour lui et par lui. Tu es vaincu par ta victime et nous voilà deux contre toi.

MICHEL, ouvrant le meuble et y prenant différents objets, dont un paquet de lettres.

Je les tiens.

THÉRÈSE

Aussi bien, tu n'étais qu'une infirmité de mon âme. Et je ne me plains pas d'être enfin guérie. Je regrette seulement de payer si cher la délivrance de mon mal... Pauvre petit, quel danger le guette ? (Appelant.) Virginie ! Colombel !

MICHEL, hébété, posant les lettres sur la table.

Mais ils sont tous sortis...

THÉRÈSE, déchaînée, jetant et déchirant les lettres

Eh bien ! Tu les as trouvées, tes reliques ? Montre-les. Qu'attends-tu pour détailler tes prouesses ? Qui t'empêche de

remuer cette poussière d'amour, et même de me lire ces papiers néfastes ? Je regarderai sans trembler, je te le déclare, et je me sens capable d'écouter avec indifférence.

MICHEL.

Tu en es là ?

THÉRÈSE.

Je te hais, je te hais.

MICHEL.

Pas cela.

THÉRÈSE.

Je te rejette de mon cœur et demain tu seras sans doute effacé de ma mémoire. Tu n'es qu'un étranger qui m'a prise et qui m'a fait un enfant. Mon fils est le fils d'un passant que je ne connais plus.

MICHEL.

Thérèse, je t'en supplie, épargne-moi.

THÉRÈSE, *avec désespoir.*

T'ai-je assez préféré cependant ? Ai-je assez lésé, assez frustré cet enfant à ton bénéfice ? De combien de soins et de caresses il fut privé par l'infortune et l'aveuglement de sa mère ! Que d'heures je t'ai prodiguées qui lui étaient dues !

MICHEL.

Je te défends de t'accuser.

THÉRÈSE.

Hélas ! Je t'ai tellement préféré à ce bon petit ami que si par miracle il entrait, s'il était témoin de mes larmes, il ne pourrait pas croire que je pleure pour lui.

Elle fond en larmes.

MICHEL, *avec pitié.*

Ne t'affole pas de la sorte, voyons. Passe encore ton indignation, mais ta détresse est injustifiée.

THÉRÈSE.

Tu continues à me leurrer.

MICHEL.

Qu'Augustin soit en compagnie de ton père ou de madame Allain, à quel péril est-il exposé ?

THÉRÈSE.

A tous.

MICHEL.

Pour mon compte, je te le réitère, son absence ne me donne aucune appréhension, aucune. Sans quoi je serais parti depuis longtemps à sa recherche. Je ne serais pas là, assis à cette place, en train de discuter.

THÉRÈSE.

Evidemment, tu es là, et ta présence engourdirait les perplexités d'une autre femme. Moi, je la suspecte. Elle m'a l'air d'une ruse de plus, et je la classe avec ta férocité de tout à l'heure.

MICHEL.

Tu as tort.

THÉRÈSE, *s'exaltant.*

Car je n'arrive pas à concilier les vilenies dont tu te glorifiais et l'insouciance que tu affectes. Un homme exempt de craintes n'aurait pas proféré tant de vérités abominables. D'abord, tes façons habituelles de faire souffrir sont moins loyales. Tu n'as été si véridique qu'afin de détourner mon inquiétude, et peut-être d'étourdir la tienne.

MICHEL.

Soyons rassurés tous les deux. Notre Augustin se dirige tranquillement vers Uriage et ta désolation le surprendrait beaucoup.

THÉRÈSE.

Plaise au ciel qu'il n'ait pas découvert ton nouveau rendez-vous et n'ait pas quitté son grand-père en route ! Je frémis en songeant à sa clairvoyance. (*Avec désespoir, avec égarement.*) Je ne veux pas le perdre, entends-tu ? Je l'adore, je l'adore, et tu avais raison à la minute quand tu me reprochais de

m'accuser. Jamais je n'ai failli à mon devoir de mère, j'ai toujours aimé mon fils avec fidélité, je l'ai toujours protégé de mon idolâtrie et de mon angoisse infatigables. Toujours je fus aussi tremblante qu'en ce moment.

MICHEL.

Je l'atteste.

THÉRÈSE.

Tu le reconnais ?

MICHEL.

Je le proclame.

THÉRÈSE.

N'est-ce pas que malgré mes aberrations, il n'a pas cessé d'être un jour la chair de ma chair et l'âme de mon âme ?

MICHEL.

Je le jure.

THÉRÈSE, s'exaltant de plus en plus, presque à elle-même.

Non, non, sa naissance n'a pas tranché le lien qui l'unissait à moi. Ce lien physique existe, il saigne, nous n'avons pas été séparés l'un de l'autre, il me semble que je le porte encore.

L'orage continue. Un éclair sillonne de nouveau la chambre.

MICHEL, avec épouvante.

Mais ce tonnerre ne se taira donc pas ?

THÉRÈSE, hors d'elle, se ruant sur lui.

Mon fils, misérable, mon fils, meurtrier ? Mon fils, mon fils, mon fils ! Rends-le-moi. Je le veux, que sais-tu ?

MICHEL, balbutiant.

Ne m'interroge pas, je n'ai plus rien à t'apprendre...

THÉRÈSE.

Tu vois bien que je ne m'abusais pas ? Qu'Augustin seul te préoccupe, et que cette tempête n'est pas étrangère à tes alarmes ?

MICHEL.

Que te sert d'approfondir ?

THÉRÈSE.

Conviens qu'elle te communique une espèce de crainte religieuse. Tu penses avec justesse que, pour un enfant de la race du nôtre, la fureur des éléments peut paraître une invitation au suicide, un appel de la mort ?

MICHEL.

Il y a des malheurs qui n'arrivent pas.

THÉRÈSE.

Toujours est-il que tu dérobes ton regard effaré et que tu piétines avec épouvante. Parle, scélérat. Ce n'est pas l'attente d'un rendez-vous qui te remplirait d'une émotion semblable. Je t'enjoins de t'expliquer. Une dernière fois, que sais-tu ? Confesse-moi ta peur.

MICHEL, *balbutiant, presque à genoux.*

Eh bien, oui, j'ai peur. Et tu l'as deviné, mon inquiétude est la tienne.

THÉRÈSE.

Après ?

MICHEL.

Je me demande comme toi si ce petit n'a pas démêlé mon dessein criminel, si tout à l'heure, exprès, il n'a pas quitté ton père en route, si l'égoïsme de celui-ci n'a pas prévenu son désir... et si ce malheureux enfant n'a pas imaginé quelque accident volontaire.

THÉRÈSE.

Mon Dieu !

MICHEL.

Mais ce pressentiment terrible ne repose sur aucun fait, et l'incertitude où je demeure n'interdit pas l'espérance.

THÉRÈSE, *avec désespoir.*

Il est mort, il est mort !

MICHEL.

Ne prononce pas ce mot.

THÉRÈSE.

Voilà le résultat de tes odieux triomphes. Tes chances ordinaires, si nombreuses pourtant, ne te suffisaient pas. Il te fallait ton fils.

MICHEL, *la serrant dans ses bras.*

Oh ! ne me condamne pas si vite ! En somme, il ne s'agit que de suppositions. La montagne, peut-être, ne l'a pas encore pris, et nous le reverrons. Tiens ! Déjà le soleil compatissant lui conseille de vivre. Il reviendra.

L'orage a complètement cessé. Le soleil illumine la chambre. On entend résonner au loin la musique joyeuse qui précédait une noce quelques heures auparavant.

THÉRÈSE.

Nous le reverrons.

MICHEL.

Il reviendra.

THÉRÈSE.

Il reviendra, j'en suis sûre. La nature de Dieu ne sera pas complice d'un attentat pareil. Je lui ai donné la vie. Est-il plus difficile de la lui conserver ?

Rumeurs. Bruits de foule au dehors.

MICHEL, *terrifié.*

Ah !

THÉRÈSE, *avec égarement.*

Non, non, ce n'est pas possible.

SCÈNE XV

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE, *accourant.*

Madame...

THÉRÈSE.

Il est mort, n'est-ce pas ? Il est mort !

MICHEL.

C'est vrai ?

CATHERINE.

Ne désespérez pas, madame ; il n'est sans doute que blessé.

MICHEL.

Gardez-la, Catherine, elle devient folle.

Il sort, éperdu.

SCÈNE XVI

CATHERINE, THÉRÈSE

THÉRÈSE, se précipitant vers la porte.

Ils ont tué mon fils ! Ils ont tué mon fils !

CATHERINE, lui barrant la route.

Augustin est seulement évanoui, madame.

THÉRÈSE.

Vous mentez.

CATHERINE.

J'étais là quand on l'a rapporté des Quatre-Seigneurs, et je vous certifie...

THÉRÈSE.

Je vous dis qu'il est mort.

CATHERINE.

Vous vous trompez.

THÉRÈSE.

Je veux le voir !...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MICHEL, AUGUSTIN

MICHEL, portant Augustin dans ses bras.

Tiens, voilà ton fils.

THÉRÈSE.

Augustin !

MICHEL, déposant Augustin sur un canapé.

Tu as raison, je suis un meurtrier.

THÉRÈSE, à genoux.

Augustin, qu'as-tu fait ?

MICHEL.

Il respire.

AUGUSTIN, rouvrant les yeux.

Maman... pauvre maman !

Il expire.

THÉRÈSE.

Mort !...

MICHEL, saisissant des ciseaux et se frappant la poitrine.

Je me détruirai.

CATHERINE, le retenant.

Monsieur Fontanet...

THÉRÈSE, à genoux, sanglotant.

Mon Augustin !

CATHERINE, debout, près d'Augustin.

Humble petit amant... chère hostie !

MICHEL, au fond, avec désespoir.

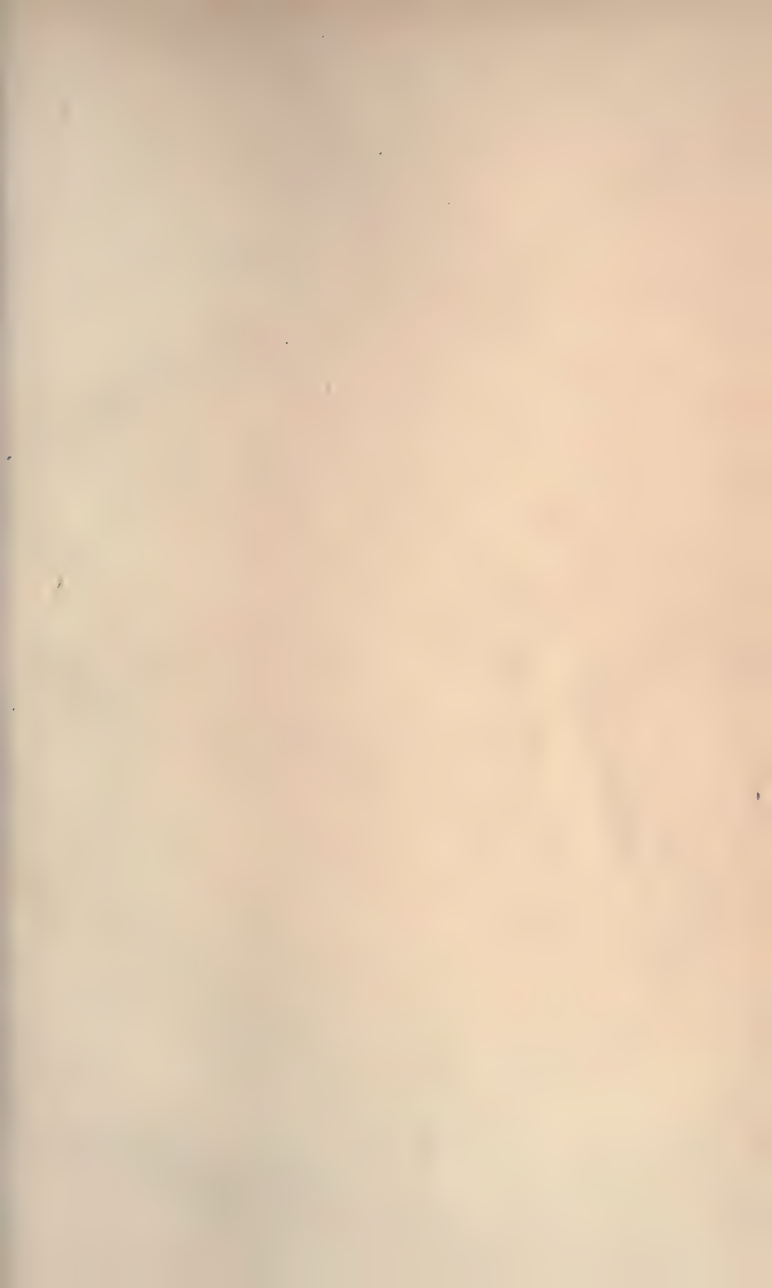
Adieu, Thérèse, tu n'entendras plus parler de moi.

THÉRÈSE, après une longue hésitation, considérant tour à tour Augustin et Michel.

Adieu ? (retenant Michel.) Non. (Avec honte.) Je ne peux pas.

ICI SE TERMINE LE DRAME QUI SE PASSA CHEZ LES FONTANET.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1508-1-11.







PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 1510-3-11.







